

PHOTO

NOUVELLE
FORMULE

L'ANTHROPOLOGUE DU KITSCH HOMMAGE À MARTIN PARR

SA BIOGRAPHIE
SES DÉBUTS
SES SÉRIES PHARES
SES COLLECTIONS
SON ACTUALITÉ

AVEC LA PARTICIPATION
DE MAGNUM PHOTOS,
DE LA FONDATION MARTIN PARR,
DU MUSÉE FOAM,
ET DU JEU DE PAUME

LES 20 FESTIVALS
DU PRINTEMPS
À NE PAS MANQUER





Xiaomi 17 Ultra



Ultra



Image d'illustration. Le produit réel peut varier.

DAS : tête : 0.997 W/kg, corps : 0.989 W/kg, membres : 2.543 W/kg.



Jusqu'au 30 juin 2026

**Pour tout achat d'un Xiaomi 17 Ultra,
un Pack Photo Pro d'une valeur de 199€ offert.**

Transformez votre expérience de la photographie sur smartphone avec le Pack Photo Pro pour Xiaomi 17 Ultra.

Grip avec commande de zoom, déclencheur et fonctions personnalisables (EV, ISO, WB) batterie supplémentaire intégrée de 2000mAh.



1



Martin Parr

Benidorm, Espagne, 1997, tirée de la série *Autoportrait* exposée à la FOAM (voir p.28).
© Collection Martin Parr/Magnum Photos

ÉDITO

Le roi est mort, vive le roi ! Le plus *british* de tous les photographes s'en est allé. Martin Parr a joui toute sa vie d'un capital sympathie auprès du public et, bien qu'au départ critiqué, du respect de ses pairs. Lui qui voulait mourir appareil photo en main, a tenu son engagement, ne cessant - malgré la maladie - de photographier ses contemporains. Il est mort le 6 décembre dernier à l'âge de 73 ans, au lendemain d'un shooting mode. Le monde entier a ses images en tête, ses couleurs pop, son sens de l'humour... nous donnant l'impression de connaître par cœur l'homme et l'œuvre. Pourtant Martin Parr est une collection à lui tout seul. En rencontrant sa biographe Wendy Jones et son ami Lee Shulman, on découvre un homme facétieux, curieux et généreux avec les jeunes artistes. En retraçant son parcours de photographe documentaire, de l'Irlande en noir et blanc (exposée à la Photographers' Gallery de Londres) à sa série phare *The Last Resort* (à la Fondation Martin Parr de Bristol) en passant par *Common Sense* ou *Small World* accrochées au Jeu de Paume à Paris, on relit son œuvre à la lumière de son engagement avec l'aide du conservateur Quentin Bajac. Car en s'intéressant aux masses plutôt qu'aux marges, en braquant son objectif sur les cars de touristes et les fast-foods, Parr a documenté mieux que nul autre notre époque. Membre de la mythique agence Magnum Photos, Martin Parr a changé le visage de la photographie documentaire et influencé des générations d'artistes après lui. PHOTO lui rend l'incontournable hommage qui lui revient.

Par Cyrielle Gendron et Francis Dagnan

ACTUALITÉS

- 04 — EXPOS EN FRANCE
- 08 — VALÉRIE BELIN AUX FRANCISCAINES
- 09 — EXPOS EN FRANCE
- 10 — EXPOS DANS LE MONDE
- 14 — ATELIER DE PHOTOGRAPHE -
DANS L'ANTRE DE JONATHAN BERTIN
- 16 — PRIX
- 18 — PHOTOGRAPHES DANS LE MONDE -
CÉDRICK-ISHAM CALVADOS
- 20 — LIVRES
- 22 — À SAVOIR
- 24 — ÇA VIENT DE SORTIR !
- 94 — ZAPPORAMA DES FESTIVALS
- 114 — MATÉRIALITÉ ET PHOTOGRAPHIE -
LÉONARD BOURGOIS BEAULIEU
- 116 — HOMMAGE À ÉRIC COLMET-DAÛGE
- 120 — ADIEU LES AMIS

26

SPÉCIAL MARTIN PARR

- 26 — QUAND LE MONDE RESSEMBLE À UNE
PHOTO DE MARTIN PARR
- 28 — DRÔLE DE PERSONNAGE
- 42 — LA NAISSANCE D'UN ART
- 48 — THE LAST RESORT : MARTIN À LA PLAGE
- 58 — GLOBAL WARNING : UN MONDE À PARR
- 70 — REGARDS CROISÉS AVEC LEE SHULMAN
- 80 — LE « YES MAN » DE LA MODE
- 88 — LA COLLECTIONNITE AIGUË

EN LIGNE



photo.fr



photo@photo.fr



@photoofficiel



@photoofficiel



JEAN MARIE DEL MORAL DANS L'ANTRE DES ARTISTES

Depuis 1992, la maison des vins Bouvet Ladubay abrite un centre d'art contemporain qui accueille de grands noms de la culture. Ce bâtiment tout en élégance, orné d'une verrière de type Eiffel, présente cette année une centaine de photographies d'ateliers et de portraits d'artistes du photographe hispano-français Jean Marie del Moral. Depuis les années 1980, ce dernier lève un coin du voile sur les secrets de fabrication d'artistes tels que Joan Miró, Zao Wou Ki et Roy Lichtenstein. L'environnement foutraque de Ben, la sobriété de Pierre Soulages, la puissance d'une œuvre naissante chez César (photo)... Pour mieux sentir palpiter le processus de création.

Du 30 mai au 30 octobre. Centre d'Art Contemporain Bouvet Ladubay, Saumur (49). centredart-bouvet-ladubay.fr



THE BEAT GOES ON

Rayons laser et stroboscopes balayant une discothèque géante : bienvenue dans les entrailles du monde de la nuit. Si la disco initiale a cédé la place à des genres musicaux protéiformes (house, techno, hip-hop), ces lieux conservent un cocktail similaire qui mélange musiques, genres, mœurs et classes sociales. Dans cette exposition collective, 50 ans de culture club défilent : des premières nuits disco new-yorkaises aux dancefloors parisiens, en passant par les raves européennes des années 1990 et les scènes queer et afro contemporaines. Les grands formats accrochés sont signés Bill Bernstein, Meyer, Tatiana Prieto, Tristan O'Neill (1 & 2), Alexandre Furcolin, Fanny Bardin, ou encore Karel Chladek (3). Jusqu'au 24 avril. Quai de la Photo, Paris XIII^e. quaidelaphoto.fr



LES TEMPS MODERNES PAR PIERRE DE VALLOMBREUSE

Créé en 2005 à Valence, le Centre du Patrimoine Arménien est dédié à l'histoire, aux mémoires et à l'actualité des migrations et des conflits d'aujourd'hui. C'est là que le photographe Pierre de Vallombreuse a trouvé un écrin pour raconter le peuple philippin des Tau't Batu, et à travers eux une vie de photographe. Rencontrés à la fin des années 1980, les « hommes des rochers » ont accueilli le Français qui, au fil des années et des relations tissées, a documenté 40 ans d'un voyage vers la modernité. Du noir et blanc à la couleur, il rend hommage à leur existence menacée. Aussi en livre, aux éditions Odyssée (96 pages, 19 €).

Jusqu'au 20 septembre. Centre du Patrimoine Arménien, Valence (26). valence.fr

FUJIFILM

X SERIES



X-E5

Offrez-vous une expérience photographique intemporelle avec le FUJIFILM X-E5. Inspiré du design télémétrique argentique, il intègre le capteur X-Trans 5 HR de 40Mpx, une molette personnalisable de Simulation de Film, et une stabilisation intégrée performante. Léger et compact, il s'adresse aux créateurs d'images exigeants, en quête de liberté et de polyvalence.



Photo réalisée par Lorenzo Catena



www.fujifilm-x.com



JAVIER SILVA MEINEL ET LA POÉTIQUE DE L'IMAGE

Si l'on connaît bien Martin Chambi, l'un des pères de la photographie latino-américaine, Javier Silva Meinel s'impose comme une figure majeure de la scène péruvienne contemporaine. Originaire de Lima, il se concentre sur les populations indigènes des régions de la Sierra et de l'Amazonie depuis les années 1970. La Maison de l'Amérique latine présente pour la première fois en France près d'une centaine de ses images de studio. Au gré des trajectoires, des rencontres et des figures rencontrées (masques, animaux, étrangetés...), ce dernier propose une mise en scène moderne du lien qui unit les *Native Americans* à la nature, en particulier au fleuve Amazone.

Umbrales, une poétique de l'image. Du 23 avril au 25 juillet. Maison de l'Amérique latine, Paris XII^e. mal217.org

GUIDO GUIDI, LÀ OÙ LE TEMPS PASSE

Loin de tout artifice, l'Italien Guido Guidi se focalise depuis les années 1960 sur les espaces périphériques. Ceux qui ne sont plus vraiment agricoles et pas encore industriels.

Ainsi laisse-t-il aller son regard vers ces terrains vagues, ces façades décrépies, ces camions qui filent et ces pièces nues. Ce qui ne l'empêche pas de faire preuve d'une certaine virtuosité dans l'art de cadrer son sujet, de mettre en valeur la perspective de la moindre friche ou de jouer sur le vide pour mieux faire ressortir son motif. Une sélection de près de 400 tirages, archives et carnets permet de comprendre sa démarche, celle d'un photographe qui se saisit d'éléments simples pour les magnifier par l'observation.

Col Tempo, 1956-2024. Jusqu'au 26 mai. Le BAL, Paris XVIII^e. le-bal.fr



NAN GOLDIN, THIS WILL NOT END WELL

Commencée en 2022 à Stockholm, passée par Amsterdam, Berlin et Milan, cette exposition termine sa trajectoire européenne à Paris. Mise en scène par l'architecte Hala Wardé, elle montre différents diaporamas répartis dans des pavillons du Grand Palais ainsi qu'à la chapelle Saint-Louis de la Salpêtrière. La présence de ces derniers s'impose dans la pratique de l'artiste dès les années 1980, quand, durement frappée par le drame du sida, elle documente avec une grande tendresse le quotidien de ses amis. Chacune de ses œuvres (*The Ballad of Sexual Dependency* ; *Sisters, Saints and Sibyls* ; *Stendhal Syndrome*) donne à voir tout un autre pan de l'histoire des États-Unis.

Jusqu'au 21 juin. Grand Palais, Paris VIII^e ; chapelle Saint-Louis de la Salpêtrière, Paris XIII^e. grandpalais.fr

PAR-DELÀ LE MUR DE SON

Ici et là, les teufeurs dansent jusqu'à l'épuisement. Ils piétinent, baignent dans une lumière rouge envoûtante. Trois photographes (Julie Hascoët, Cha Gonzalez et Rebecca Topakian) explorent la fête de l'intérieur. Depuis 2015, avec sa série *Abandon*, Cha Gonzalez (photo) capte l'énergie des clubs et des raves dans des lieux squattés et en marge. De son côté, la Bretonne Julie Hascoët mène une recherche sur les bunkers du mur de l'Atlantique et sur les murs de son, ceux des *free parties*, soirées autogérées, loin des clubs institutionnalisés. Toutes captent des moments singuliers de latence, entre leur préparation et leur fin, des moments suspendus d'abandon. Jusqu'au 31 mai. Maison Robert Doisneau, Gentilly (94). maisondoisneau.grandorlyseinebievre.fr



LES VISIONS DE JUSTINE TJALLINKS

Cils blancs et teint de porcelaine, corps non standardisés et visages habités... En majesté sur les cimaises, la soixantaine de photographies de Justine Tjallinks révèle une présence presque méditative. L'œuvre de cette artiste néerlandaise s'inspire de la peinture flamande de la Renaissance, mêlée à un réalisme fantastique et une couche de sophistication. En brouillant toutes nos références en matière de codes de beauté, Justine Tjallinks tend à réaffirmer la valeur indiscutable de la différence.

Jusqu'au 24 mai. Musée de la Photographie Charles Nègre, Nice (06). museephoto-graphie.nice.fr



ROBERT CAPA, HÉROS DE GUERRE

Deux clichés devenus mythiques résument souvent l'œuvre de Robert Capa dans les livres d'histoire : l'une figurant la mort d'un soldat républicain (1936), l'autre prise au matin du 6 juin 1944 alors que les troupes américaines partent à l'assaut d'Omaha Beach. Car la guerre, Robert Capa l'a vécue de près : d'abord en Espagne, aux côtés des républicains, puis en Angleterre et sur les plages de Normandie, au cœur de l'Allemagne nazie jusqu'en Indochine où il y laisse sa vie. Cette exposition retrace l'ensemble de son parcours, celui d'un Juif hongrois né Endre Friedmann passé maître du reportage.

Jusqu'au 20 décembre.

Musée de la Libération, Paris XIV^e. museeliberation-leclerc-moulin.paris.fr



BLACK IS BEAUTIFUL, PAR KWAME BRATHWAITE

Ce slogan tient en quelques mots, « Black is beautiful ». Et trouve son origine dans les photographies de Kwame Brathwaite (1938-2023), à qui l'on doit l'émergence d'un mouvement célébrant la beauté de la communauté afro-américaine. Dans les années 1960, il immortalise musiciens et mannequins noirs, cheveux au naturel et vêtements faits main – les fameuses Grandassa Models, figures militantes de cette contre-culture. Des portraits en majesté à découvrir dans cette rétrospective réjouissante.

Jusqu'au 7 juin. Centre d'art GwinZegal, Guinguamp (22). gwinzegal.com



LEE MILLER, ŒUVRE TOTALE

Lee Miller n'a jamais cessé de se réinventer. Cette rétrospective revient sur les vies plurielles de celle qui, avec une intensité peu commune, fut tour à tour égarée des surréalistes, assistante de Man Ray et correspondante de guerre à l'ouverture des camps de concentration. D'abord embauchée par *Vogue*, Lee Miller réalise ensuite des reportages sur le front pour l'armée américaine. Cette exposition met à jour la richesse d'une œuvre où cohabitent expérimentations formelles, audace visuelle et engagement politique.

Du 3 avril au 26 juillet. Musée d'art moderne, Paris XVI^e. mam.paris.fr



AMERICAN IMAGES DE DANA LIXENBERG

C'est un contre-récit étasunien que livre la Néerlandaise Dana Lixenberg. Photographées à la chambre 4x5, les icônes de l'*American Dream* (Ivana Trump, Tupac Shakur, Lil' Kim...) côtoient son travail documentaire en noir et blanc auprès des habitants d'Imperial Courts, à Los Angeles, quartier pauvre marqué dans les années 1990 par des émeutes liées au tabassage du jeune afro-américain Rodney King. Ses trois décennies de photographie dressent un portrait multifacette des États-Unis.

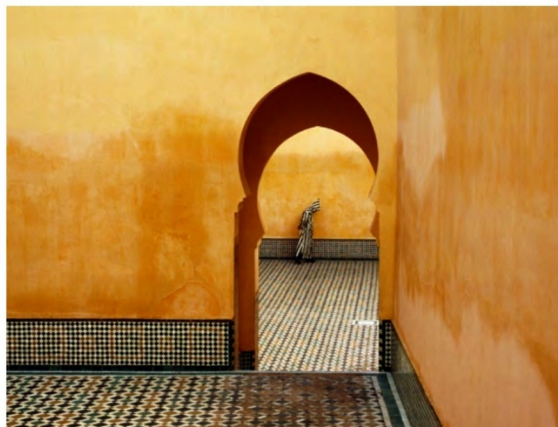
Jusqu'au 24 mai. MEP, Paris IV^e. mep-fr.org



BONNES MÈRES

De la mer, de l'autoroute, de la rade de Marseille, tout le monde aperçoit la statue de la Bonne Mère, cette Vierge à l'Enfant monumentale, figure protectrice emblématique de la cité phocéenne. Mais qu'est-ce qu'être une « bonne mère » ? Cette exposition interroge les représentations d'une maternité souvent porteuse d'injonctions et dévoile la pluralité des vécus maternels. Dix-neuf photographes prennent part à cette réflexion collective : Zineb Sedira, Sophia Tsagouris, Laia Abril ou encore les grands Pierre & Gilles (photo).

Jusqu'au 31 août. Mucem, Marseille (13). mucem.org



BRUNO BARBEY, VISIONS SUR LE MONDE

Jeux d'ombres, rigueur géométrique, sens aigu de la composition : les images de Bruno Barbey (1941-2020) déploient une puissance immédiatement reconnaissable. Des passants furtifs croisés dans la médina aux scènes rurales de Pologne... ce sont plus de 200 tirages en grand format qui sont accrochés aux cimaises de la Villa Tamaris, offrant une traversée magistrale de l'œuvre de ce Franco-suisse né au Maroc. Dans les années 1960, il parcourt l'Italie pour photographier avec son Leica, à la volée, les bonnes sœurs ou les aristocrates, les mafieux ou les *carabinieri*. Cette série emblématique, présentée parmi d'autres ensembles majeurs, lui a valu d'être cooptée à l'agence Magnum dès l'âge de 25 ans. Son épouse Caroline Thiénot-Barbey, qui a déjà créé plusieurs films autour de l'œuvre de son mari, signe ici le commissariat d'exposition.

Du 28 mars au 7 juin. Villa Tamaris, La-Seyne-sur-mer (83). villatamaris.fr

Faites la couverture de PHOTO en participant au Plus Grand Concours Photo du Monde 2026

Près de 400 photos publiées dans le magazine !

OUVERT À TOUTES ET TOUS

Animaux, Portrait, Paysage, Reportage, Nu, Sport, Architecture, Graphisme, IA...

Toutes les photographies sont les bienvenues dans nos pages. Remportez notre prix spécial et faites la couverture de *PHOTO* comme l'ont fait les plus grands !

Gagnez aussi l'une des nombreuses dotations de nos partenaires. Les finalistes seront publiés dans le magazine Spécial Concours qui annoncera les résultats en décembre 2026.

Canon

FUJIFILM

Harcourt
STUDIO • PARIS



SONY

Nikon

Participez jusqu'au 15 octobre 2026 sur

photo.fr



VALÉRIE BELIN, LES CHOSES ENTRE ELLES

Installée dans son fauteuil de l'Académie des beaux-arts en février, l'artiste Valérie Belin présente dans la cité balnéaire normande une soixantaine de ses œuvres grand format. Cette rétrospective revient sur plus de 25 ans de photographies, faisant la part belle à ses séries majeures. La démarche photographique de l'artiste réside dans une quête multi-formelle de la beauté. Elle le fait en explorant tant les poses des body-builders que les visages des sosies de Michael Jackson ou les regards perdus des mannequins de vitrines.

Autant d'images idéales et de stéréotypes auxquels l'œil s'est familiarisé. Depuis 2010, l'artiste explore aussi le champ de la surimpression qu'elle associe au collage, usant de Photoshop comme d'une palette de peintre. Ainsi, dans *Cover Girls*, sa dernière série, mêle-t-elle toujours aux visages de ses modèles, actrices hollywoodiennes, des bribes de comics. Chercheuse insatiable, Valérie Belin dévoile ici toute l'envergure de son œuvre.

Jusqu'au 28 juin. Les Franciscaines, Deauville (14). lesfranciscaines.fr



MONTRÉAL LE TEMPS GLISSE SUR AVEDON

Lorsque Richard Avedon (1923-2004) commence à travailler pour *Harper's Bazaar*, dès les années 1950, la publication, comme tout bon magazine de mode, attend de ses photographes qu'ils représentent les célébrités sous leur meilleur jour, à grands coups de filtres, de lumière diffuse et de retouches. Le portraitiste lui, prend le parti de souligner rides, pattes-d'oie et taches de vieillissement, donnant ainsi à voir, dans un monde déjà obsédé par la jeunesse et la perfection manufacturée, des visages intensément humains et leur vécu. Le MBAM expose une centaine de ces portraits d'exception de personnalités du monde politique et culturel - ici l'actrice Gloria Swanson -, comme autant d'objets d'études de l'exploration du vieillissement par l'un des plus influents photographes du siècle dernier.

Richard Avedon : Immortel. Portraits du temps qui passe, 1951-2004. Jusqu'au 9 août. Musée des beaux-arts de Montréal, Canada. mbam.qc.ca



MELBOURNE L'IRRÉVÉRENCE INSOUPÇONNÉE DES FLEURS

D'apparence douce et délicate, mais au pouvoir évocateur certain, la fleur et son éclosion ont longtemps servi d'alternative à la représentation frontale de sujets épineux tels que le sexe, la mort ou la défiance. Ici, le point de départ est le travail du photographe étasunien Robert Mapplethorpe (photo), emprunté à la National Gallery of Australia. Entre ses mains, le phénomène de floraison se montre ostensiblement érotique et sculptural. Conçue autour de cette série, l'exposition *Coded Blooms* invite les artistes Pat Brassington, Del Kathryn Barton, Jake Preval et Meng-Yu Yan à proposer leur relecture du motif floral, pour un résultat moins poli mais plus réjouissant que votre papier peint d'usage.

Coded Blooms. Jusqu'au 24 mai. Museum of Australian Photography, Melbourne, Australie. maph.org.au



MAASTRICHT ELLEN VON UNWERTH PRESTIDIGITATRICE

Photographe de renom et ancien mannequin, on peut être surpris de trouver sur le CV d'Ellen von Unwerth trois ans d'expérience en tant qu'assistante de clown lanceur de couteaux dans un cirque de Munich. Et puis, en examinant d'un peu plus près ses 40 années de carrière, on l'est beaucoup moins puisque cette exposition rassemble 160 clichés dont l'exubérance, l'utilisation des couleurs vives, la théâtralité des compositions et l'outrance des personnages s'inspirent sans équivoque de cet univers. *My Circus* est une plongée étourdissante dans l'esthétique ludique, audacieuse et hyper-féminine de la photographe de mode.

My Circus. Jusqu'au 13 septembre. Fotomuseum, Maastricht, Pays-Bas. fotomuseumaanhethvrijthof.nl



BERLIN JAMES NACHTWEY, ESTHÉTIQUE D'UTILITÉ PUBLIQUE

Depuis 40 ans, James Nachtwey s'aventure là où les autres rebroussement chemin afin de témoigner au plus près de la douleur, de l'injustice et de la mort essaimées par les plus grands conflits de l'époque. Salvador, Liban, Soudan, Rwanda, Irak, 11 septembre... En touchant de son objectif l'insupportable, le photojournaliste étasunien a la conviction inamovible que ses images peuvent influencer l'opinion publique, et dès lors impacter le cours de l'Histoire. Paraissant parfois composées artificiellement (elles ne le sont jamais), ses images nous forcent à regarder la réalité en face : « Les événements que j'ai enregistrés ne doivent pas être oubliés et ne doivent pas se répéter ».

Memoria. Jusqu'au 3 mai. Fotografiska, Berlin, Allemagne. fotografiska.com/berlin



LA HAYE INEZ & VINOODH : HAUTE FIDÉLITÉ

Partenaires de toujours, à la vie comme derrière l'objectif, Inez van Lamsweerde et Vinoodh Matadin passent en revue leurs 40 ans de carrière dans leur pays d'origine, les Pays-Bas. Perpétuellement un pied dans le monde de l'art et l'autre dans celui de la mode, le couple s'est fait remarquer au début des années 1990 en signant des publications mémorables pour *Vogue* et le *New York Times Magazine*. Cette rétrospective d'Inez & Vinoodh se clôt sur des images à l'iPhone de l'étreinte de leur propre fils et de sa compagne : l'évocation de la complicité amoureuse et de leur goût de l'expérimentation de l'imagerie numérique, qui sont là depuis le tout départ.

Can Love Be A Photograph. Jusqu'au 6 septembre. Kunstmuseum, La Haye, Pays-Bas. kunstmuseum.nl



FRANCFORT LA VIE SECRÈTE DES FORMES ET DES COULEURS PAR JESSICA BACKHAUS

En un quart de siècle, Jessica Backhaus est passée de la pratique documentaire à l'art abstrait. Un parcours singulier retracé depuis *Jesus and the Cherries*, un essai sur la vie rurale polonaise, en passant par *Cut Outs*, où la chaleur du soleil d'été déforme des morceaux de papiers géométriques, jusqu'à sa dernière création, *Papyrus*. Les constantes de cette exploratrice visuelle : une sensibilité unique à la texture, la couleur et la lumière, et un enthousiasme pour la liberté créative offerte par l'abstraction.

Shadows Might Dance. Jusqu'au 26 avril. Fotografie Forum Frankfurt, Francfort, Allemagne. ffrankfurt.org



BERLIN ITURBIDE, L'ŒIL DU MEXIQUE

Voilà plus de 50 ans que Graciela Iturbide approfondit son exploration du Mexique et de ses habitants. *Eyes to Fly* est un travail documentaire poétique qui manie adroitement la complexité des liens entre identité, rituels et modernité.

Eyes to Fly. Jusqu'au 10 juin. Amerika Haus, Berlin, Allemagne. co-berlin.org



SUISSE LE FEMALE GAZE DE YUMNA AL-ARASHI

Autodidacte, Yumna Al-Arashi a commencé sa carrière en tant que photographe documentaire auprès de magazines tels que le *National Geographic* et le *New York Times*. Issue d'une famille yemeni-egyptiano-étasunienne, elle a rapidement ressenti le besoin d'orienter son travail dans une direction plus politique et conceptuelle. *Body as Resistance*, la première exposition dédiée exclusivement à l'artiste, est à la fois une mise en cause incisive de l'oppression des femmes par le contrôle de leur corps, et un coup de boutoir à la perception stéréotypée du regard occidental sur les femmes du monde arabe. Utilisant photos, livres et sculptures, Al-Arashi déroule son propos en mêlant humour, provocation et poésie.

Body as Resistance. Jusqu'au 21 juin. Huis Marseille, Amsterdam, Pays-Bas. huismarseille.nl



OULU L'ART DE LA JOIE EN TOURNÉE EUROPÉENNE

Le musée estonien Fotografiska Tallinn s'invite à Oulu (Finlande), qu'on connaîtra désormais comme la capitale européenne de la culture 2026, afin de réfléchir sur le dérèglement climatique culturel, thème de l'année. *PLAY* rassemble les œuvres de 18 artistes familiers de l'art sous ses formes les plus ludiques et joyeuses : Martin Parr, Cristina de Middel, Pelle Cass (photo) et comparses réinjectent un peu de spontanéité et d'amusement dans nos vies d'adultes, réglementées à l'extrême.

PLAY. Jusqu'au 31 décembre. Centre commercial Pekuri, Oulu, Finlande. oulu2026.eu



BRUXELLES RÉUNION DE FAMILLE

Pour ses 10 ans, le Hangar célèbre la famille et s'offre non pas un, mais sept albums photos. Sept artistes racontent leur histoire familiale en se servant de leur appareil comme d'un outil thérapeutique et social. Ces expériences universelles que sont la maternité, le deuil et la réconciliation deviennent des *Family stories* tantôt humoristiques, tantôt mélancoliques. Avec Deanna Dikeman (photo), Daesung Lee, Alma Haser...

Family stories. Jusqu'au 17 mai. Hangar, Bruxelles, Belgique. hangar.art



Dans l'antre de Jonathan Bertin

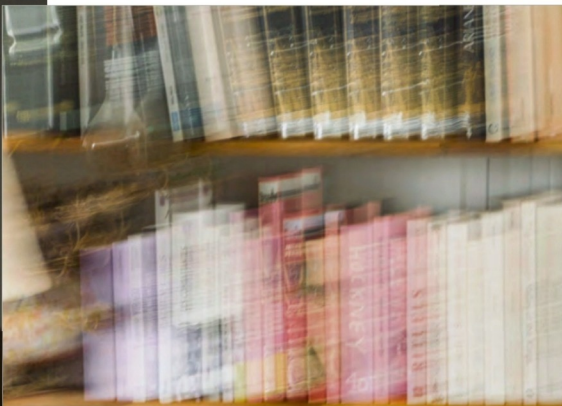
Artiste de « l'ultra-banal », Jonathan Bertin est l'invité tout tracé pour ce numéro Spécial Martin Parr. Sur la porte de son bureau, il a d'ailleurs scotché une image, une seule : le fameux chien à lunettes de Parr. Il nous accueille dans son appartement parisien et nous ouvre la porte de son antre qui est tout à la fois sa bibliothèque, son set de tournage, son laboratoire et son stock de tirages. Un moment capturé par Kamil Zihnoglu au Xiaomi 17 Ultra.

C'est un décor que ses abonnés connaissent bien. C'est ici que Jonathan Bertin s'y filme en live sur Twitch, là aussi qu'il tourne pour ses près de 47 000

abonnés YouTube. Le set est en place. En vidéo, il livre depuis quelques années ses secrets de photographe et fait découvrir ses ouvrages fétiches qui trônent derrière lui. Collectionneur, Jonathan s'entoure de livres. Il en a plus de 200. Des objets rares qu'il déniche tant en librairie spécialisée que sur eBay, Leboncoin ou Vinted. On peut lire sur les tranches les noms des immenses Trent Parke, Henri Cartier-Bresson, Joel Meyerowitz, Lars Tunbjörk, Harry Gruyaert, Sage Sohier, Saul Leiter... Et de nouveaux classiques comme ceux d'Eloïse Labarbe-Lafon, Bobby ou Jack Davison dont il a presque tout. Les livres, c'est son talon d'Achille. Après avoir travaillé avec les éditions

Four Eyes pour *Impressionism* (2024), il a choisi d'auto-éditer son dernier livre, *Seoul Impressionism* (2025).

« Je pourrais faire de la photo rien que pour faire des livres », assure-t-il. Aux murs, des tirages de maîtres, dont le tout premier de sa collection signé Harry Gruyaert. Et à ses côtés trônent de grands formats d'*Impressionism*, sa série phare créée dans sa région natale, la Normandie, et infusée du courant pictural du même nom. C'est ici qu'est née sa patte, qui mêle mouvement et couleur. Deux mots qui résument bien ce jeune photographe de 30 ans, attaché à la poésie du quotidien. C'est avec cet œil qu'il se promène désormais autour du monde. De ses débuts à 16 ans à



75mm
F 2.39 S 1/107 ISO 50

XIAOMI 17 U



75mm
F 2.39 S 1/15 ISO 141

XIAOMI 17 Ultra



aujourd'hui, il a photographié New York, la Laponie, la Corée du Sud... et rêve aujourd'hui de tulipes aux Pays-Bas, de grand froid en Alaska et de Japon. Ce printemps, c'est à Marseille qu'il expose à la galerie Faces jusqu'au 17 mai prochain.

Amateur de raretés, Jonathan a rapporté de son exposition à Séoul en 2025 tous les *goodies* qu'on peut imaginer : timbres, carnets de notes, coques de téléphone... qu'il range soigneusement aux côtés de ses pellicules dans son vieux meuble de dentiste italien. Il prend plaisir à ouvrir ses tiroirs et ses

boîtes à chaussures pleines de négatifs, surveillé par son chat perché, Figaro. On sent chez lui un même enthousiasme devant un tirage de Joel Meyerowitz que devant les cartes Pokemon qu'il a cataloguées dans de grands classeurs et dont il avoue parfois utiliser les reflets irisés pour de nouveaux effets photo. Jonathan fait partie d'une génération aux influences multiples, aussi bien classiques qu'issues de la pop culture. Une génération multi-médiums qui mêle argentique, numérique et smartphone. À l'automne 2025, il signait la campagne du Xiaomi 15T Pro avec pour

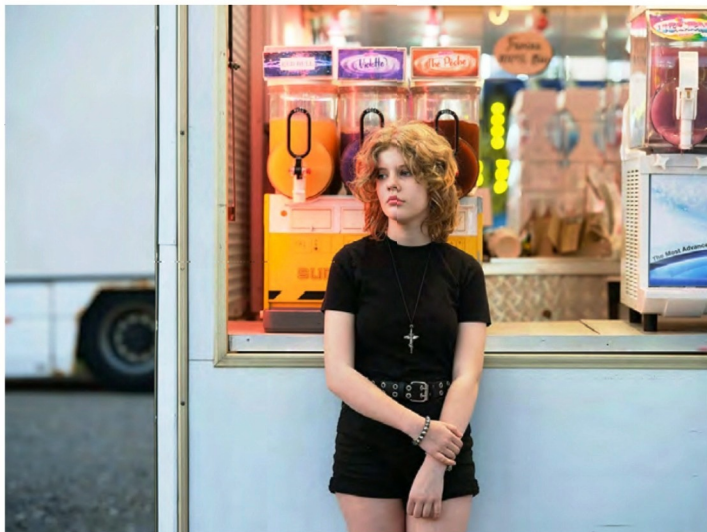
terrain de jeu la fête foraine et ses lumières. Depuis, il a adopté au quotidien le Xiaomi 17 Ultra avec lequel on réalise ici son portrait. Doté d'une triple caméra conçue avec Leica, d'un téléobjectif 75-100 mm de 200 Mpx digne d'un boîtier professionnel et d'un grand capteur 1" dynamique, Jonathan s'offre le luxe de pouvoir dégainer à tout instant. Nul doute que le photographe nous réserve de belles surprises en 2026.

[jonathanbertin.com / @jonathanbertin](https://jonathanbertin.com/)
[mi.com / @xiaomi.france](https://mi.com/)



MURAT YAZAR REMPORTE LE 4^e GRAND PRIX RPBB

Murat Yazar, photographe indépendant kurde né en 1978, reçoit le Grand Prix des Rencontres Photographiques de Boulogne Billancourt 2026. Son projet, *Les Ombres du Kurdistan*, rassemble temporairement les quatre régions du pays, mettant en exergue ce qui unit le peuple kurde au-delà des frontières, son identité culturelle commune. Il bénéficie pour soutenir sa démarche d'une dotation de 6 000 €, les neuf autres finalistes obtiennent 200 € chacun. Comme à chaque édition, les RPBB 2026 ont permis la mise en contact de 189 photographes avec une soixantaine de professionnels du milieu par des lectures de portfolio. rpbb.fr



AGLAÉ BORY, LAURÉATE DU 15^e PRIX EURAZÉO

La Française Aglaé Bory décroche le prix Eurazéo dédié cette année aux « Histoires d'Europe », avec sa série *Ici ailleurs*, réalisée en 2023 en résidence à la Filature de Mulhouse. La photographe est allée à la rencontre des habitants de cette ville post-industrielle à la population jeune. Entre documentaire et fiction, elle fait jouer leur propre rôle à ses modèles d'un temps, cherchant le point de tension entre ce que chacun cherche à montrer et ce qu'elle cherche à percevoir de leur réalité. En résulte une galerie de portraits à l'image du cosmopolitisme de la ville. Elle reçoit une dotation de 20 000 €. À ses côtés, Marine Lanier a été nommée Coup de cœur du jury et Stéphane Mahé Coup de cœur des collaborateurs. [instagram.com/eurazeo_photo](https://www.instagram.com/eurazeo_photo)



L'APPEL À CANDIDATURES D'OBJECTIF FEMMES

Pour sa 11^e édition, le festival engagé en faveur des artistes femmes ouvre ses candidatures aux photographes professionnelles et aux jeunes talents de 18 à 30 ans. À l'occasion du bicentenaire de la photographie, le prix vous invite à imaginer une série qui révèle le dialogue intime que vous entretenez avec ce médium, « la façon dont vous l'habitez, le transformez et en repoussez le cadre pour en élargir l'horizon ». Celle qui va succéder à LiliRoze (photo), lauréate 2025, sera révélée en novembre prochain. Peut-être vous ?

Jusqu'au 2 avril. objectif-femmes.art



CLAP DE FIN DU PRIX VIVIANE ESDERS APRÈS 4 ÉDITIONS

Le Prix Photo Viviane Esders 2025 sera le dernier... Après avoir soutenu chaque année depuis 2022 les photographes européens de plus de 60 ans, toujours en activité, avec une approche artistique affirmée et un réel besoin d'accompagnement financier, le fonds de dotation a décidé de recentrer ses activités sur la promotion de la collection de l'experte Viviane Esders, riche de 2 500 œuvres. Dörte Eißfeldt (en haut) sera donc la dernière lauréate. Figure reconnue de la photographie allemande contemporaine, elle perçoit la généreuse dotation de 60 000 € qui lui permettra de poursuivre son expérimentation de la matière, qu'elle soit issue du processus analogique ou numérique. Oleksandr Suprun, photographe ukrainien et Bohdan Holomíček (en bas), artiste tchèque, tous deux finalistes, repartent chacun avec 5 000 € de dotation. prixviviane.esders.com



JOEL MEYEROWITZ À L'HONNEUR DU 19^e PRIX SONY WORLD PHOTOGRAPHY

En 2026, Sony remet son Prix de la Contribution Exceptionnelle à la Photographie qui récompense la carrière d'artistes qui ont participé à façonner l'histoire du 8^e art à... Joel Meyerowitz. Pionnier de la photographie en couleur, l'Étatsunien a largement contribué à son élévation au rang de pratique artistique. Une retrospective de son travail qui s'étale sur six décennies sera présentée à la Somerset House de Londres du 17 avril au 4 mai 2026, l'occasion de se replonger dans ses scènes de rues qui, à New York, Paris ou Cap Cod, font émerger la magie du quotidien.

worldphoto.org

LE CHEMIN DU DÉ-RÉTRÉCIR AVEC CÉDRICK-ISHAM CALVADOS



« Après avoir traversé l'Atlantique en voilier, j'accoste dans les Caraïbes. Cette région évoque aussitôt des images saturées de sable blanc et d'eau turquoise, de palmiers et de madras. La réalité est plus absconce : une histoire sanglante, des cultures mêlées et des chemins de vie singuliers. »

Cédric-Isham Calvados, photographe guadeloupéen, s'applique à montrer les vrais visages de l'île pour réintroduire de la complexité dans un imaginaire trop lisse, révéler tout ce que le territoire a de sombre, de beau, de dur, de vivant. Il est aussi le co-fondateur de Fototras, festival qui fêtera sa troisième édition en automne 2026. Je suis allée à sa rencontre.

Ré-appropriation : des images pour contrôler son récit.

Dans son essai *Sur la photographie* publié en 1977, Susan Sontag théorise le contrôle que confère la photographie sur le sujet qu'elle « capture ». Longtemps, la photographie a figé les populations et les territoires dans des clichés simplifiés. En s'emparant de son appareil, Cédric-Isham Calvados veut rendre à la Guadeloupe le contrôle de son image. Le Carnaval - qui anime le territoire au moment où nous nous rencontrons - est l'un des événements les plus photographiés des Antilles. Cédric-Isham n'en met en lumière ni la liesse des foules ni les costumes bariolés. Pour raconter l'archipel autrement, il braque son objectif sur un sujet plus en tension : les fouettards, à la frontière entre rituel, mémoire et violence. Ces derniers ont repris possession de ce symbole de domination pour annoncer l'arrivée des groupes carnavalesques. « On a l'impression qu'ils veulent fendre



An mitan an nou (En nous), 2020

le sol, raconte-t-il, ouvrir un passage entre un passé marqué par la douleur et un présent où l'on cherche à réécrire l'histoire. »

La dimension sociale forte de la fête en fait un lieu d'émancipation collective. Et pourtant, en étant violemment claqué sur le sol, le fouet perpétue aussi d'autres structures de domination. « On parle de décoloniser son usage, mais il reste majoritairement tenu par des hommes, avec tout ce que cela peut convoquer en termes de virilité et de rites de passage, c'est presque initiatique. »

Ce sont ces espaces de frictions, ces symboles et les traumatismes qu'ils révèlent qui attirent le regard du photographe : « Cette énergie mêle tout : la violence, la chaleur, la convivialité, le bruit, l'oralité. C'est la vie dans toutes ses dimensions. »

Genèse d'un artiste : une gueule pour dire les choses

Avant d'avoir un appareil entre les mains, Cédric-Isham faisait du rap. Ses mentors lui conseillaient d'avoir une image en tête pour la transmettre dans

son verbe. Aujourd'hui, ses clichés sont aussi poétiques que sa musique était imagée. Le médium a changé mais la finalité reste la même, faire éprouver le message « parce qu'il y a une urgence à dire les choses ».

Pendant ses études, pigiste pour le quotidien régional *France-Antilles* en Martinique, on lui prête son premier compact pour illustrer ses articles : « J'ai tout de suite eu envie de faire les choses d'une façon esthétique, je me suis dit : pour marquer les esprits, il faut que la photo ait de la gueule. »

Le point de bascule : les visages de la Guadeloupe

En 2013, alors qu'il est directeur d'une école de français langue étrangère, il voit défiler des étudiants. « Et en les écoutant, je réalise que beaucoup viennent pour la météo, pour la plage... mais pas pour rencontrer les Guadeloupéens. » Alors il les amène à eux. Il réalise des portraits de son père et de ses amis, des visages qui parlent d'eux-mêmes. « La Guadeloupe est un petit



Sois forêt.e. T'es toi., 2025

point sur la carte, un territoire connu mais mal su. Avec ces portraits, je voulais crier : on est là, on existe, on a des choses à dire. »

Le projet s'étire au-delà de l'île, en Martinique, en Guyane et à la Réunion, face à des problématiques identitaires similaires. « En tant qu'ultramarin, on a souvent l'impression de ne pas être en contrôle de son récit. Je pense que pour que les choses changent, nous devons être nos propres porte-voix. Il ne s'agit pas seulement de politique. Il s'agit de participer nous-mêmes à la vision que nous voulons pour nos territoires. »

Noircir le trait : loin de la carte postale et jusqu'à la vie

Sa série *Jusqu'à la vie* est une forme de révolte poétique contre les cartes postales chatoyantes de la région. En ne montrant que les côtés les plus vendeurs de l'île, ces dernières perpétuent son histoire coloniale, camouflent sa violence et les traces qu'elle a laissées sur ceux qui l'ont subie. « Cette série cherche à faire émerger nos présences de cette obscurité. Dire : si l'histoire nous a placés dans l'ombre, venez nous y chercher - mais sachez que nous en sortons. »

Avec ces clichés à l'esthétique volontairement contrastée, presque inconfor-

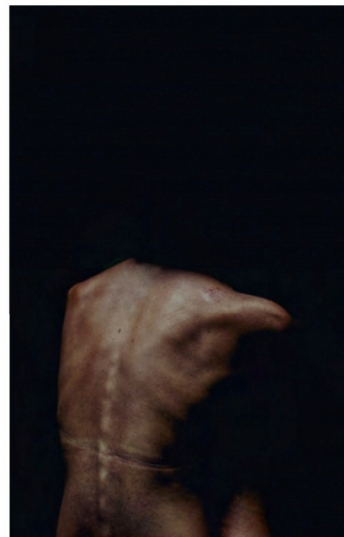
table, il oblige le spectateur à porter un autre regard. « Je pourrais faire de belles images valorisantes, mais j'avais envie de créer un malaise, casser les lignes pour aller à l'essentiel. »

Se dé-rétrécir pour élargir le propos

La photo titrée *Ce dos m'appartient* est un pivot dans son travail. En contraste à l'image historique du dos fouetté, elle transmet résilience et espoir mais la vie difficile de son sujet emmène Cédrick-Isham vers de nouvelles réflexions. « Ce n'est pas parce que le fouet a disparu que tout va bien. » Des questions d'identité, de dignité, de mémoire, il tend vers quelque chose de plus conceptuel : le « dé-rétrécissement ». Le mot est inventé, né de la nécessité de mettre des mots sur une réalité, celle d'une population dont l'histoire a été comprimée. « Même nous, descendants afro-caribéens ou afro-amérindiens, nous n'en avons pas tous les éléments. Certaines réalités ont été peu dites, peu transmises et il reste encore beaucoup à déplier. Et même si la question du « qui nous sommes » reste centrale, elle rejoint quelque chose de plus large : le désir d'être libre. »

Propos recueillis pour PHOTO

le 4 février 2026 par Jeanne Hermenier.



Ce dos m'appartient, 2020



SON LIVRE

Bientôt, la sortie de son livre *Les Gens de l'horizon* aux éditions Nèg Mawon.

SON EXPO

Dès le 18 septembre au centre culturel du MACTe à Pointe-à-Pitre.
memorial-acte.fr

SES RECOMMANDATIONS D'ARTISTES

- Wendie Zahibo qui travaille sur l'habitat vernaculaire et le réalisme mystique dans l'Atlantique noir.
- Jordan Beal qui, chimiquement, retranscrit les traces de pollution au chlrodécone sur les paysages.

cedrickisham.com



FOUGUEUSE MEXICO DE PIETER HENKET

Dans *Birds of Mexico City*, Pieter Henket capture une jeunesse mexicaine en pleine réinvention de genre, identité et tradition. À travers ses portraits studio collaboratifs ainsi que le stylisme signé Chino Castilla, chaque image révèle la tension entre héritage culturel et expression contemporaine.

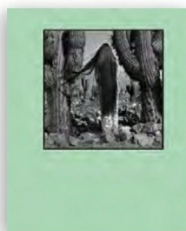
Pieter Henket, *Birds of Mexico City*, éd. Damiani, 144 p., 50 €.



LA FORCE D'AIMER DE CHARLOTTE AUDUREAU

Dans un journal photographique intime, Charlotte Audureau raconte son histoire et celle de son fils Rafaël né avec une fente labio-palatine. Entre combats, peurs et joies, mère et enfant traversent ensemble les épreuves et les tendresses du quotidien, offrant un récit sincère et émouvant.

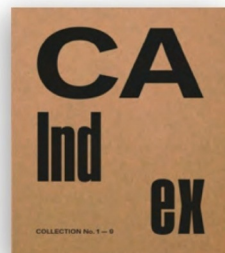
Charlotte Audureau, *Rafaël*, autoédité, 140 pages, 42 €.



CHEVELURES SACRÉES D'IRINA WERNING

Irina Werning explore les traditions capillaires des communautés indigènes d'Amérique latine. Longues, tressées, colorées ou sculpturales, les chevelures deviennent un lien mêlant identité, spiritualité et mémoire. Ces portraits révèlent une forme de résistance culturelle.

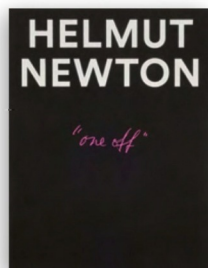
Irina Werning, *Las Pelilargas*, éditions GOST, 128 p., 55 €.



LES NEUF INDEX DE CHRISTOPHER ANDERSON

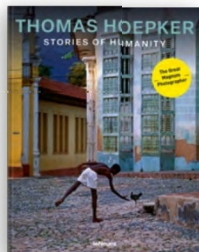
De ses débuts en zones de conflit aux instants tendres de la vie quotidienne et aux lieux qui l'ont traversée, *Index* rassemble neuf séries marquantes de Christopher Anderson. Présentées en volumes individuels, ces récits poétiques et intimes offrent une traversée vibrante des débuts du XXI^e siècle.

Christopher Anderson, *Index*, éd. Stanley Barker, 284 p., 87,95 €.



ICONIQUE HELMUT NEWTON

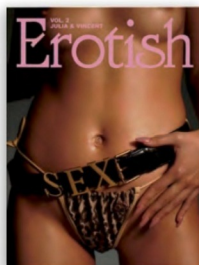
Helmut Newton: One-off reproduit intégralement l'album unique de 1999, réunissant plus de 100 images, annotations personnelles et Polaroids inédits. Entre glamour, mode et audace, Newton traverse Paris, Hollywood et le monde de l'art avec son regard empli d'humour, de provocation et de virtuosité. Helmut Newton, *One-Off*, éd. Phaidon, 144 pages, 59,95 €.



LES HISTOIRES HUMAINES DE THOMAS HOEPKER

Thomas Hoepker retrace « un demi-siècle de photographie engagée » dans *Stories of Humanity*. Des États-Unis à la RDA, de Mohamed Ali aux zones de crise, ses images allient rigueur formelle et profondeur humaine. Un regard qui a marqué l'histoire de Magnum.

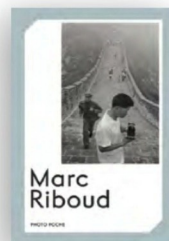
Thomas Hoepker, *Stories of Humanity*, éd. TeNeues, 296 p., 100 €.



LA FANTAISIE ÉROTIQUE DE JULIA & VINCENT

Erotish 2 prolonge l'univers érotique et cinématographique du duo Julia & Vincent. Glamour, gestes quotidiens et détails insolites se mêlent dans des images contrastées où désir, fragilité et fantaisie s'entrelacent. Une vision audacieuse et contemporaine de l'érotisme.

Julia & Vincent, *Erotish 2*, éd. Patrick Remy Studio, 78 p., 47 €.



L'ŒIL CURIEUX DE MARC RIBOUD

Cette nouvelle édition du Photo Poche dédié à Marc Riboud donne place à un regard guidé par la curiosité et la patience. De la tour Eiffel au Vietnam en guerre, le photographe attend que « la vérité monte à la surface des choses », loin du spectaculaire, au plus près des hommes et de l'Histoire.

Marc Riboud, Coll. Photopoeche, éd. Actes Sud, 144 p., 14,50 €.



CHORÉGRAPHIES VISUELLES D'ALEXEY BRODOVITCH

Dans cette réédition majeure du chef-d'œuvre d'Alexey Brodovitch, chaque planification, mouvement et motif devient danse visuelle. Conçue comme une chorégraphie d'images, cette séquence iconique transcende l'abstraction et le rythme, révélant l'instinct formel d'un des maîtres du design photographique.

Alexey Brodovitch, *Ballet*, éd. Little Steidl, 144 p., 190 €.



SUD PROFOND, VERT SOMBRE DE CURRAN HATLEBERG

Blood Green prolonge la monographie *River's Dream* en une vision parallèle, plus sombre, du Sud-Est étasunien. Hatleberg explore marais et rivières, où nature et civilisation s'entrelacent et où beauté et mortalité dialoguent. Ses images denses et sensibles dessinent un paysage hanté, fragile, profond.

Curran Hatleberg, *Blood Green*, éd. TBW Books, 64 p., 85,31 €.



REGARD CONTRE L'OUBLI D'ANTOINE LECHARNY

Antoine Lecharny explore la mémoire des fusillades massives de Juifs en Europe de l'Est et dans les pays baltes (1941-1945) à travers des paysages apparemment banals. Avec l'historienne Annette Becker, ce livre confronte absence et souvenir, offrant un regard sensible, engagé et documenté sur un pan méconnu de la Shoah.

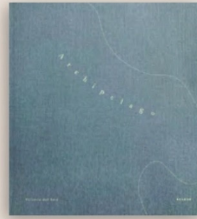
Antoine Lecharny, *Sous Terre*, éditions d'une rive à l'autre, 220 pages, 45 €.



LES CHRONIQUES ITALIENNES D'ANDREA MODICA

L'Étasunienne Andrea Modica offre un regard intime sur l'Italie rurale et ses habitants qu'elle photographie depuis quatre décennies. Ses portraits révèlent des vies faconnées par le temps, les traditions et l'attachement au territoire. Un récit sensible, oscillant entre mémoire, géographie et émotion.

Andrea Modica, *Italian Story*, éd. L'Artiere, 96 pages, 60 €.



YOLANDA DEL AMO, GÉOGRAPHIES RELATIONNELLES

Yolanda del Amo met en scène proches et amis pour explorer les tensions entre intimité et distance. À travers une cinquantaine de tableaux minutieusement composés, elle révèle dans *Archipelago* les cadres sociaux qui façonnent identité, genre et famille. Un théâtre silencieux où connexion et solitude coexistent avec une intensité troublante.

Yolanda del Amo, *Archipelago*, éd. Kehrer Verlag, 128 p., 55 €.



VISAGES D'AMÉRIQUE DE DANA LIXENBERG

Première grande rétrospective consacrée à Dana Lixenberg, *American Images* rassemble plus de 30 ans de portraits et projets aux États-Unis. D'*Imperial Courts* à l'Alaska, la photographe explore inégalités, identités et résilience. Un regard puissant et nuancé sur le pays, coédité avec la Fondation Mapfre (voir p. 8).

Dana Lixenberg, *American Images*, éditions FM & Roma Publications, 192 pages, 48 €.



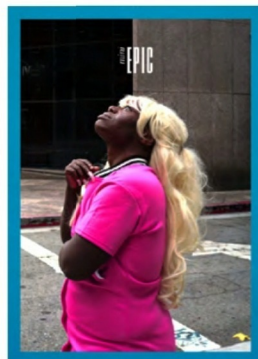
LE REGARD VOISIN DE SUSAN MEISELAS

Réalisée alors qu'elle était étudiante à Harvard, 44 *Irving Street, 1970-1971* révèle, pour la première fois en livre, la série intime de Susan Meiselas sur ses voisins en pension à Cambridge. Chaque portrait, enrichi de lettres manuscrites des sujets, dévoile une vie intérieure et une connexion rare entre regard et vécu. Susan Meiselas, 44 *Irving Street, 1970-1971*, éditions TBW Books, 66 pages, 42 €.



MALICK SIDIBÉ ENTRE DANS LA DANSE RSF

100 photos du maître malien pour la liberté de la presse. Révélé à l'international par Françoise Huguier (qui signe l'avant-propos), « l'œil de Bamako » Malick Sidibé (1935-2016) a façonné notre représentation du Mali postcolonial, lui qui a fait défiler ses contemporains dans son studio de la capitale et documenté comme personne une jeunesse éprise de danse dans les bals clandestins. C'est une identité en pleine redéfinition joyeuse qui est racontée au fil de 120 pages éclairées par celles et ceux qui l'ont connu, Manthia Diawara, André Magnin, Laura Serani ; et qu'il a inspiré comme Omar Victor Diop. Album à 12,50 € au profit des actions de RSF. boutique.rsf.org



LA REVUE EPIC INVENTE LE MINI-LIVRE

La publication semestrielle *Epic* se lance dans l'édition de livres. De tout petits livres pour être précis, à peine plus grands qu'un passeport - pour une promesse de voyage - ou qu'un smartphone - pour remplacer nos habitudes de scroll. Chaque objet éditorial est dédié à un ou une photographe à l'écriture singulière, à l'instar de Cedric Roux, Céline Croze et Jean-Matthieu Gautier, premiers noms de la collection au look coloré. Katmandou, Los Angeles et Saint-Malo, tel est le programme de départ, appelé bien sûr à s'étoffer.

Mini-Epic, 500 exemplaires, 48 pages, 14 € chacun. Pack des trois premiers livres à 39 €. revueepic.com



ELLIOTT ERWITT COLLE À LA PEAU D'UNIQLO

Il y a Martin Parr (voir p. 92) et Elliott Erwitt. Deux grands noms de Magnum Photos, deux photographes humoristes dont Uniqlo s'est emparé pour sa nouvelle collection UT. Dans les tonalités des clichés d'Erwitt, noir, gris et blanc, la marque japonaise a imaginé quatre t-shirts arborant fièrement quatre œuvres emblématiques : son *Umbrella Jump* devant la tour Eiffel, son autoportrait en ombre et deux de ses chiens les plus connus. L'art ne se savoure pas qu'au musée, il nous accompagne aussi dans la vie de tous les jours. *Elliott Erwitt UT collection*, t-shirt à 19,90 €. uniqlo.com



LA « GEN Z » AU CŒUR DES MAGNUM CHRONICLES N°2

Après un premier numéro dédié aux États-Unis, le mook annuel de l'agence Magnum Photos s'attaque à la « Gen Z ». 75 ans après le projet *Generation X* lancé par Robert Capa, la Generation Z (1997-2012) fait l'objet des attentions de Myriam Boulos au Liban, de Newsha Tavakolian en Iran, de Cristina de Middel au Brésil, d'Antoine d'Agata en Géorgie, de Chien-Chi Chang à Taïwan... « Notre objectif est de recueillir et de documenter les points de vue de celles et ceux qui subiront les conséquences des erreurs d'aujourd'hui, d'écouter cette génération et de diffuser son message le plus largement possible », explique Giulietta Palumbo, directrice éditoriale chez Magnum. *Magnum Chronicles*, 20 €. store.magnumphotos.com



© Mémorial de la Shoah

LES PHOTOS RETROUVÉES DE LA RAFLE DU « BILLET VERT »

C'était en 2020 au Mémorial de la Shoah. Deux collectionneurs venaient présenter cinq planches-contacts, 98 images parmi lesquelles nombre d'inédites. Ce reportage qui documente la rafle du 14 mai 1941, dite du « billet vert », première arrestation massive de Juifs en France, est un véritable trésor historique. 85 ans après les faits, le mémorial propose en exposition et en livre (aux éditions Calmann-Lévy) de participer à l'enquête qui a permis de retrouver l'identité du photographe, l'Allemand Harry Croner.

Du 13 mai au 31 décembre, Paris IV^e. memorialdelashoah.org

THE ANALOG CHRONICLES : UNE ÉDITION PRINTEMPS

C'est toute la communauté argentine qui se donne rendez-vous à Paris pour la *Spring edition* de The Analog Chronicles. Federico Benincasa et Hadrien Simeray l'ont pensée comme un carrefour de rencontres pour photographes, galeries, collectifs, laboratoires, marques et amateurs - autour d'ateliers, de discussions sur les pratiques et évolutions de l'argentine, d'un marché de l'occasion et des expositions de 10 artistes dont Théo Giacometti (photos), Vinaire Blanc, Alessandro Silvestri...

Du 21 au 26 avril, Paris III^e.

theanalogchronicles.com



UNE ICÔNE EN ÉDITION LIMITÉE CANON POWERSHOT G7X MARK III ED 30^e ANNIVERSAIRE

À l'occasion des 30 ans de la gamme Powershot de Canon, la firme sort une édition spéciale de son G7X Mark III, icône parmi les compacts grand public. Livré dans un coffret exclusif, il se pare d'une robe graphite moderne associée à une bague d'objectif à motif sergé et un logo sérigraphié « 30 year Anniversary » sur la face supérieure. Dedans, toujours de solides caractéristiques : un capteur CMOS empilé de 1 pouce pour environ 20 Mpx, associé à un Zoom optique 4,2x à grande ouverture. Très orienté création de contenus, ce G7 X Mark III est un beau cadeau d'anniversaire ! Prix : 899,99 €.



DU NEUF EN MONTURE L - VILTROX AF 16 MM F/1,8 L

Avec une focale 16 mm équivalent 24 mm en APS-C, ce petit objectif dispose d'une fiche technique de milieu de gamme. Non stabilisé, il bénéficie cependant d'une belle construction, comptant 15 éléments dont 3 lentilles asphériques, ainsi que d'une grande ouverture. Avec ses 550g, deux boutons Fn personnalisables et une bague débrayable, il dispose de tout le nécessaire pour shooter sans compromis ni surcharge.

Prix : à partir de 599 €.

RE/DECOUVREZ LE MONDE DES JUMELLES NIKON ACTION ZOOM

Dotée de lentilles très lumineuses dans un format compact, cette nouvelle gamme de jumelles comprend six modèles fixes et un modèle à zoom. Point fort, les jumelles à grossissement fixe bénéficient d'un dégagement oculaire élevé, maintenant un champ de vision large et clair même avec des lunettes. Et petit détail sympa, Nikon n'oublie pas les amateurs d'affût avec la possibilité d'ajouter un adaptateur pour trépied. De quoi redécouvrir la nature à un tarif vraiment intéressant !

Prix : à partir de 129 €.



UNE BELLE ÉVOLUTION SANS RÉVOLUTION - DJI RS 5

Roi incontesté sur le segment des stabilisateurs légers pour APN, DJI sait se renouveler. Nouveauté majeure sur cette itération, le suivi intelligent élargit son panel de cibles avec une capacité d'identification et de suivi des humains, véhicules, animaux ou objets. Avec une portée de détection allant jusqu'à 10m, vous pouvez vous focaliser sur la captation en accordant plus de confiance à l'indépendance du stabilisateur. Toujours construit en aluminium, le RS 5 progresse grandement dans sa prise en main avec son écran OLED de 1,8 pouce permettant la navigation, les réglages et le suivi du sujet. Côté autonomie : 14h d'endurance et une recharge complète en une heure à peine.

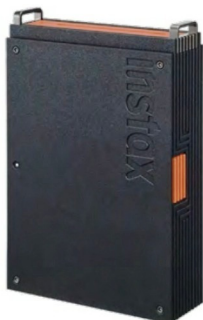
Prix : à partir de 569 €.



DU NOUVEAU CÔTÉ ASTRO OM SYSTEM OM-3 ASTRO

Le petit monde merveilleux de l'astrophotographie s'étioffe avec l'arrivée d'un hybride Micro 4/3 dédié, le OM-3 astro de OM System. Orienté photo nocturne dès la section logicielle, on y retrouve un autofocus Starry Sky, permettant la mise au point sur les étoiles, ainsi qu'un mode Live composite dotant le boîtier de capacités accrues dans la captation des ciels. Détail bien pratique : une interface Night Vision qui fait basculer les menus et la visée en rouge.

Prix : à partir de 2 199 €.



SANS LIMITES - IMPRIMANTE INSTAX MINI LINK +

Fujifilm revient avec une nouvelle version de son imprimante toujours plus polyvalente. Dotée de nouvelles fonctionnalités comme l'impression depuis son compte Pinterest ou d'une photo prise en direct, elle offre, côté logiciel, un mode de simulation permettant de voir sur son smartphone le rendu sur papier de ses photos avant de les imprimer. Avec un design modernisé, pas de doute qu'elle trouvera son public malgré le coût élevé des papiers d'impressions.

Prix : à partir de 149,99 €.



STABILISEZ LÉGER - SMALLRIG MONOPODE EN FIBRE DE CARBONE

Les monopodes ne cessent de se développer. Cette année, c'est SmallRig qui poursuit cette mission avec la sortie d'un nouveau modèle en fibre de carbone à prix serré. Offrant à la fois une grande compacité et une polyvalence certaine dans les espaces étroits ou peu permissifs, ce nouveau 5564 possède une capacité de charge allant jusqu'à 5 kg pour seulement 1 kg dans le sac. Pratique !

Prix : à partir de 249,99 €.



UN CONCURRENT POUR LEICA - RICOH GR IV MONOCHROME

L'attente fut longue ! Ricoh dévoile enfin son compact expert GR IV Monochrome, doté d'un capteur sans matrice de Bayer avec filtre rouge intégré, concurrençant le Leica Q3. Il fait le choix de conserver un capteur APS-C de 25,7 Mpx associé à une optique fixe équivalent 28 mm f/2.8, et dévoile une plage ISO gargantuesque allant de 160 à 409 600, ainsi qu'une vitesse pouvant atteindre 1/16 000e.

Prix : 1799 €.



UNE COMPILATION DE SAVOIR-FAIRE - CANON RF 14 MM F/1,4 L VCM

Nouveauté majeure pour les canonistes d'architecture et de paysage ! Quelques mois après la sortie de son EOS R6 Mark III, Canon dévoile un nouvel objectif de sa gamme L. Moins d'aberrations chromatiques et une double motorisation compensant l'absence de stabilisation, pour toujours plus de performances, tant en photo qu'en vidéo.

Prix : à partir de 2 499 €.

L'AVANT GARDE DE LA PHOTO INSTANTANÉE - FUJIFILM INSTAX MINI EVO CINEMA

Fujifilm continue son marathon dans le monde de la photographie instantanée ! Voici un appareil 3-en-1 au style rétro capable de shooter et d'imprimer en moins de 20 secondes. Pourvu d'un zoom numérique fluide et intuitif, ainsi que d'une panoplie de filtres représentant différentes décennies de l'histoire de la photographie, des années 1930 à 2020, ce nouvel Instax propose aussi la capture de clips et la réalisation d'un montage vidéo en interne directement exploitable sur smartphone. Avec son capteur de 5 Mpx et une mini optique équivalent 28 mm f/2.8, il se destine évidemment davantage aux prises de vues dans de bonnes conditions d'éclairage.

Prix : 379 €.



Quand le monde ressemble à une



Par Karine Chambefort-Kay

Maîtresse de conférences en civilisation britannique contemporaine / culture visuelle à l'Université Paris-Est Créteil

L'exposition qui se tient à Bristol, dans les murs de la Fondation Martin Parr (voir page 46), revient sur la série *The Last Resort* qui a véritablement lancé la carrière du photographe en 1986. 40 ans après, outre les tirages dont certains inédits, c'est aussi la réception de cette œuvre dont il est question. L'indignation de certains critiques et confrères de Martin Parr à l'époque, qui dénoncèrent le grotesque et le manque de compassion de ses images, nous rappelle combien cette œuvre fut un pivot, tant dans la carrière du photographe que dans l'histoire de la photographie documentaire. Elle vit éclore, en couleur et en grand format, les problématiques à la fois esthétiques, sociales et politiques qui accompagneront ses productions ultérieures mais aussi l'entrée de la photo dite documentaire sur le marché de l'art.

Martin Parr y porte un regard nouveau sur la société britannique. En s'intéressant aux loisirs balnéaires des classes populaires dans la station désuète de New Brighton, sur la côte nord-ouest près de Liverpool, il semble s'inscrire dans la continuité d'une tradition du documentaire social bien établie en Grande-Bretagne. Pourtant, la série ne rejoue pas la partition de la photographie humaniste dans laquelle les plus démunis sont toujours dignes et suscitent l'empathie. Ici, la *working-class* est en vacances, passe du bon temps, à coups de *hotdogs* ou de *fish and chips* servis dans des barquettes de polystyrène qui ont remplacé le traditionnel papier journal, et s'entassent sur un front de mer bétonné, jonché de détritus. La frénésie de consommation qui s'exprime dans la série, dans des images saturées de monde et de couleurs, marque donc une rupture avec la représentation habituelle des classes populaires comme une communauté vulnérable. Surtout, on est très loin des

images produites au même moment par les photojournalistes et photographes documentaires engagés pendant la grande grève des mineurs qui a duré de 1984 à 1985, année où Martin Parr termine sa série *The Last Resort*. La période, d'une grande violence sociale, dont on sait aujourd'hui le traumatisme durable qu'elle a laissé dans de nombreuses communautés du nord de l'Angleterre ou du pays de Galles, semble entre parenthèses dans les photographies de New Brighton. Preuve de la « résilience » des classes populaires, comme le formule la page de l'agence Magnum dédiée à *The Last Resort*, ou alors victoire du Thatcherisme ? Martin Parr ne prend pas parti – ce qui le rend suspect aux yeux de certains critiques. Pire, pour d'autres, ses images sont une violence supplémentaire, une forme « d'acharnement contre les victimes du parti conservateur », selon les mots du photographe Philip Jones-Griffiths. Ces accusations cristallisent deux ans plus tard au moment de la candidature de Parr à l'entrée dans l'agence Magnum, qu'il finira toutefois par rejoindre en 1994.

Ceux qui s'offusquent du grotesque dans ses images et l'attaquent se trompent de cible, répond Martin Parr. « Pourquoi tirer sur le messager ? » lancera-t-il en réponse à ses détracteurs, dont Henri Cartier-Bresson. Le malaise ne vient pas de ses images mais de l'évolution sociale enclenchée par le néo-libéralisme à tous les niveaux de la société britannique dans les années 1980 et dont il se fait le témoin.

D'ailleurs, sa série suivante *The Cost of Living* (1989) n'épargne pas davantage les classes moyennes et aisées. Elle démontre, si c'était nécessaire, que Martin Parr n'est pas tant inspiré par une forme de cynisme ou de mépris de classe, comme cela lui

a été reproché, que par un sens aigu du comique, qu'il sait percevoir dans les situations du quotidien, les relations de couples (*Bored Couples*, 1993) ou les effets vestimentaires plus ou moins heureux. La satire est d'autant plus mordante que Parr représente le milieu qu'il connaît le mieux mais aussi celui qui se prend le plus au sérieux, comme ces femmes intensément impliquées dans leurs choix de papier peint chez Laura Ashley (marque anglaise iconique, ndlr), ces membres du Parti conservateur à l'air toujours pincé même pendant leur *garden party*, ou ces enfants en uniforme sous la coupe de leurs parents guindés pendant une réception dans leur école d'élite.

Dans la série *Signs of the Times* (1992), une enquête sur la manière dont les Anglais décorent leur intérieur, réalisée par Martin Parr en partenariat avec Nicholas Barker pour la BBC, tous les milieux sociaux sont représentés, mais le constat sera le même : les efforts de décoration (souvent vains ! comme le souligne le regard moqueur de Parr) sont le plus souvent des marqueurs de réussite sociale, l'expression d'un nouvel individualisme décomplexé et d'un narcissisme des petites différences niché dans des achats inutiles. Les personnalités s'expriment aussi dans le choix d'un modèle de voiture ou dans un style de conduite (*From A to B*, 1994). Signe des temps thatchériens, l'ambition des individus est de donner à voir leur ascension sociale plutôt que de faire classe, plutôt que de faire société... « *There is no such thing as society* », avait déclaré Margaret Thatcher.

Martin Parr n'est donc pas tant le photographe des classes sociales que celui des nouvelles forces qui traversent la société britannique et des nouvelles façons de s'identifier, à l'ère de la transition post-

photo de MARTIN PARR

industrielle et de la mondialisation (*Small World*, 1987-1994).

Chassez le sentiment d'appartenance, il revient à grands pas. Dans les années 1990, le Royaume-Uni connaît un renouveau après 18 ans de thatchérisme, s'invente une nouvelle image de marque en tant que « *Cool Britannia* » sous Tony Blair et embrasse le multiculturalisme qui est le sien. Diversité, anglicité, britannicité... Le pays connaît alors une période de crise d'identité que ne manque pas d'observer Martin Parr. Les séries *Common Sense* (1999) et *Think of England* (1999) sont l'expression

une défaite ou une disparition qui se joue sous son objectif : malgré la nostalgie dissimulée dans les détails, les Anglais sont déjà ailleurs, ils ont déserté les plages de New Brighton pour s'envoler vers des destinations plus ensoleillées à bord de vols *low cost* (*Benidorm*, 1997). Martin Parr embarque donc avec eux et assume la contradiction.

Ses séries réalisées autour du monde – *Small World* (1987-1994) sur le tourisme de masse, *Playas* (2009) sur les loisirs balnéaires en Amérique Latine ou encore *Luxury* (1995-2009) sur la jet-set

en permanence la nouvelle classe des millionnaires. De *Last Resort* à *Luxury*, la boucle semble bouclée.

Pourtant, il nous faut terminer ce tour du monde de Parr en soulignant que son œuvre ne se limite pas aujourd'hui à ses images. En créant à Bristol en 2017 la Martin Parr Foundation, Parr a rendu visible une dimension moins connue de son travail : sa collection de livres de photographies et de tirages de photographes britanniques et irlandais, ainsi que son soutien aux nombreux photographes jeunes ou méconnus qu'il exposera au fil de 34 expositions dans la galerie de la fondation (voir page 56). Alors que la Grande-Bretagne s'interroge fréquemment sur sa collection nationale de photographies et que des voix s'élèvent pour réclamer un lieu public dédié aux photographes britanniques, la Fondation Martin Parr, quoique de statut privé, a œuvré en ce sens, faisant du photographe le parrain bienveillant de la scène contemporaine, comme en ont témoigné les multiples hommages qui lui ont été rendus. C'est bien là son engagement, s'il en est un : pour la photographie, et au-delà de son œuvre personnelle.

Pour le reste, on peut débattre sans fin de l'impact politique des images de Martin Parr (contre le thatchérisme, contre le consumérisme, contre le tourisme de masse, contre l'aliénation liée à la mondialisation et aux nouvelles technologies...) alors que lui-même s'est toujours défendu d'être un photographe engagé ou de croire que les images soient un outil de transformation sociale. Avec Parr, c'est plutôt une transformation de notre regard qui est à l'œuvre... à tel point que le monde finit par ressembler étrangement à une photo de Martin Parr.

Le malaise ne vient pas de ses images mais de l'évolution sociale enclenchée par le néo-libéralisme à tous les niveaux de la société britannique dans les années 1980

de cette tension entre l'attachement nostalgique aux clichés anglais – de la tasse de thé à la *old lady* vêtue de sa capuche de pluie – et la tentation d'une culture du consumérisme mondialisé, favorisée par la période de prospérité économique de la décennie. En passant à l'objectif macro qui accentue encore le grotesque et le kitsch de nombreux détails, toujours illuminés par le flash, Parr transforme un ensemble de signes d'anglicité banale en stéréotypes criards. Il pose un regard à la fois amusé et attendri sur la persistance de quelques emblèmes de la culture traditionnelle populaire et la quête un peu vaine d'une identité nationale. Les *cupcakes* aux colorants chimiques, même affublés d'un *Union Jack*, n'en sont pas moins de la *junk food* et ont la même brillance que les objets-souvenirs en plastique qui fascinent Martin Parr. Là encore, c'est

internationale – auxquelles l'exposition *Global Warning* au Jeu de Paume fait la part belle (voir page 58), constituent un prolongement naturel de son œuvre. L'indifférence hautaine des classes privilégiées britanniques épinglée dans d'autres séries se retrouve amplifiée dans le projet dédié aux ultra-riches que Parr va spécialement observer à la Dubai Art Fair ou à Moscou, au moment où le monde s'enfonce dans la crise financière. L'œil de Parr pour le détail mordant se fait plus aiguisé que jamais : ici les petits chiens qu'on croise souvent dans ses images sont des accessoires de luxe engloutis par les plis des manteaux de fourrures et ont l'air plus snob que leurs maîtresses ; là, un coup de flash sur une robe-bustier en satin rose révèle une tache disgracieuse qui contient toute la satire que livre Parr de l'orgie de champagne à laquelle semble s'adonner



Martin Parr

drôle de personnage

Dans le livre *Complètement paresseux et étourdi* sorti en 2025 chez Michel Lafon, Martin Parr se prête à une relecture de sa vie en images. Entretien avec Wendy Jones, la biographe du célèbre photographe britannique.



Bonjour Wendy, vous êtes l'une de celles qui connaissent le mieux la vie et l'œuvre de Martin Parr. Pour votre livre commun, sorti en anglais chez Particular Books et en français chez Michel Lafon, vous l'avez invité à parler de sa vie à partir de ses photos... Comment vous êtes-vous rencontrés ?

J'avais vu le travail de Martin à la télévision quand j'étais encore étudiante. Et j'avais trouvé ça génial ! Mais à l'époque je ne connaissais pas grand chose de lui, ni son nom, ni qui il était. C'est bien plus tard

que j'ai fini par le rencontrer... Un jour, un ami m'a dit : « Oh, j'ai vu Martin Parr. » Et il s'est avéré que c'était cet homme, celui que j'avais un jour vu dans une émission télé !

Qui a eu l'idée d'écrire ce livre ?

J'ai fait le premier pas. Je suis allée le voir et je lui ai dit que j'avais écrit la biographie de notre ami en commun, un artiste célèbre nommé Grayson Perry, tout à la fois peintre, céramiste et sculpteur, aussi talentueux que provocateur. Je lui ai proposé : « Pourquoi ne pas faire aussi la vôtre ? »

Tous deux sont de la même génération et incroyablement créatifs, usant volontiers de l'humour, souvent sarcastique, pour teinter une réalité trop abrupte et surtout pour toucher un public plus large.

Nous avons donc commencé à écrire cette biographie il y a 15 ans. Mais la tâche était impossible : je n'avais pas assez de matière, il ne révélait rien, ou si peu. J'ai alors essayé d'interroger ses amis, mais cela n'a pas été plus concluant. Puis, il y a deux ans, j'ai décidé de

tenter à nouveau en lui proposant de me raconter sa vie, mais à travers ses photos. Telle une succession de flashes. Il a dit oui et le livre est sorti 10 semaines avant qu'il ne décède. J'aurais aimé collaborer davantage avec lui, je n'ai pas eu le temps de le saisir tout entier...

Le faire se raconter en images était finalement une évidence !

Martin trouvait plus facile de se raconter à travers ses propres images. Lorsque j'essayais sans, il ne disait presque rien...

« Comment était ton enfance ?

- Sympa. Question suivante. »

C'était très bref et je n'y arrivais tout simplement pas. Il n'était pas du genre à bavasser. Je pense qu'il était très discret et de toute évidence plus intéressé par la photographie que par lui-même. Pourtant il existe beaucoup d'interviews de lui ; mais toujours sur la photographie, il n'y a presque aucun détail sur sa vie ni sur ses petites habitudes. Avec une photo sous les yeux c'était différent, nous discutons, je lui posais beaucoup de questions et j'arrivais finalement

1. *To Sang Fotostudio*, Amsterdam, Pays-Bas, 2000. Série *Autoportrait*.

© Collection Martin Parr/Magnum Photos. Extrait de l'exposition *Very Modern and Rather Ugly*, du 3 avril au 12 août au FOAM, Amsterdam, Pays-Bas. foam.org

2. Wendy Jones et Martin Parr, septembre 2025

« Comment était ton enfance ? - Sympa. Question suivante. »



à obtenir quelque 300 mots, voire des paragraphes entiers ! Il a fini par comprendre que, s'il ne prenait pas en main le récit de sa propre histoire, quelqu'un d'autre s'en chargerait à sa place. C'était l'occasion pour lui de coucher ses pensées sur le papier. Avec le recul, je pense qu'il sentait que c'était le moment idéal. Ses autres ouvrages rassemblent uniquement ses photographies. C'est le premier dans lequel il se livre plus intimement. Et ce sera le seul...

Comment avez-vous travaillé ensemble ?

Le plus souvent, j'allais à Bristol, à la Fondation Martin Parr. En général, Susie, sa femme, était avec nous. On se parlait presque tous

les jours, de photos, de textes, de détails. Parfois, il était même un peu espiègle. Je lui disais : « On se voit mardi », et il répondait : « Oh non, je dois interviewer Olly Murs et jeudi je suis en Suisse, j'ai un shooting photo pour *Vogue*. » Jusqu'à la fin, il a travaillé sans relâche. Il voyageait sans cesse, s'ennuyait assez vite et avait toujours l'impression d'avoir encore beaucoup à faire...

Ensemble, vous avez sélectionné 150 photographies parmi les 50 000 que comptent les archives du prolifique Martin Parr. Comment vous y êtes-vous pris ?

Il avait une mémoire visuelle très vive. En voyant ses photos, il retrouvait immédiatement le souvenir des

moments où il les avait prises. Nous avons travaillé en étroite collaboration. Pour le choix des photos, Martin me faisait des suggestions, puis nous décidions ensemble. Je pouvais par exemple lui demander : « Il nous faut quelque chose de ton adolescence. Penses-tu pouvoir me trouver ça ? » Et quand nous avions plusieurs photos – de l'université d'Oxford, du projet *Small World*, sur le tourisme de masse à Venise ou Athènes –, je pouvais lui dire : « Choisis plutôt celle-ci », mais je m'en remettais surtout à son expertise, car, de toute évidence, c'était lui le génie de la photographie. Il savait quelles images fonctionnaient, celles qui reflétaient le mieux un moment précis de sa vie, ou qui étaient les plus abouties techniquement.

D'où vient le titre du livre, *Complètement paresseux et étourdi* ?

Le titre est tiré d'un bulletin scolaire qui date de ses 15 ans. Son professeur de français l'avait qualifié de cette manière. Martin s'en est toujours souvenu, sûrement parce que c'était blessant et méprisant... mais aussi parce que c'était complètement faux. Il était extrêmement attentif et voyait mieux que personne.

Au départ, je voulais simplement appeler le livre « *Martin Parr, mots et images* », mais il a rétorqué : « Appelons-le plutôt "*Complètement paresseux et étourdi*" ». Et j'ai trouvé

Martin, 10 ans, avec son oncle Wilf, photographiés par son grand-père George Parr, Calverley, Angleterre, 1960



« Un cheval, une
vieille dame,
quelques arbres.
C'est la première
photo où je me suis
dit : il se passe
quelque chose. C'est
passionnant ».
Parc national des
Yorkshire Dales,
Angleterre, 1967

Assemblée générale
annuelle de l'Ancien
Ordre des Maris
Tyrannisés, tirée
du livre
Les Non-conformistes,
Hebden Bridge,
Angleterre, lundi
de Pâques 1977



*« Il disait que, sans la photographie,
il serait peut-être devenu agent immobilier...
Il n'a jamais tellement envisagé
d'autre voie. »*

que c'était bien mieux ainsi ! Parce que c'est drôle et ironique, et que Martin l'était aussi. Et puis c'est un titre plein d'espoir. Beaucoup d'élèves ont de mauvaises annotations, ils peuvent prendre exemple sur celui qui est devenu l'un des plus grands photographes.

Racontez-nous ses débuts. C'est son grand-père qui l'a initié très jeune à la photographie...

C'était un photographe amateur reconnu et talentueux, membre d'un club important : la Royal Photographic Society. Martin adorait passer du temps chez ce grand-

père, dans le Yorkshire, au nord de l'Angleterre. Et dès qu'il a découvert la photographie, rien d'autre ne l'a plus jamais intéressé : c'était sa passion, pour toujours.

Et de ces week-ends passés avec des parents férus d'ornithologie, qu'est-il resté ?

C'était un collectionneur hors pair. D'une certaine manière, on pourrait considérer son œuvre comme une façon de collectionner le monde. L'ornithologue observe et identifie les oiseaux avec attention. Tout comme Martin Parr était lui aussi un grand observateur

des transformations sociales. Il a réussi à construire une œuvre dont la singularité tient autant à une esthétique immédiatement reconnaissable qu'à la précision sociologique de son regard. Dès son plus jeune âge, il a été initié à la photographie, à l'observation et à la collection... Ce sont les grandes lignes de sa vie.

D'où tire-t-il son sens de l'humour ?

Tout a commencé avec la télévision, notamment avec la saga des Monty Python ou encore l'auteur-compositeur Tom Lehrer. L'humour l'a toujours attiré, c'était essentiel pour lui. Le plus souvent ses photographies sont tout à la fois drôles, ironiques, sarcastiques voire absurdes. Il savait manier l'humour de mille manières. Mais cet intérêt existait bien avant qu'il ne se mette à la photographie !

Quand a-t-il décidé de dédier sa vie à la photographie ?

Lorsqu'il a découvert la photo, vers l'âge de 15 ou 16 ans, il a immédiatement su qu'il voulait en faire son métier. Il ne souhaitait pas être photographe publicitaire : il voulait simplement prendre des photos. Il s'y est donc consacré corps et âme. Il disait que, sans la photographie, il serait peut-être devenu agent immobilier... Il n'a jamais tellement envisagé d'autre voie.

1. Camp de vacances Butlin's de Mosney, Comté de Meath, Irlande, 1994

2. Extrait de *Common Sense*, Angleterre, 1996 : « La nourriture en dit long sur qui nous sommes et ce que nous faisons. Quand j'ai commencé à photographier de la nourriture dans les années 1990, personne ne le faisait. »

3. « Je faisais toujours un effort pour m'habiller correctement lors des inaugurations. C'est d'autant plus amusant. Voici Susie et moi, en 1986, à l'inauguration de *The Last Resort*, à l'Open Eye Gallery de Liverpool. »





2



3

Quels photographes l'ont marqué ?

À vrai dire, chaque fois que Martin rencontrait un photographe célèbre, il était enthousiaste. Au collège, il avait découvert les Américains Garry Winogrand et Robert Frank en feuilletant des magazines. Mais il appréciait aussi Tony Ray-Jones. Le travail précurseur de ce Britannique, de onze ans son aîné, l'a profondément influencé. Des stations balnéaires aux foires en passant par les événements mondains, Ray-Jones portait déjà un regard amusé sur ses compatriotes en train de se divertir.

Quand a-t-il commencé à prendre des photos en couleur ?

Il s'est véritablement lancé dans la couleur avec *The Last Resort*, dans

les années 1980. Auparavant, elle était surtout réservée à la publicité ou aux albums familiaux, rarement dans un but artistique. Longtemps jugée vulgaire, elle est finalement devenue la règle dans le monde de l'art. Martin Parr a aussi puisé son inspiration chez John Hinde, un pionnier de la carte postale réputé dans le monde entier ! Ses cartes seraient d'ailleurs aujourd'hui oubliées si Martin n'en avait pas fait la promotion.

Il a encore pris quelques photos en noir et blanc en Chine en 1985, mais par la suite il n'a plus photographié qu'en couleur.

Dans le livre, Martin évoque souvent sa femme Susie. Quelle a été sa place auprès de lui ?

Susie subvenait à leurs besoins à

*« Ses photos regorgent de vie et de couleurs,
à l'image de sa propre vie. »*



tous les deux lorsqu'ils vivaient en Irlande entre 1980 et 1982, à une époque où Martin tentait de percer comme photographe sans gagner un sou. Elle l'a beaucoup soutenu et a fait preuve d'une grande patience. Ils se sont rencontrés à Manchester. Lui étudiait à Manchester Polytechnic et elle à l'université de Manchester ; ils habitaient l'un en face de l'autre. Mais elle le vit pour la première fois lors d'une soirée, en train de danser avec une serpilière, comme si de rien n'était !

Ensemble, ils ont beaucoup déménagé au Royaume-Uni, ce qui trace une certaine géographie dans l'œuvre de Parr.
Oui, après Manchester ils sont allés en Irlande du Nord car Susie avait

trouvé un emploi d'orthophoniste. Ils ont aussi vécu à Hebden Bridge, une petite ville du Yorkshire, auprès de communautés baptistes et méthodistes. Puis ils sont partis à Liverpool et à Bristol, au sud de l'Angleterre. C'est dans cette dernière ville qu'ils se sont installés. Martin y était très attaché.

Il vous a aussi relaté un événement important de sa carrière : son entrée à l'agence Magnum Photos en 1994.
Son admission à l'agence Magnum ne se fit pas sans heurts : la moitié des membres de la prestigieuse coopérative fondée en 1947, notamment par Robert Capa et Henri Cartier-Bresson, menaçait de démissionner s'il était élu, et l'autre moitié... s'il ne l'était pas. Il avait

commencé à postuler vers 1978. Devenu membre associé, il a finalement été accepté comme membre à part entière. Mais sa candidature donna lieu à un double vote pour le moins rocambolesque. Bien qu'il ait été élu, l'un des membres, arrivé avec une heure de retard, s'est opposé à son admission. Le vote était si serré qu'il perdit son siège. Mais l'affaire prit un cours tout à fait inattendu... Quelques heures plus tard, certains membres allèrent chercher le photographe américain Burt Glinn, alors hospitalisé pour une intoxication alimentaire. On l'amena en fauteuil roulant pour qu'il vote en faveur de Martin Parr. C'est ainsi qu'il devient membre officiel en 1994, puis président de 2013 à 2017.

Dans les années 1990, il voyage dans de nombreux pays...

À cette époque, il observe l'essor fulgurant du tourisme mondialisé, un sujet qui le passionne. Et n'a de cesse de retourner dans les mêmes pays : la France et l'Argentine, le Japon et la Chine. Il nourrit une fascination pour la notion de cliché – plage surpeuplée, flot de vacanciers – et s'attache à en explorer chaque aspect, non sans cynisme. À partir des années 1990, il fait aussi beaucoup de shootings mode. La mode en elle-même ne l'intéressait pas, mais ses reportages de haute couture ont connu un grand succès. En 1999, son travail ne

« Je suis allé en Afrique du Sud rien que pour assister au Durban July, la plus grande course hippique du pays. » Issue de la série *Luxury*, Afrique du Sud, 2005.



« En 2012, Magnum a lancé un projet appelé *Postcards from America* : j'ai été envoyé à Rochester, dans l'état de New York, et je suis tombé sur Tim Montondo, employé du mois à Ward's Science pour le mois d'avril. »

« Photographier la garden-party de la Reine figurait dans ma liste de choses à faire avant de mourir. » Invité en 2022, il pose avec sa femme Susie, pour leur fille Ellen.

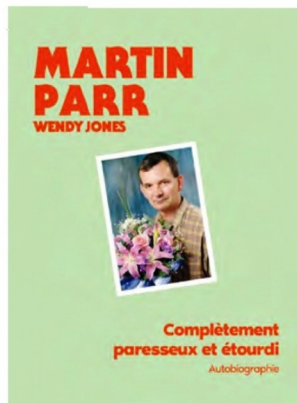
tarde pas à intéresser le magazine italien *Amica*, qui lui propose de collaborer. Rapidement, les commandes se sont multipliées : Gucci, *Vogue*... Mais il voyageait aussi beaucoup par lui-même, désireux de produire ses propres reportages photos. Il assumait faire partie de ce qu'il dénonçait.

Existe-t-il des parallèles entre Martin Parr et les sujets de ses photographies ?

Martin Parr était quelqu'un de très sociable, toujours entouré, en mouvement. Ses photos regorgent de vie et de couleurs, à l'image de sa propre vie. Il n'était pas photographe de guerre, il a grandi dans une banlieue britannique paisible et c'est cette société ordinaire, familière, qu'il a choisi de photographier.

Vous avez dû faire des choix pour faire tenir une vie en 300 pages. Quels éléments n'ont pas trouvé leur place dans cette biographie ?
Oh, des milliers de photos ! Il y en a par exemple une très belle qu'il a prise adolescent, elle montre des gens qui attendent sur le quai d'une gare. Avec le recul, elle aurait sans doute été bien meilleure que celle du train à vapeur figurant dans le livre. J'aurais aussi aimé qu'il y ait davantage d'images issues de son reportage *A Year in the Life of Chew Stoke* (Chew Stoke est un village situé dans la banlieue de Bristol, ndr), initialement commandé par le *Telegraph Magazine*. Existait aussi de très jolies photos de l'île de Man, en Écosse, de gens qui dansent... Il y en a tant !

Interview réalisée pour PHOTO, le 3 février 2026, par Lise Laroye



Martin Parr et Wendy Jones, Complètement paresseux et étourdi, éd. Michel Lafon, 320 p. 39,95 €.

SES IDOLES

Mais d'où tient-il son esthétique si particulière ? Martin Parr, photographe documentaire et grand coloriste, a puisé sa culture visuelle chez certains autres grands maîtres, découvert au gré de livres photo.



Diane Arbus

Parmi ses inspirations, Martin Parr cite souvent Lee Friedlander, Garry Winogrand, Diane Arbus... « Toute cette génération de photographes américains qui accordaient autant d'importance aux espaces entre les objets qu'au sujet lui-même », évoque-t-il dans l'une de ses dernières interviews, donnée à *Vogue* en 2025. La photographe new-yorkaise des marges est exposée jusqu'au 22 mai à la galerie Fraenkel de San Francisco. *Sanctum Sanctorum* est une série de 45 photographies d'inconnus, prises chez eux : transformistes, veuves, circassiens, amants et autres créatures arbusiennes... Une démarche profondément humaniste qui la relie indéniablement à Parr. fraenkelgallery.com

Robert Frank

The Americans est le premier livre de photographie de Martin Parr. Tout un symbole quand on connaît son amour pour le genre. « Je me l'étais offert quand j'étais à la fac, au début des années 1970. Je gage que peu de personnes contesteraient le fait que c'est le meilleur livre de photographie du monde. Robert Frank structure une photo avec un tel brio. Il existe peu de photographes qui aient autant de talent, et il a inspiré toute une génération, dont moi. » La maison Delpire, editrice du fameux *Les Américains* en 1958 publiée en 2025 *Mary's Book* de Robert Frank. Chronique de la vie parisienne destinée à sa fiancée restée aux États-Unis, ce *scrapbook* est un ovni de poésie (136 pages, 60 €). Ci-dessus : Mary, Marché aux Puces de Saint-Ouen, 1951-1952. delpireandco.com

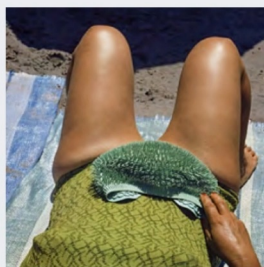


Tony Ray-Jones

« Héros photographique » pour Martin Parr, Tony Ray-Jones a sans conteste inspiré et décomplexé le photographe dans sa pratique. Bien que mort jeune, à 31 ans, Tony Ray-Jones a documenté la société britannique avec un humour auquel s'identifie immédiatement Parr, qui relate sa découverte dans *Complètement paresseux et étourdi* : « En 1971, Bill Jay, le rédacteur en chef du

magazine *Creative Camera*, a donné une conférence à l'université de Manchester au cours de laquelle il nous a montré le travail de Tony Ray-Jones. Cela a profondément marqué de nombreux étudiants, mais sans doute moi plus que les autres. [...] Tony Ray-Jones m'a appris à quel point une photo prise en Angleterre pouvait être bonne. Son instinct et son savoir lui permettaient de repérer la scène. »

Exposition du 12 juin au 11 octobre au festival La Gacilly-Baden, Autriche. festival-lagacilly-baden.photo



Carlos Pérez Siquier

En 2007, Martin Parr présente les scènes de plage de Pérez Siquier au sein de l'exposition qu'il curate, *La Couleur avant la Couleur*, à la Hunt Gallery de New York. Chargé par le ministère du Tourisme de photographier les plages andalouses dans les années 1970-1980, l'espagnol teinte cette commande publicitaire d'empathie et d'humour noir, dans un style qui n'est pas sans rappeler celui de Parr. Exposition jusqu'au 24 mai à la Fondation Mapfre, Barcelone, Espagne. kbr.fundacionmapfre.org

SES AMIS

Bruce Gilden, Harry Gruyaert, David Hurn, Mark Power, Trent Parke, Nadia Lee Cohen... Nombreux et nombreuses sont les photographes à avoir tissé des liens d'amitié avec le grand Parr. Certains d'entre eux nous ont confié leur témoignage.



Tom Wood

« Martin a quasiment à lui seul contribué à élever le niveau de la photographie en Grande-Bretagne. »

« À la fin des remerciements de mon livre *Photie Man* (2005), j'écrivais : "Et à Martin Parr, pour sa simple présence." Dans les années 1970 et 1980, la photographie en Grande-Bretagne jouissait d'un faible statut artistique et culturel. Martin a quasiment à lui seul contribué à élever le niveau de la photographie dans le pays et, par la même occasion, nous a tous fait progresser. Sa trilogie fondatrice *The Photobook: A History* a contribué à transformer et à populariser le genre. Et bien sûr, il a lui-même publié plus de 130 livres, un exploit remarquable. Outre son talent de photographe, il était toujours organisé et avisé, capable d'allier la dimension artistique à un sens aigu des affaires. Nous nous sommes rencontrés en 1980 et peu après nous travaillions tous deux comme photographes à New Brighton, dans le Merseyside. La première exposition *The Last Resort*, à Liverpool, en 1985, était une exposition conjointe de nos œuvres. Martin a quitté le Merseyside en 1986 pour rejoindre Magnum et acquérir une renommée internationale. Nous sommes toujours restés amis et en 2022 encore il a sélectionné et édité mon livre *101 Pictures*. Il a généreusement soutenu de nombreux photographes en organisant des expositions et en acquérant leurs œuvres. »

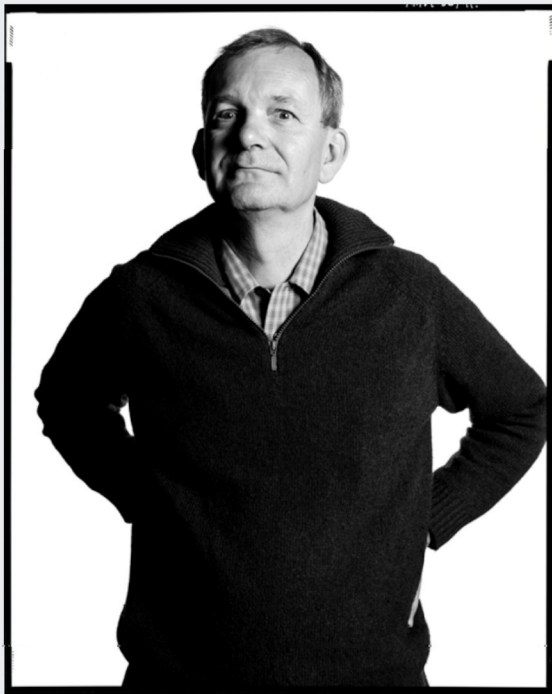


Don McCullin...

« Nous étions comme le jour et la nuit. »

Dans *The Guardian*, le 9 décembre 2025, au lendemain de la mort de Martin Parr, le photojournaliste britannique Don McCullin, connu pour ses images de la guerre des Six Jours, du Vietnam, du Cambodge, du Salvador ou encore du Congo, témoigne de son amitié : « Martin avait un très bon œil. C'était un homme sophistiqué et intelligent. Son travail était empreint d'une grande dose d'humour. Il ne se moquait pas, mais il nous montrait à tous qu'il y a de l'humour dans la vie humaine. Le bord de mer était son terrain de jeu, et son travail s'inspirait des vieilles cartes postales coquines que l'on voyait représentant des femmes corpulentes sur la plage. Notre travail était totalement opposé, il n'y avait aucune synergie entre nous. Nous étions comme le jour et la nuit. Mais nous avons exposé ensemble en France l'année dernière au Festival Photo La Gacilly en Bretagne. Je n'ai aucun problème avec les gens qui font les choses différemment de moi. La vie devrait être un peu comme une salade de fruits. Et c'est exactement à cela que ressemblait le travail de Martin : une magnifique salade de fruits. »

En photo de gauche à droite : Don McCullin, David Bailey et Martin Parr à Photo London, en 2017, extrait de *Complètement paresseux et étourdi*.



... et David Bailey

« Au revoir, mon pote. »

Dans *Complètement paresseux et étourdi*, Martin Parr écrit : « Quand David Bailey et Don McCullin ont commencé, je ne les respectais pas comme je les respecte maintenant. Ce n'est que plus tard que je me suis rendu compte de ce qu'ils avaient accompli et la façon remarquable dont ils l'avaient fait. McCullin approche les 90 ans. Il était photojournaliste. Il dit toujours qu'il a échoué en tant que photographe de guerre parce qu'il n'y a jamais eu autant de guerres, ce qui lui fait penser : « À quoi bon faire tout ça ? » Et David Bailey est probablement le photographe le plus connu de Grande-Bretagne. Quand je prends une photo, j'entends bien souvent les gens dire : « Vous vous prenez pour qui ? Pour David Bailey ? » Il fait des portraits, il fait de la mode, il fait des paysages, il fait tout. C'est un gamin de la classe ouvrière très espiègle, et on s'amuse bien avec lui. »

Ce portrait de Martin Parr a été réalisé par David Bailey en 2008.



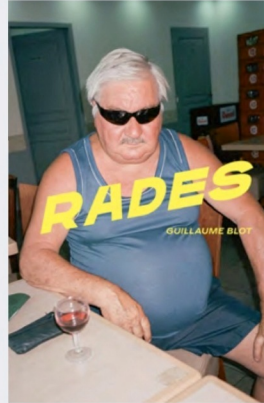
Siân Davey

« J'admire sa passion,
il était intarissable. »

« Il y a 12 ans, lorsque j'ai commencé la photographie, je n'aurais jamais imaginé que Martin Parr m'appellerait un jour pour me demander si lui et sa femme Susie pouvaient venir passer la journée chez moi, visiter le jardin où je réalisais la série *The Garden*. Martin et Susie sont arrivés et nous étions en train de déjeuner avec mes enfants et mon amie Alice Zoo quand, du coin de l'œil, j'ai aperçu quelqu'un ouvrir le portail. Je me suis levée avec mon appareil photo, et Martin m'a aussitôt retrouvée avec le sien. J'avais demandé à des amis s'il verrait un inconvénient à ce que je le photographie dans le jardin, ils m'avaient assuré que non, c'était Martin Parr ! Et ils avaient raison : je l'ai photographié, il m'a photographiée, nous avons photographié tout ce qui bougeait. Nous avons passé la journée à jouer avec nos appareils, tandis que Susie, assise sur le banc, tricotoit un gilet pour leur adorable petit-enfant. J'admire sa passion, il était intarissable. Son visage va me manquer à la Fondation. En fait, Martin était partout, célébrant la vie et la photographie sous toutes leurs formes. Je suis sûre qu'il n'est jamais vraiment parti ; il restera toujours près de nous, veillant sur tout. Aujourd'hui, toutes mes pensées vont à Susie, à sa famille et à toute l'équipe de la Fondation. »

SES HÉRITIERS

L'œuvre et l'homme auront inspiré des générations entières de photographes et marqué des carrières, grâce notamment aux bourses et expositions de sa fondation. La jeune génération nous parle de lui et de son héritage.



Guillaume Blot

« Martin Parr a clairement infusé dans mon travail. Pour son regard sur la culture populaire, et ses couleurs saturées, flashées, son cadrage brut aussi. »



Ewen Spencer

« On ne passait pas beaucoup de temps avec Martin lorsqu'on le croisait dans les galeries ou les événements, mais chaque instant passé ici et là était précieux. Il parlait avec précision et franchise, à l'image de ses photographies. Son talent résidait dans sa capacité à communiquer ces petites particularités que beaucoup perçoivent au quotidien, mais que peu savent saisir et présenter au monde avec autant de charme et d'esprit. Toujours généreux envers moi, il me prodiguait ses conseils et montrait un soutien indéfectible pour chacun de mes projets ; des e-mails dès l'aube et des coups de fil occasionnels. Je lui serai éternellement reconnaissant pour son soutien. Il y a quelques années, je l'ai photographié pour une marque de mode italienne. Nous avons passé l'après-midi à sa fondation à parcourir ses archives. Il se remettait d'une thérapie intensive. Nous avons autant ri de ses observations absurdes et de son auto-dérision que nous nous sommes émerveillés devant ce qu'il avait accompli grâce à son amour et son dévouement. Il était un homme vraiment remarquable, que je suis heureux d'avoir connu. »



Nikita Teryoshin

« En souvenir des journées inoubliables à l'ouverture de l'exposition *Grand Hotel Parr* à Nuremberg, en octobre 2025. »



Clémentine Schneidermann

« Si l'on pense au Royaume-Uni, on imagine un pays saturé de couleurs, drôle, parfois sinistre, finalement assez familier – un pays où la glace coule entre les doigts et où les mouettes picorent dans des barquettes de frites. Ces images ont envahi mon esprit en 2009, lors de ma visite de l'exposition du Jeu de Paume consacrée à Martin Parr. J'avais alors 18 ans, j'allais passer le bac, et sans le savoir, je tombais amoureuse de la photographie britannique. En 2012, je m'installe à Bristol et j'écris à Martin Parr, désireuse de lui montrer mon travail. Il me répond une dizaine de minutes plus tard et m'invite à venir boire le thé chez lui, à Bristol. Incrédule d'avoir reçu une réponse, je m'y rends. Je lui montre mes séries en cours, plutôt fière. Mais il n'est pas impressionné. Il me dit que je suis "too nice" et que, plutôt que de vivre à Bristol où vivent tous les jeunes branchés, je devrais peut-être envisager d'aller à Newport, au pays de Galles. Ce que je fais quelques mois plus tard... »

En 2017, lorsque *Le Monde* m'envoie photographier l'ouverture de la Fondation Martin Parr à Bristol, il m'a bien sûr oubliée. J'en profite pour lui parler de mon travail avec des enfants dans les vallées post-minières du pays de Galles. Il est enthousiaste et me propose une exposition dans sa fondation, en 2019, qui aura été un véritable tremplin pour ma carrière.

L'influence de Martin Parr sur la photographie contemporaine est immense, comme elle l'a été sur ma vie et mon travail. Il laisse un vide immense, et une œuvre qui continuera d'inspirer les générations à venir. Je mesure la chance que j'ai eue de croiser son chemin, et d'avoir reçu son soutien, tout comme tant d'autres photographes. Merci Martin. Tu vas nous manquer. »

Peter Dench

« Rares sont les jours de ma vie professionnelle sans qu'on me parle de Martin Parr. L'un des plus grands photographes au monde, une figure emblématique de l'histoire de la photographie. L'annonce de sa mort a été un véritable choc. L'objectif de Parr a façonné la façon dont les Britanniques se percevoient : brûlés par le soleil, grignotant, obstinément humains et souvent hilarants sans même le vouloir. Son œuvre était un miroir dont nous n'avions pas toujours envie, mais dont nous avions besoin. J'aime à penser que j'aurais développé mon style photographique même sans Parr. Mais il a certainement accéléré le processus. Son influence est omniprésente. Impossible de photographier en Grande-Bretagne, en couleur, sans croiser des éléments de Parr partout dans le quotidien. Ses photographies alimentent les débats, des comptoirs de *pubs* aux chambres noires des écoles de photographie, en passant par les forums en ligne, et même en moi. À 18 ans, j'ai découvert son livre *The Last Resort*, son exploration fascinante, crue et sans concession de New Brighton. Ce fut une révélation. J'étudiais la photographie, persuadé que pour réussir il fallait se rendre sur le front d'une guerre étrangère. Les photographies de Parr démontraient qu'il suffisait d'aller à la fête du village, à la plage, à l'épicerie ou même à la station-service. Nul besoin de balles ni de frontières. La Grande-Bretagne suffisait. Les Britanniques suffisaient. »

Photo tirée du festival La Gacilly-Baden (du 12 juin au 11 octobre) : Lorraine Churchill, figure emblématique de la ville, lors d'une fête de quartier organisée pour célébrer le jubilé de platine de la Reine le 5 juin 2022 à Weymouth, en Angleterre.



1. Pont O'Connell,
Dublin, Irlande, 1981

2. Voiture Morris
Minor abandonnée,
Connemara, comté de
Galway, Irlande, 1981

Martin Parr

naissance d'un art



Martin Parr a une trentaine d'années au début des années 1980. Il n'est pas encore l'artiste aux couleurs pop qu'on connaît aujourd'hui. Mais le noir et blanc ne trompe personne, on perçoit déjà la « patte Parr » derrière ces piscines bondées, ces supermarchés, ces bords de plages et ces banquets où se pressent les affamés. L'œil du photographe est attiré par la foule, par les rassemblements communautaires, les bals, les cérémonies religieuses et autres festivités collectives. Jusqu'au 19 avril, la Photographers' Gallery

de Londres consacre sa nouvelle exposition-vente à son travail sur l'Irlande rurale des années 1980 : *A Fair Day*, nom emprunté à son livre auto-édité en 1984. L'Irlande : une histoire d'amour pour le photographe qui s'y installe au début des années 1980 avec sa femme, Susie, qu'il épouse d'ailleurs aussi pour respecter le catholicisme du pays. À l'époque, il installe une chambre noire dans sa maison près de Boyle où il réalise tous ses tirages, et documente sans relâche le pays avec, pour occasions parfaites d'exercer son style, les

« jours de foire », lieux de traditions qui en filigrane racontent une société « coincée entre le passé et le xx^e siècle ». Il livrera ainsi une chronique sociale avec un point de vue horizontal et un ton espiègle qui ne le quitteront plus. Sans excès ni surplomb, Parr révèle une certaine tendresse du quotidien dans ce qui sera sa dernière grande série en palette de noir et blanc.

Jusqu'au 19 avril, The Photographers' Gallery,
16-18 Ramillies St, Londres, Royaume-Uni.
thephotographersgallery.org.uk

*« J'aime la banalité du quotidien,
la transformer en quelque chose de spécial. »*





1. Foire aux moutons
de Manorhamilton,
comté de Leitrim,
Irlande, 1981

2. Courses de
Glenbeigh, comté de
Kerry, Irlande, 1983



1. Salle de bal
Amethyst,
Elphin, comté de
Roscommon,
Irlande, 1982

2. Puits sacré de
Marie, Killargue,
comté de Leitrim,
Irlande, 1981

Toutes les
photographies
du portfolio
sont créditées
© Martin Parr /
Magnum, courtesy
Rocket Gallery /
The Photographers'
Gallery.

« Dans les années 1970, si vous faisiez de la photographie, c'était plutôt documentaire, vous étiez toujours obligé de travailler en noir et blanc. La couleur était beaucoup plus liée à l'instantané, plus proche de la photographie publicitaire. »





Toutes les
photographies : New
Brighton, Angleterre,
1983-85
© Martin Parr /
Magnum Photos

Martin *à la plage*

The Last Resort
la série par laquelle tout
a basculé





Toutes les
photographies :
New Brighton,
Angleterre, 1983-85
© Martin Parr /
Magnum Photos



« *Quand j'arriverai
aux portes du paradis, ce sont probablement les images
que je sortirai en premier !* »

Quand Martin Parr arpente la côte de New Brighton au début des années 1980, difficile pour lui d'imaginer que ces quelques images allaient entrer dans l'Histoire. La sienne, celle de la photographie, et plus largement celle de l'Angleterre. Coup d'éclat photographique, *The Last Resort* a été une véritable bascule pour l'artiste. Radical, il passe à la couleur, installe certains des sujets qui le suivront toute sa vie : le tourisme, les loisirs et les classes sociales; et impose une redéfinition du regard documentaire. Entre 1983 et 1985, Martin Parr se rend trois étés consécutifs dans la petite station balnéaire britannique, là où les familles modestes prennent leurs vacances. Il y croque sans artifices les piscines bondées, la foule qui se presse dans le bar à burgers du Lido, les concours de mini-miss, les enfants juchés sur les manèges et les parents occupés aux machines à sous, le tout dans des paysages aux allures de zones industrielles... Derrière ces scènes de vie, ce qu'il raconte surtout c'est la fin d'un monde, celui du monde ouvrier, et l'avènement d'une nouvelle conception consumériste de la vie en pleine ère Thatcher marquée par la désindustrialisation et le chômage. *The Last Resort, 40 ans après* est à l'honneur jusqu'au 24 mai à la Fondation Martin Parr de Bristol. Depuis

son ouverture en 2017, le maître *british y* a accroché toute la scène britannique et irlandaise, mais jamais ses propres photos. C'est désormais chose faite. *The Last Resort* présente l'intégralité des photographies du livre original, publié en 1986 aux éditions Promenade Press. Elle coïncide surtout avec le 40^e anniversaire de l'exposition qui a fait grand bruit à la Serpentine Gallery. Un vent de scandale avait soufflé sur Londres, comme le raconte Parr lui-même dans son livre *Complètement paresseux et étourdi* écrit avec Wendy Jones (voir p. 28) : « Les gens de Liverpool sont venus à l'exposition, mais comme tout le monde savait à quoi ressemblait New Brighton, ça n'a pas été un grand choc pour eux de voir ces images. En revanche, quand ces mêmes images sont arrivées à la Serpentine Gallery à Londres, les gens ont piqué une colère. D'un coup, l'enfer sur Terre. La classe moyenne du Sud ne savait pas à quoi ressemblait le nord de l'Angleterre. Ils ont dit : "Comment ce photographe de la classe moyenne ose-t-il exploiter les prolétaires ? Ces photos sont condescendantes." » Si Parr assure ne pas travailler consciemment sur les classes sociales mais plutôt sur la vie quotidienne, il parvient à raconter mieux que personne une certaine Angleterre, celle qui lui ressemble. « Les contradictions de la vie britannique

sont partout visibles – la plage ne fait pas exception », affirme-t-il. « Je m'intéresse à l'ambiguïté et aux contradictions que je perçois et je cherche à les exprimer par la photographie. » Avec son Plaubel Makina 67, Martin Parr passe donc à la couleur, influencé par les Étatsuniens Stephen Shore, William Eggleston et Joel Meyerowitz : « Je savais que je tenais quelque chose d'intéressant en mariant la couleur, le flash et New Brighton. Ça m'a fait comprendre que la couleur pouvait exprimer mes dispositions d'esprit et ma subjectivité bien plus efficacement que toute autre chose. [...] La couleur, c'est le réel, n'est-ce pas ? » commente-t-il. *The Last Resort* devient la pierre angulaire d'une nouvelle grammaire visuelle. Dans la préface du livre réédité en 2015 chez André Frère, le conservateur de la photo Gerry Badger souligne sa valeur historique : « Cette tonalité inédite, dont Parr fut un pionnier majeur, ne se limita pas aux îles Britanniques. Elle marqua également le début d'une période de vigoureux renouveau dans la photographie européenne et l'apparition d'un courant ensuite connu sous le nom de "Nouvelle photographie européenne en couleurs" ». Historique, elle a fait naître des thèses, dont l'une d'ailleurs signée par... l'un des bébés photographié à New Brighton !

*« On peut en apprendre énormément
sur un pays en regardant ses plages : d'une culture
à l'autre, il s'agit d'un des rares espaces publics
où l'on croise les bizarreries et les excentricités
qui caractérisent une nation. »*





Toutes les
photographies :
New Brighton,
Angleterre, 1983-85
© Martin Parr /
Magnum Photos



Toutes les
photographies :
New Brighton,
Angleterre, 1983-85
© Martin Parr /
Magnum Photos

« *La classe sociale se lit dans les images [...]
J'ai photographié la classe ouvrière à New Brighton avec
The Last Resort, la classe moyenne dans le sud de l'Angleterre
avec The Cost of Living, enfin, Luxury concerne
la frange la plus riche de la société. »*



Sa *fondation*

En 2017, le photographe ouvre un espace, aujourd'hui gardien de ses archives et acteur majeur de la photographie britannique.

Sur une façade de briques rouges à Bristol, s'affiche en toutes lettres le nom de Martin Parr. C'est ici, dans le sud-ouest de l'Angleterre, que le photographe a choisi d'implanter sa fondation. En 2017, Parr jouit déjà d'une reconnaissance certaine, tant publique que critique et institutionnelle. Cette année-là, il reçoit à Londres le Sony World Photography Award pour sa contribution exceptionnelle à la photographie, et inaugure dans sa ville, la Martin Parr Foundation (MPF). Galerie, librairie, studio, centre

d'archives... Ce lieu, il l'a pensé comme une maison ouverte à toutes et tous. Il faut dire que le lieu abrite plus d'un trésor. Les archives personnelles de Parr y sont bien sûr précieusement conservées; ses collections en tous genres, ainsi que des tirages d'artistes réunis tout au long de sa vie, signés David Hurn, Val Williams, Chris Killip, Stephen Gill, Sunil Gupta, Siân Davey... Des œuvres réalisées essentiellement dans les îles Britanniques et en Irlande. Mais aussi de grands

noms internationaux tels qu'Ernest Cole, Sergio Larrain, Henri Cartier-Bresson, Rinko Kawauchi... Ainsi que nombre de maquettes de livres qui témoignent de techniques variées : tirages argentiques découpés et collés dans des carnets de croquis, tirages laser pliés et reliés par du ruban adhésif... Un véritable musée en la matière. Car Martin Parr est par dessus tout un grand bibliophile. Après avoir composé l'une des plus importantes collections personnelles de livres photo au monde

1. Martin Parr lors de l'inauguration de la MPF à Bristol, 2017





2



3

- plus de 12 000 ouvrages - il la vend à la Tate pour faire exister son lieu. De la même manière, les commandes du monde de la mode (qu'il a rarement refusées) lui ont permis de faire fonctionner les activités de la fondation.

Lorsqu'il n'était pas en shooting, Martin Parr était quotidiennement de toutes les activités : signatures de livres, rencontres, masterclass... Des mots des employés : « Il préparait le thé pour l'équipe, accueillait les visiteurs, planifiait de nouveaux projets et appelait le studio depuis la bibliothèque de la MPF pour diffuser une playlist House, Daft Punk ou Van Morrison ». Sur la chaîne Youtube, c'est lui qu'on voit animer les *Sofa Sessions*, des interviews filmées de ses comparses du monde entier, notamment Trent Parke, Alec Soth, Dorothy Bohm, Cristina de Middel, Bruce Gilden, Anna Ray-Jones, Charlie Phillips...

Loin d'en avoir fait un temple à sa gloire, Martin Parr a toujours soutenu les autres photographes,



4

notamment les jeunes, par des bourses et des expositions monographiques. La Française Clémentine Schneidermann a pu profiter de cette mise en lumière en 2019 : « Cette exposition aura été un véritable tremplin pour ma carrière », nous confie-t-elle. Si bien que la MPF inaugure seulement cette année, de manière posthume, sa toute première exposition dédiée au maître. Jusqu'au 24 mai, le public peut découvrir l'ensemble des images de sa série phare, *The Last Resort*, 40 ans après. Une exposition gratuite, comme les plus de 30 ouvertes jusqu'ici.

Sur le site de la MPF, Val Williams, autrice des deux ouvrages de référence *Martin Parr* parus chez Phaidon en 2004 et 2014, écrit : « Le monde de Parr sera plus calme et moins palpitant sans Martin. Il était comme le Magicien d'Oz, pétillant et optimiste, un

photographe de génie et bien plus encore. La lumière s'est peut-être éteinte, mais l'étincelle demeure ». Nul doute alors que c'est à Bristol que l'étincelle reste et restera la plus vive. Pour pérenniser les actions de la fondation, l'aider à soutenir les photographes émergents et à préserver sa collection exceptionnelle, chacun et chacune peut rejoindre cette communauté de passionnés. Pour une adhésion annuelle à partir de 20 £, les membres bénéficient d'invitations aux vernissages, de réductions dans la boutique, d'un accès prioritaire à la bibliothèque de livres photo, voire d'un tirage. Comme celles de Martin Parr en son temps, les portes de sa fondation restent grandes ouvertes.

Fondation Martin Parr

316 Paintworks, Bristol, Royaume-Uni.
martinparrfoundation.org

2. Exposition *The Magic Money Tree* par Kirsty Mackay, 2004

3. Workshop du photographe Adrian Tyler, 2023

4. Martin Parr au vernissage de *The Creative Body : Photographs 2014 - 2024* de Siân Davey, 2025

5. Martin Parr lors d'une discussion avec le plasticien Luke Jerram, 2025

Toutes les photographies :
 © Martin Parr Foundation



5



WARNING

- NO SELF-SERVE
- UNLAWFUL TO SERVE YOURSELF
- WAIT FOR AN ATTENDANT
- IT IS UNLAWFUL AND DANGEROUS TO DISPENSE GASOLINE OR OTHER FLAMMABLE LIQUID INTO OTHER THAN APPROVED RED CONTAINERS
- NO SMOKING - STOP MOTOR

© 1991

**Please...
pull
forward
to last
open pump**





GLOBAL WARNING

Un monde à Parr

Les plages débordant de touristes, les caddies de supermarchés qui empilent enfants et packs de bières, les fontaines de champagne dans les courses hippiques huppées, les téléphones vissés aux oreilles des passants... Pendant plus de 50 ans, Martin Parr a croqué mieux que personne ses contemporains. Sous ses couleurs criardes et ses traits d'humour « *so british* », le photographe a porté une lumière crue sur nos sociétés modernes, détaillant avec intransigeance tous les travers du capitalisme : tourisme de masse, sur-consommation, nouvelles technologies, rapport au monde du vivant... C'est l'angle qu'aborde *Global Warning*, star des expositions du printemps, installée au Jeu de Paume à Paris jusqu'au 24 mai. On l'annonçait et l'attendait depuis des mois, le décès de Martin Parr l'aura rendue immanquable. La rétrospective revisite son œuvre de la fin des années 1970 à aujourd'hui sous le prisme d'un engagement qu'on a peu reconnu à Parr jusqu'ici. Ce qui a fait son génie a aussi fait controverse, car comme tout photographe documentaire, Martin Parr prend part au monde qu'il dépeint, voire critique. Il est touriste parmi les touristes, voyeur parmi les voyeurs, il est publicitaire pour des marques de luxe et passe son temps dans l'avion : « Je ne fais pas de photos militantes, mais mes images parlent de politique, reconnaît-il. Je suppose que je fais partie des 1% des gens qui voyagent le plus dans le monde. En voyageant autant j'accumule des images, et j'accumule des visions du monde ». Surtout, « Pourquoi tirer sur le messager ? » répondra-t-il en 1992 à Henri Cartier-Bresson lorsque celui-ci critiquera sa série *Small World* exposée au Centre national de la photographie, à Paris. Martin Parr photographie « les choses modernes », une petite révolution en son temps qui ouvre pourtant une nouvelle fenêtre sur le monde. Une écriture photographique révolutionnaire pour une révolution de regard. Visionnaire, il a su capter mieux que personne les travers de l'ultra-modernité et le cynisme du capitalisme. *PHOTO* en a discuté avec Quentin Bajac, directeur du musée du Jeu de Paume, commissaire de l'exposition *Global Warning*, co-auteur du livre-catalogue éponyme publié par Phaidon, et auteur de l'ouvrage-entretien *Martin Parr, le mélange des genres*, sorti aux éditions Textuel.

1. New York,
États-Unis, 1999

2. Venice Beach,
Californie,
États-Unis, 1998

*« Je n'ai jamais voulu photographier
de scène de guerre.
Je suis allé au supermarché du coin parce
qu'à mes yeux le front était là. »*





1. Seagaia Ocean
Dome, Miyazaki,
Japon, 1996

2. Salford,
Angleterre, 1986

3. Glasgow,
Écosse, 1999





*« Alors que je voyage à travers le monde
et que je constate une pollution croissante,
une explosion démographique et le déclin général
de notre planète, il m'est très difficile
d'imaginer qu'un développement durable
soit un jour possible... »*



1. Cozumel,
Mexique, 2002

2. Zurich,
Suisse, 1997

3. Kleine Scheidegg,
Suisse, 1994





*... L'ironie de la situation ne m'échappe pas :
je gagne bien ma vie en formulant des critiques sur ces sujets.
Je suis conscient de ma propre hypocrisie,
ainsi que de celle des pays riches, mais je peux désormais
affirmer que tout cela se fait au nom de la documentation
sur le changement climatique. »*

Martin Parr sur son blog, le 12 novembre 2009

Photos : Benidorm,
Espagne, 1997





Ci-dessous : Mumbai, Inde, 2018 | Ci-dessous : Fort d'Amber, Jaipur, Inde, 2019



Quentin Bajac

Conservateur, historien de l'art
et directeur du Jeu de Paume

Racontez-nous la genèse de *Global Warning*, dont vous êtes le commissaire d'exposition.

J'avais dans l'idée de travailler à une relecture du travail de Martin Parr par le prisme de nos grands dérèglements planétaires, inspiré en cela par ses interviews, qui ces quinze dernières années et de plus en plus souvent, mettaient en avant son impression de travailler sur ces enjeux depuis presque 50 ans, sans même le savoir, et son regard pessimiste sur l'état de la planète, bien loin de son image d'humoriste. J'ai entamé des discussions avec lui à la fin du printemps 2024, et nous avons travaillé à la sélection d'images avec sa galeriste parisienne Clémentine de la Ferrière.

C'est vous qui avez trouvé son titre : *Global Warning* ?

C'est un mauvais jeu de mot autour de « *global warming* », le réchauffement climatique. On s'est arrêté sur cette

même d'un photographe engagé, pas du tout d'un lanceur d'alerte. J'ai poursuivi ces sujets, mais sans en avoir pleinement conscience. » C'était pour moi ce qu'on appelle un « *hidden agenda* », un fil rouge caché qu'il n'a découvert qu'au fur et à mesure. Il s'est rendu compte que notre planète se déréglaient et que peut-être son propre regard sur son œuvre, et le regard général sur celle-ci, évoluait.

Martin Parr était un photographe « *concerned* » au sens anglais, qu'on traduit parfois par photographe engagé mais que je préférerais traduire par photographe préoccupé. Lui était très soucieux de rappeler qu'il était un photographe documentaire, qu'il montrait, mais sans démontrer. Il veillait à ne pas apparaître comme un moralisateur. Je pense que c'est un moraliste au sens presque XVII^e du terme, quelqu'un qui travaille sur les travers du monde moderne et contemporain, mais sans morale.

« Martin Parr se place dans la tradition des satiristes anglais qui agissent sur les turpitudes de nos contemporains. »

« alerte générale », qu'on a un temps pensé traduire en français par « ça va chauffer ». L'idée est d'avoir un titre qui, sous l'humour premier, mette aussi en avant la dimension sérieuse, inquiète parfois, de son travail, et ses liens avec le dérèglement climatique.

Vous avez ainsi choisi de mettre l'accent sur la notion d'engagement, qu'il a pourtant toujours refusée pour qualifier son travail. Le présenter de cette manière était une évidence pour vous ?

Je ne suis pas sûr qu'il se considérait lui-même comme photographe engagé, c'est vrai. C'est d'ailleurs une des premières remarques qu'il m'a faite : « Attention, il ne faut pas que mon œuvre soit vue comme l'œuvre d'un photographe militant, pas

différente. Il y a chez lui une empathie, une tendresse et un intérêt évident pour l'humain dans toutes les interactions avec son environnement.

Et inversement, je pense que Martin n'avait pas vu la dimension presque anticapitaliste d'une partie du travail de Cartier-Bresson des années 1960.

Vous évoquez les controverses autour de son entrée chez Magnum Photos. Certains membres se sont opposés à son approche documentaire au second degré certain.

C'était assez nouveau, bien qu'il y ait déjà chez Magnum Elliott Erwitt, qui a d'ailleurs été ravi, à l'élection de Martin Parr, d'accueillir un deuxième humoriste dans l'agence où on ne se marrait pas beaucoup. Mais oui, sans doute que la querelle d'Hernani autour de son entrée était à la fois une querelle de génération et le fait qu'il travaillait sur des sujets qui n'étaient pas les sujets nobles du photoreportage que sont les conflits, la guerre, la pauvreté, les marges... Lui travaillait sur le centre, sur nos sociétés occidentales. Et en plus, il y avait le traitement, cette ironie et cette couleur très inspirée par la publicité, par la mode, tout ce que Magnum rejetait à l'époque. Lui voulait bannir tout romantisme et tout héroïsme de sa photographie.

Il avait pour mantra : « Si je ne le fais pas, personne ne le fera ». Ce regard posé sur les masses et non sur les marges, c'est ce qui l'a différencié de ses contemporains ?

D'une certaine manière, on pourrait dire que son grand sujet c'est la société de consommation, qui n'est pas très photogénique. Il a été l'un des premiers à avoir décidé d'en faire son œuvre. Il y a un autre photographe qui avait abordé la question de manière sérieuse, c'était Henri Cartier-Bresson dans les années 1960-1970. C'est curieux quand on connaît le clash entre les deux hommes ! Mais je pense que Cartier-Bresson avait alors une mauvaise lecture de l'œuvre de Martin, qui est d'une certaine manière aussi un humaniste d'une génération

Naturellement, son esthétique a beaucoup emprunté à la photographie vernaculaire, à la photo « amateur » qui s'intéresse à la vie de tous les jours. C'était pour lui un moyen d'utiliser un langage universel pour parler d'universel ?

Quand il entre chez Magnum, ça fait une dizaine d'années qu'il photographie en couleurs. Il a mis à distance tout son travail en noir et blanc qu'il trouvait à l'époque trop romantique, trop précieux, presque trop « photographie d'auteur ». Il a toujours eu cette volonté d'être extrêmement accessible, de s'adresser au plus grand nombre, il a un côté presque populiste, au bon sens du terme. L'humour était sa meilleure arme et le sien était naturellement pince-sans-rire.

« Martin Parr affirmait qu'il faisait un travail de guérilla visuelle en proposant un contre-récit, et qu'il était important qu'il soit vu à l'intérieur même du système. »

Chez Martin Parr, il y a aussi le côté transversal aux classes sociales, avec pour fil rouge la question du goût, qu'il soit bon ou mauvais.

On lui a reproché à ses débuts d'avoir un rapport ironique, grinçant, voire un peu condescendant à l'égard des classes populaires. À mon avis, quand on regarde ses séries à 40 ou 50 ans d'écart, ces critiques sont totalement infondées. Il s'est penché sur la classe populaire, la classe moyenne qui a été son grand sujet, puis il fait ce travail sur les élites globalisées et la richesse dans le monde dans les années 2000. Il n'a jamais épargné personne.

Jusqu'à s'inclure lui-même dans ses œuvres pour ne pas s'exclure de ses sujets !

Je pense qu'à l'époque de son élection chez Magnum, il a souffert du positionnement de certains de ses collègues qui se sentaient un peu en surplomb, quand lui a toujours dit : « Je suis un homme de la classe moyenne qui photographie les loisirs des sociétés occidentales qui sont aussi les miens. Je fais partie intégrante de ce que je photographie. Et s'il y a critique, férocité et parfois même un brin de cruauté, elle m'est adressée à moi aussi. J'ai une empreinte carbone terrible ! » Jusqu'à s'inclure dans ses œuvres, en effet. Que ce soit dans *Autoportrait*, où il s'autoportraiture en touriste planétaire, ou dans les *Bored Couples*, pour laquelle il a posé avec sa femme Susie dans cette représentation de l'ennui à deux.

Lui qui a beaucoup commenté ses photos, dans ses livres, sur son blog et en interview, était aussi très lucide et critique sur sa pratique, notamment sur son propre voyeurisme à l'égard de certaines scènes. Il est voyeur parmi les voyeurs.

Absolument, il a toujours senti, quel que soit le sujet, que dès qu'on photographiait le monde il y avait en quelque sorte une dimension d'exploitation.

Un grand paradoxe réside toujours dans son œuvre, c'est d'un côté sa gaité apparente, son amour du jeu, de l'ironie, ses couleurs vives; et de l'autre son pessimisme. Vous notifiez dans l'exposition - et ça saute aux yeux quand on y prête attention - qu'il n'y a quasiment aucun sourire dans ses photos !

Il y a un Parr pitre dans la plupart de ses images, mais il était très attaché au fait que son travail soit aussi lu de manière sérieuse, et que si on regarde le message, il n'est pas très réjouissant car c'est celui du dérèglement de la planète. En ce sens-là il se place dans la tradition des satiristes anglais qui agissent sur les turpitudes de nos contemporains. Il le disait assez clairement : « On va dans le mur, je n'ai pas de solution, et je travaille aussi là-dessus, la plupart du temps avec le sourire ». Lui se décrivait assez optimiste mais je dirais plutôt que c'était un pessimiste avec le sourire.

Il est l'un des rares photographes à être devenu un adjectif, tant sur la forme que sur le fond : on « fait du Martin Parr », lui-même utilise le mot « parresque ».

Qu'est-ce qui pour vous a fait qu'il ait été aussi marqueur d'une époque ?

Depuis 20 ans, son esthétique a accompagné l'émergence des réseaux sociaux, et cette façon de traiter en couleurs de sujets triviaux, du quotidien, a fait école. Lui-même se méfiait d'Instagram. Cette image-rie, parfois un peu lisse, où chacun se met en scène avec une forme de narcissisme, ce n'était pas du tout son truc. C'était d'une certaine manière ce qu'il voulait mettre à distance. Néanmoins, c'est vrai que le côté flashy, kitsch, quotidien, a sans doute beaucoup influencé et nourri une forme de style amateur à l'international.

Son style a aussi, étonnamment, permis de renouveler la photo de mode et la photo de pub, des mondes qu'il a beaucoup critiqués

mais pour lesquels il a aussi énormément travaillé en commande.

On peut d'abord s'étonner que médias et annonceurs aient utilisé de manière presque aussi naïve le travail de Parr, sans y voir la dimension politique ou critique de certaines images. Sans doute les marques se sentaient-elles assez puissantes pour pouvoir le recycler et d'une certaine manière le rendre inoffensif.

C'est un reproche qui a pu être fait à Martin à une époque, le fait qu'il ait un pied dans le système et un pied en dehors, critiquant et participant. Lui affirmait qu'il faisait un travail de guérilla visuelle en proposant un contre-récit, et qu'il était important qu'il soit vu à l'intérieur même du système. Mais c'est vrai que son style a été digéré par l'industrie. Pas encore par celle du tourisme dont les affiches sont restées d'une ringardise incroyable, mais par la mode, qui est sans doute beaucoup plus attentive au second degré et à l'ironie. La mode a fait ses choux gras de Martin Parr !

Vous intégrez dans sa rétrospective des images de publicité et de commandes qui font maintenant partie de son récit global. Absolument. S'il faisait une bonne image, il n'y avait pas de cloison étanche entre son œuvre et les images qu'il réalisait sur commande. Ça faisait partie d'un même continuum.

C'est aussi une grande force chez lui, celle de concilier médias de masse, photographie documentaire et marché de l'art.

C'est vrai, je pense que c'est dû à la fois à la qualité de son œuvre, facilement accessible par des publics très nombreux et très divers, et à la gentillesse et la générosité de l'homme, pour ceux qui l'ont côtoyé. J'espère que les spectateurs retireront de l'exposition que c'est une œuvre, en effet, qui fait rire, qui fait sourire, mais qui pose de vraies questions sur notre monde contemporain. C'est Umberto Eco, qui, dans les années 1960, a écrit un article

dans lequel il parlait des artistes, notamment ceux du *pop-art*, et il dit qu'on assiste à une nouvelle génération d'artistes qui sont pleinement intégrés dans le système, qu'il oppose aux artistes apocalyptiques qui rejetteraient le système. Parr était un artiste intégré. Il avait plusieurs pieds et plusieurs mains dans chaque monde : les galeries, la presse, la mode, la publicité... Il avait cette capacité à se mouvoir entre ces mondes et à parler aux différents interlocuteurs, un peu comme Brassai en son temps, qui naviguait entre demi-monde, grand monde, petit monde... tout en restant totalement lui-même.

Il a fait naître bon nombre d'images cultes. Quelles sont personnellement vos icônes dans son travail ?

Là où il a été peut-être le meilleur pour moi, c'est la Grande-Bretagne des années 1980 : *The Last Resort*, *The Cost of Living*. Et les années 1990 avec *Common Sense*. Deux décennies de production tous azimuts dans lesquelles il se renouvelle beaucoup. *Common Sense* est son œuvre la plus politique, c'est presque un brûlot. C'est une sorte de violence visuelle du monde contemporain. En préparant cette exposition j'ai découvert beaucoup d'images que je ne connaissais pas, des images d'après 2014 comme la *Steam Fair* exposée à Paris sous le thème « Addiction Technologique ». Ça me fait dire qu'il a continué à faire de bonnes images jusqu'à la fin.

Sa mort a eu un retentissement médiatique incroyable, preuve d'une reconnaissance unanime, publique et critique.

Un retentissement bien supérieur à ce à quoi je m'attendais ! Il a fait la Une de certains quotidiens, 10 minutes au journal du dimanche soir de *France Inter*... La France l'a toujours beaucoup soutenu et beaucoup aimé, mais j'ai été encore davantage surpris par le battage médiatique en Angleterre. Lui me disait : « Tu es conscient que je suis quand même beaucoup plus connu en France qu'en Angleterre, que je ne suis



©Marie Rouge

pas prophète dans mon pays ? » C'était en 2010. Même si depuis, il y a eu pas mal de rattrapage. La Tate Britain a acheté sa collection de livres en 2017, il a eu une grande exposition à la National Portrait Gallery en 2019, il a été fait Commandeur de l'Ordre de l'Empire britannique en 2021 dans les derniers mois du règne d'Élisabeth II... Une reconnaissance institutionnelle tardive mais finalement advenue.

Vous avez mené un long entretien avec lui publié dans le livre *Le mélange des genres*, sorti en 2026. Qu'avez-vous appris et retenu de vos échanges ?

C'est un entretien qui date d'il y a 15 ans, c'était en 2010, chez lui, à Bristol. Je me souviens d'avoir été étonné d'une chose. On se dit qu'il est un homme qui photographie à l'instinct, dans la lignée des *street photographers*. Mais je crois qu'on n'imaginerait pas comme c'était un bourreau de travail. C'était quelqu'un de très construit, qui avait beaucoup réfléchi à sa pratique et articulait un certain nombre de concepts autour de la guérilla visuelle qu'il voulait mener.

L'homme ressemblait-il à son œuvre ? On le croirait comme sorti de ses photos pour en devenir une incarnation...

C'est vrai, c'était quelqu'un d'assez laconique, avec cet humour détaché, cette silhouette... qui participaient pleinement du « style Parr ».

Interview réalisée pour *PHOTO*, à Paris, le 3 février 2026, par Cyrielle Gendron

L'EXPOSITION

Global Warning de Martin Parr, jusqu'au 24 mai au Jeu de Paume, 1 place de la Concorde, Paris 1^{er}.

jeudepaume.org

LES LIVRES



Martin Parr, *Global Warning*, éditions Phaidon, 216 pages, 39,95 €. phaidon.com



Quentin Bajac, *Martin Parr, le mélange des genres*, collection « L'écriture photographique », éditions Textuel, 128 pages, 23 €. editiontextuel.com



Martin Parr et Lee Shulman *Regards croisés*



Comme une impression de « déjà view » ! C'est de ce constat qu'est né le livre éponyme, signé à quatre mains par les deux artistes *british* Martin Parr et Lee Shulman. Caché derrière son projet à succès *The Anonymous Project*, collection de photographies vernaculaires, ce dernier est lui-même photographe, réalisateur, et surtout, ami proche de Martin Parr. Leur rencontre en 2019 aux Rencontres d'Arles a débouché sur plusieurs productions. En 2024, il réalisait le documentaire *I am Martin Parr*, et avant cela, en 2021, co-signait avec son « héros » le livre *Déjà View* (éditions Textuel, 2021), dialogue savoureux entre archives du siècle et clichés du grand Parr. Des miroirs troublants qui invitent au jeu des sept différences, mais surtout une ode à la photographie vernaculaire, qui englobe la photographie amateur, la photo de famille, les clichés scientifiques, les cartes postales... dont Martin Parr s'est toujours revendiqué héritier et fan absolu. « Cette photographie "naïve", réalisée par des amateurs, peut être bonne ou horrible, ce n'est pas le problème. Elle fourmille d'indices. [...] Une coupe de cheveux, un maquillage, des vêtements, le papier peint, les objets...

Quand la simplicité est presque de l'ordre de l'abandon, la photographie renvoie le spectateur à une perception de l'atmosphère d'une époque. Une bonne photo vernaculaire montre ce qui va disparaître. Il y a donc une double dimension, qui est à la fois nostalgique et patrimoniale », écrivait-il. Anti-snob, Martin Parr était le seul qui pouvait répondre « les deux » quand on lui posait la question : « Catalogue des 3 Suisses ou couple Becher ? » (Interview donnée au journal *Le Monde* en 2005). Nourri par cette culture, il l'a hissée au plus haut rang artistique ; exposant dans les plus grands musées les intérieurs anglais de *Signs of the Times*, se faisant touriste parmi les touristes dans *Small World*, exploitant à l'envi le kitsch, qu'il considérait être le plus beau des compliments... Jusqu'au 10 mai, la série *Déjà View* est exposée à Minorque pour la 1^{ère} édition du Raw Photo Fest, et jusqu'au 17 mai, le Hangar de Bruxelles accueille *The House*, série phare de *The Anonymous Project*, que Lee Shulman a dédiée à Martin Parr. L'occasion de discuter avec lui des liens qu'ils ont tissés au fil des années, tant artistiques qu'humains. Et si les deux étaient finalement indissociables ?

1. *The Anonymous Project*

2. Martin Parr / Magnum Photos

La série *Déjà View* est exposée du 7 au 10 mai dans le cadre du 1^{er} Raw Photo Fest à Alaior, Minorque. therawsociety.org/rawphotofest

« *Nous avons associé une soixantaine de photos, toutes prises entre les années 1950 et 1980, en Amérique et en Grande-Bretagne. Ne pas dire qui avait fait quoi était vraiment culotté de notre part.* »



1&3. Martin Parr /
Magnum Photos
2&4. The
Anonymous Project

C'est une histoire d'amitié et de parenté entre deux Britanniques passionnés par leurs contemporains. Martin Parr et Lee Shulman sont tous les deux photographes, tous les deux collectionneurs, et ils partagent une philosophie commune. Révéler l'extraordinaire dans l'ordinaire, mission de vie chez Martin Parr, est aussi le terrain de jeu de Lee Shulman par sa curation d'archives anonymes. Par leur refus de la sur-intellectualisation de la photographie et leur retour au geste fondateur de toute capture de souvenir : un acte pur d'amour ; ils se concentrent sur l'humain. Les sujets et les esthétiques troublantes de ressemblance se font alors révélatrices d'une époque.

Déjà View, éditions Textuel, 2021, 144 pages, 29 €.





ENTRETIEN AVEC

Lee Shulman

« I love you, Martin. »

Vous avez réalisé le film *I am Martin Parr* et conçu le livre *Déjà View* avec lui... Vous étiez surtout son ami depuis quelques années. Racontez-nous votre rencontre !

C'est une rencontre assez drôle. Déjà, c'était aux Rencontres d'Arles, qui est quand même un bel endroit pour rencontrer les gens. En 2019, j'y exposais *The House*, que j'ai pensée comme une vraie maison avec une scénographie immersive. Il m'est rentré dedans en sortant de « ma maison », littéralement, physiquement ! Je l'ai tout de suite reconnu mais bien sûr lui s'en foutait complètement, il ne savait pas qui j'étais. C'est un des mes grands héros, il fallait absolument que je lui dise un truc ! Je voulais dire en anglais « I love your work », mais je n'ai réussi à sortir qu'un « I love you ». Il m'a regardé bizarrement... J'étais rouge, complètement déstabilisé. On a fini par prendre une limonade ensemble, il m'a dit à quel point il avait adoré mon travail. Tout le monde me répétait que *The House* serait mon *Last Resort*. Et c'est vrai que ces séries ont un peu changé nos vies.

On est devenus amis, il m'a donné son numéro et par le plus grand des hasards, quelques semaines plus tard, Magnum m'approchait pour qu'on travaille ensemble. J'ai d'abord répondu que je n'avais rien à faire avec eux, il faut dire qu'on avait des approches très différentes. Et puis j'ai appris que c'était Martin qui avait parlé de moi. Alors pour Martin, « *no problem* » ! C'est là que j'ai eu l'idée de faire le livre *Déjà View* avec lui.

Livre qui met en miroir ses images et votre collection de photographies amateur du XX^e siècle. Qu'est-ce qui, pour vous, relie vos regards sur le monde ?

C'est un projet qui a été très controversé. On a mélangé des photos d'archives avec des photos de Martin, on ne savait plus qui avait fait quoi. En exposant chez Magnum, ça a causé un fort bordel. Mais avec Martin, on adore ça ! Comme lui, je défends la photographie « pure ». Ce n'est



pas parce que c'est du Martin Parr que c'est une bonne photo. Il a fait plein de merdes, comme tous les photographes. C'est plutôt le choix d'une image qui est intéressant. Dans mon exposition à Bruxelles, j'ai écrit au mur cette phrase qu'il me disait toujours : « Tout le monde peut prendre une photo, mais tout le monde ne sait pas choisir une image. » C'est d'autant plus vrai avec l'omniprésence des smartphones... Ou alors on est peut-être tous de bons photographes ?

Vous avez donc fait scandale chez Magnum !

Je vous rassure, aujourd'hui on s'adore eux et moi ! J'étais quand même le premier artiste non Magnum montré chez Magnum. La moitié des membres n'était pas contente, l'autre d'avantage... Exactement ce qui était arrivé à Martin lors de son élection. Il a rigolé, m'a appelé pour me dire : « c'est ton tour maintenant. Tout le monde me détestait au début, mais je savais que je faisais quelque chose de bien. » Et je suis un peu d'accord avec ça. Quand je suis arrivé aux Rencontres d'Arles, j'ai eu ce même problème. Les gens ne comprenaient pas ce

que je faisais, je montrais des images différemment de ce qu'on attendait. Mais qu'ils aiment ou qu'ils n'aiment pas, ce n'est pas grave. Il faut juste créer des discussions, des dialogues, comme on l'a fait avec Martin.

Un peu plus tard vous réalisez le documentaire *I am Martin Parr* dans lequel vous emboîtez le pas de votre « héros ». C'était votre idée ?

Je n'avais encore jamais fait de documentaire, il faut être fou pour en faire un ! Avec une amie, Emmanuelle Lepers qui est la productrice en chef de documentaires chez Haut et Court (société de production, ndlr), on a fait le constat qu'il n'y avait jamais eu de bon film sur Martin Parr. Il a refusé beaucoup de propositions. Je me suis dit qu'à moi il ne pourrait pas dire non ! On était très amis. Et d'ailleurs c'est un peu ce qu'il a répondu : « Je fais le film si c'est Lee qui le fait ». J'adorais les mails de Martin, toujours très efficaces. Il écrivait simplement « yes » ou « no »... Là c'était « OUI ». Cette idée de faire un tour d'Angleterre avec lui me plaisait, d'autant que c'était un timing extraordinaire avec le couronnement du roi (Charles III, en mai 2023, ndlr). C'était quelque chose pour moi qui habite en France, de revoir mon pays natal avec lequel j'étais en désamour depuis le *Brexit*...

Vous l'avez donc suivi à Bristol, à New Brighton, vous avez pu le voir travailler en direct. Qu'avez-vous découvert sur lui, avez-vous été étonné ?

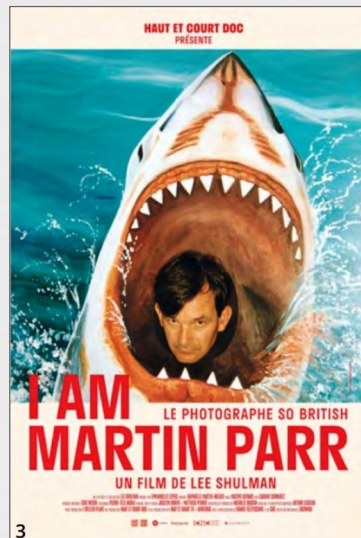
Je voulais faire un film « très filmé », avec peu d'archives et beaucoup de scènes dans lequel on le voit évoluer. Martin voulait être mon guide, il voulait me montrer sa vie. C'était hyper intime et assez drôle de se balader dans les endroits qu'il avait photographiés par le passé, retrouver ces lieux, ne demander aucune permission pour rien... On est partis en vacances ensemble cet été, on shootait toute la

I AM MARTIN PARR : LE FILM

« *Martin, on va te kidnapper,
te mettre dans une camionnette
et partir à l'aventure. »*



1&2. Martin Parr / Magnum Photos



Ce n'est pas tous les jours qu'on nous offre une carte blanche pour filmer son « héros ». C'est pourtant ce qu'a pu vivre Lee Shulman. En 2023, il embarque Martin Parr sur les routes anglaises, vadrouillant de sa maison de Bristol auprès de sa femme Susie, aux plages de New Brighton où sont nées certaines de ses grandes photos, à la rencontre de ses proches et de ses collaborateurs, les photographes Harry Gruyaert ou Bruce Gilden, l'artiste Grayson Perry... Une plongée dans un monde parallèle, celui de Martin Parr, qui à 71 ans lors du tournage, est l'un des plus grands maîtres contemporains de la photographie, mais aussi un homme à l'humour savoureux.

I Am Martin Parr de Lee Shulman, 2024.
Disponible jusqu'au 5 juin sur france.tv

3. Affiche du film
*I Am Martin Parr, le photographe
so british* de Lee Shulman

THE ANONYMOUS PROJECT OUVRE SA « MAISON » À BRUXELLES

*« Cette mémoire collective
est un peu l'histoire de nos vies. »*



Dans la scénographie originale, celle des Rencontres d'Arles 2019, Lee Shulman expose *The House*, série phare de son Anonymous Project. Comme dans une maison ouverte, il met en scène dans un décor d'époque sa collection de diapos Kodachrome, souvenirs d'anonymes des années 1950. Cuisine, salon, chambre... Chaque pièce, chaque objet permet une immersion dans le quotidien d'une famille qui serait toutes les familles. Replonger dans cette époque où la photographie était un acte intime ouvre une fenêtre sur la valeur symbolique et historique du vernaculaire. *The House* est un hommage aux vies ordinaires, aux moments volés et à la beauté des souvenirs, trames de notre existence.

The House de The Anonymous Project, jusqu'au 17 mai au Hangar à Bruxelles, Belgique. hangar.art

« Martin nous tend un miroir dans lequel on n'aime pas se regarder. »

journée. Le soir on rentrait, on regardait nos photos et on faisait des compétitions comme des gamins. Tout était un jeu avec Martin. On faisait des jeux sur nos téléphones, des *blind tests* dans la voiture... Tu le regardes photographe, il est fidèle à lui-même, très naturel, il a le pull mal mis, pas d'assistant... C'est assez dingue pour l'un des plus grands photographes du siècle. Tout a l'air tellement simple et pourtant ses images sont géniales ! Et c'est l'un des photographes les plus courageux. J'en connais peu qui s'approchent autant des gens. Il parle avec eux. Il tisse un vrai lien. Il n'est pas en train de se cacher. Au fur à mesure de son travail, il s'est rapproché, rapproché, jusqu'à *Common Sense*, où il était carrément dans les détails.

Vous l'avez dit, c'est l'un des plus grands artistes contemporains, mais il passait totalement incognito en public. C'était important pour vous de mettre en lumière l'homme autant que l'artiste ?
C'est le déguisement de Martin ! Il ressemblait à ton oncle un peu ennuyant. C'était quand même le « *people's photographer* », le photographe du peuple.

Personnellement, quand avez-vous rencontré son travail photo ? Quelle place avait-il dans votre cœur ?
J'étais étudiant quand j'ai vu pour la première fois *The Last Resort*. Si je suis très honnête, je ne sais pas bien si j'aimais ou si je détestais. Comme tout le monde en fait ! C'était hyper bizarre, très loin de la photographie de Cartier-Bresson et consorts. Mais ce que j'ai adoré c'est que ça représente la vraie vie, celle que je connaissais. Martin rendait hyper belles les choses simples de la vie. Lui voyait la beauté dans tout ce que le reste du monde pouvait

trouver moche. Il nous tend un miroir dans lequel on n'aime pas se regarder.

Que pensez-vous des critiques qu'il a essuyées toute sa vie, celles d'être un photographe « jugeant » par son ironie ceux qu'il photographie ?

Pour moi ce n'est pas les gens qu'il critique, mais la société. Et je trouve que c'est essentiel de montrer la bataille qui se déroule sous nos yeux et non pas à l'autre bout du monde ! En France on dit toujours que c'est la merde en Angleterre. Et les Anglais disent que c'est la merde en France... En fait c'est la merde partout ! Lui prouve que la comédie et la tragédie cohabitent dans le même espace. Et j'essaye de faire pareil, mon travail est à la fois drôle et politique, à l'image de ma série *Being There* avec Omar Victor Diop (dans laquelle le photographe sénégalais Diop s'incruste dans des archives de l'Amérique ségrégationniste des années 1950-1960, ndlr). En anglais, on dit que c'est « *uncomfortably funny* ». Drôle, mais inconfortable.

Vous venez d'en parler, vous êtes le père de la collection de diapositives The Anonymous Project. D'où vous vient cette passion pour la photographie vernaculaire ?

Mon père faisait des soirées diapositives... Un jour, en surfant sur le net, j'ai acheté une boîte de diapos du genre que personne ne veut, qu'on jette à la poubelle. Quand j'ai regardé les images, elles étaient extraordinaires. En les postant en ligne, j'ai rapidement eu des retours de journaux, notamment un journal étasunien très important dans le monde de la photographie, qui m'a dit : « Ce sont les plus belles images que j'ai jamais vues. Qui est le photographe ? ». J'ai senti que ma réponse l'avait

complètement déstabilisé ! C'était une histoire à la Vivian Maier, voire « pire » parce qu'ici on n'avait même pas de nom d'auteur ! Ça m'a fait me dire dit que quelque chose clochait. Ce n'est pas bon pour la photographie si on considère que c'est le nom qui porte la photo et pas l'image. Est-ce qu'on peut juste regarder des images pour ce qu'elles sont et dire que ce sont des chefs-d'œuvre si elles racontent des histoires ? Quand tu enlèves tout le côté sociologique, historique, politique et que tu entres dans la vraie vie des gens, ça touche à l'émotion, ça raconte nos vies à tous... Dans un certain sens c'est un peu un projet qui appartient à tout le monde. J'ai à ce jour collecté presque un million d'images, mais attention seules 40 ou 50 000 sont intéressantes. Martin me disait : « Moi je prends 50 000 photos par an et il y en a peut-être huit qui sont bonnes ». Avant sa mort, Martin travaillait d'ailleurs sur mes archives anglaises pour la curation d'un livre futur.

Dans ce qui vous rapproche il y a l'humour, mais peut-être aussi le goût des autres.
Martin adorait les gens dans la rue, il adorait les gens sur ses photos... La photographie, c'est l'art le plus démocratique du monde. Il faut le célébrer, pas le mettre dans une petite niche et dire « ça ce n'est pas pour toi ». Dans les institutions et les festivals, c'est souvent des *boys clubs* et ça m'énervait beaucoup. Je pense qu'il faut laisser les portes ouvertes. C'est pour ça que je crée des maisons dans mes expositions, je laisse les gens y rentrer, s'asseoir sur le canapé... C'est une démarche militante. « *Mi casa es tu casa* ! »

Il adorait aussi les artistes, desquels il a toujours été curieux.
C'était vraiment un mec obsessionnel

« Photographier les gens, c'est les collectionner.
 Tout ça est une histoire d'enfance.
 En réalité, avec Martin, on n'a jamais grandi. »

avec son art ! On parlait de photographie du matin jusqu'au soir. Il m'envoyait ses photos, je lui demandais ce qu'il pensait des miennes. Chez lui, la porte était toujours ouverte. Tu pouvais entrer pour montrer tes photos, il était là. Vous savez que sa fondation n'a jamais fait d'exposition de ses photos de son vivant ? Ça, c'est le génie de Martin ! Il avait très peu d'égo, et il préférait promouvoir les jeunes photographes.

Pour revenir à ce côté obsessionnel, Martin était un collectionneur dans l'âme, de livres, d'objets, d'images... comme vous. D'où ça vous vient ?

C'est le cas de tous les artistes. Prendre en photo les gens, c'est les collectionner. Mon prochain film sera justement sur le fait d'être obsessionnel ! J'ai pris pour point de départ Martin, moi-même, et plein d'autres artistes que je connais. C'est souvent mal vu d'être obsessionnel, car on a l'image d'une montagne d'objets dégueulasse, mais moi ma collection est bien classée, elle est nettoyée... Tout ça est une histoire d'enfance. En réalité, avec Martin, on n'a jamais grandi.

Comme Martin, vous avez un vrai goût pour le livre photo comme objet d'art.

Les bouquins, j'en ai déjà fait beaucoup mais il n'y a pas pire que Martin. Il en a fait presque 150. Et attention il était très compétiteur ! Il était fier de dire qu'on aurait du mal à le rattraper. Comme je suis réalisateur, je travaille mes livres comme des films, comme un *storyboard*. Cartier-Bresson était toujours très centré sur LA photo. Moi je suis davantage dans le récit. Pour notre livre *Déjà View*, comme pour le film, Martin m'a fait une confiance

folle, il n'a jamais regardé une seule image avant que ce soit fini. Il m'a dit : « Puisque c'est toi, ce sera bien. » Après, c'est soit il t'aimait et dans ce cas il te respectait, tu étais « in ». Soit tu étais « out »... Il était un peu extrême.

Pourquoi selon vous son travail a eu tant de succès ? Son exposition parisienne *Global Warning* attire les foules, son décès a fait grand bruit dans les médias...

Ce qui m'embête profondément, c'est qu'il ne voit pas cette exposition, car elle était vraiment pour lui. Il en avait tellement envie. Elle aborde un angle un peu plus politique, que je voyais bien en toile de fond et que j'ai d'ailleurs montré dans le film. Derrière ces images drôles il y a quelque chose de fort. Et je pense qu'il en était très fier. Il a toujours eu un petit complexe de n'être pas pris au sérieux. Moi je trouve génial d'être « *entertaining* ». Parce que ce qui te divertit reste en toi. Une fois que tu les as vues, tu te souviens des photos de Martin. Son nom est même devenu un adjectif ! Il m'a raconté une histoire tellement drôle. Lui qui faisait beaucoup de mode, montrait ses images sur un shooting. On lui a dit : « C'est très bien, mais tu pourrais la faire un peu plus Martin Parr ? » Ce à quoi il a dû répondre : « Mais... je suis Martin Parr ! ». Il va beaucoup nous manquer. Mais quoi qu'il arrive, il a fait ce qu'il a fait et tout est différent maintenant. Je pense qu'il y a des artistes qui changent tout et j'ai eu de la chance de connaître l'un d'eux.

J'imagine déjà votre réponse, mais diriez-vous qu'il faut rencontrer ses idoles ?

Lui oui ! Après, il y a plein de gens qui le connaissaient et qui le détestaient.

Il pouvait être d'une honnêteté très brutale. En France vous avez une façon très alambiquée de dire que vous n'aimez pas quelque chose. Lui c'était « *shit, shit, shit, good, good, good* ». C'est déstabilisant ! Les journalistes le détestaient par exemple. Il n'était pas contre eux, jamais. C'est juste qu'il trouvait les questions bêtes. En fait, il adorait être bousculé. Quand on l'a sorti, le film a eu un énorme succès et on a eu que des critiques extraordinaires. Une seule mauvaise, sur un blog. Martin l'a lue et m'a appelé immédiatement pour me dire : « Tu as vu ça ? C'est génial ! ».

C'est ce qui lui est arrivé chez Magnum en 1994, quand son élection a fait débat parmi les membres historiques, il a dû adorer !

Aujourd'hui, même les puristes du reportage, comme Don McCullin reconnaissent qu'il a sa place. Enfin ! Ça a pris du temps. En fait, Martin était un très bon businessman. C'était l'un des seuls photographes qui gagnait beaucoup d'argent avec ce qu'il faisait. Dans la photo c'est rare et je pense qu'il y avait beaucoup de jalousie. Il était tellement contre le snobisme de la photographie. Et la pire chose, c'est que même quand tu deviens connu et que ton travail marche, les gens disent : « Ah non, pas encore lui... ». Il y a toujours quelque chose... Martin a vécu tout ça, il me rassurait : « Ne cherche pas, tu ne pourras jamais gagner » ! C'est peut-être ça la beauté du jeu.

Entretien réalisé pour *PHOTO*, à Paris,
 le 28 janvier 2026, par Cyrielle Gendron



« Voici la toute dernière photo que j'ai prise de Martin. Nous étions à Tenby, en train de prendre le thé en août. Pour une raison que j'ignore, j'ai basculé l'appareil en noir et blanc, chose que je fais très rarement, et j'ai pris ce cliché. J'aimais bien le panneau accroché sur la fenêtre, juste au-dessus de sa tête. C'est assez ironique, avec Martin qui regarde au loin. »

Le « *Yes Man* » de la mode

Il ne s'est jamais réclamé « photographe de mode », pourtant Martin Parr en faisait de plus en plus au fil des années. La veille de son décès, survenu en décembre 2025, il prenait encore des photos dans les Alpes italiennes, à Bormio, pour *Vogue*. Son ultime shooting sera donc résolument mode. L'insatiable Parr qui disait à qui voulait l'entendre qu'il mourrait en photographiant, répondait « oui » à tout. Ou presque. Et les marques se sont arrachées son œil aussi décalé qu'intransigeant. Jacquemus, Paul Smith, Hermès, Gucci, Lacoste, Dior, Camper, Louis Vuitton, Saint Laurent, pour ne citer qu'elles. Un rapport curieux quand on sait la critique de la société de consommation que Martin Parr a formulé tout au long de son œuvre. Pourtant, chacun a su tirer profit de l'autre. Le livre *Fashion Faux Parr*, édité par Phaidon en 2025, réunit 250 clichés, de commandes ou attrapés à la volée. « Certains montrent des mannequins, d'autres des gens repérés dans la rue, on ne voit pas toujours la différence. Certaines photos se rapprochent du documentaire, d'autres de la mode, voire même de l'art. Il est difficile de les distinguer et c'est justement ce qui est passionnant. Les frontières qui séparent traditionnellement ces mondes deviennent floues et j'aime explorer ces fusions nouvelles », écrivait-il en préface du *Fashion Magazine* paru en 2005 à l'occasion d'un évènement au Bon Marché. La mode a donc toute sa place dans l'œuvre de Parr, et Parr, la sienne dans l'histoire de la mode.



À droite :
Cannes, France,
2018. Commande de
Gucci.
© MartinParr /
Magnum Photos





« *La mode ne m'a jamais intéressé.* »

Martin Parr pour *Vogue*, 2024

« Dans le monde de la photographie, peu de noms sont aussi célèbres et influents que celui de Martin Parr », écrit la créatrice et rédactrice mode de *Vogue USA* Tabitha Simmons en introduction du livre *Fashion Faux Parr*. « Doué d'un regard unique, Martin, qui capture la quintessence de la vie quotidienne avec excellence, a également laissé une empreinte indélébile sur l'industrie de la mode. Repoussant régulièrement les limites de la photographie de mode, il collabore avec de prestigieux magazines, s'affranchissant des conventions et mettant la mode en valeur de manière aussi captivante qu'inattendue. » C'est bien le regard décalé de Martin Parr qui intéresse les marques. Casser les codes stéréotypés de l'imagerie de luxe par le sens de l'ironie du Britannique, roi du kitsch et défenseur du « mauvais goût » qui répulse en temps normal les gens du milieu. Patrick Grant, créateur de mode, ajoute : « Martin Parr photographie des vieillards qui regardent des murs, des chaussettes et des sandales, des bouteilles de Ketchup, du thé. Il photographie le mauvais temps et des matchs de tennis sous le soleil, des réveillons de Noël, des intérieurs chics et des banlieusards endormis. [...] Ses meilleures photographies de mode témoignent du même kitsch que celui qui caractérisait ses premiers travaux documentaires en couleur. Salles de jeux, stations-service, plages et gargotes sont ses décors. Les chaussures, sacs à main et accessoires jailissent de la page en éclats savoureux, tout comme les glaces colorées et l'attrail de plage de *The Last Resort*. Les desserts noyés sous la crème, les moquettes criardes, les balais en plastique et autres objets éphémères assortis figurent tous en bonne place dans son approche si personnelle de la photographie de mode. » Dans son travail documentaire, la mode a

toujours eu une place, pour ce qu'elle dit de la société et de l'époque. Souvent, elle est « *too much* », trop strassée, trop fardée, trop clinquante. Parr pousse tous les curseurs, il casse tous les codes. Un slip de bain au drapeau étoilé ou des lunettes de bronzage bleu Klein dans *Common Sense*, le détail d'une association chaussettes-sandales dans *Think of England*, la Reine en chapeauté... Tout est mode chez lui. Simplement, elle n'est pas uniquement bourgeoise. « C'est un monde de fantasmes et moi j'essaie de montrer la véritable réalité de ce monde », déclarait-il en 2024 au micro de *France Inter*. Étonnante alliance que celle du photographe « du peuple », à l'anti-snobisme chevillé au corps, et du monde de la mode en quête perpétuelle de « *hype* ». Ils auraient tout pour mutuellement se déplaire et pourtant ils s'adorent. Chacun a su s'utiliser, au sens positif du terme, pour mener à bien sa mission. La mode, celle de digérer les regards les plus subversifs, Martin Parr, celle d'investir de son imagerie le monde capitaliste qu'il critique. Pour elle, solliciter Martin Parr pour une campagne est depuis quelques années le summum du chic. Pour lui, être affiché dans les rues des plus grandes capitales est un coup de force aussi symbolique que politique. Et à ses critiques, il répond que l'argent gagné par la mode, l'une des seules sources de revenus pour les photographes aujourd'hui, sert en priorité au financement de sa fondation, elle-même engagée dans la visibilisation de talents méconnus, et le soutien aux photographes émergents. Telle une sorte de Robin des Bois de la photo, Martin Parr prendrait l'argent où il se trouve pour le redistribuer. Lui s'amuse de cet engouement pour son œil et son humour : « Je m'amuse à critiquer ce monde jusque dans les commandes

que l'on me fait. Mais évidemment, je ne le dis pas aux gens qui m'emploient », ironise-t-il dans les colonnes de *Vogue* en 2024. Depuis 1986 et son premier shooting pour le magazine italien *Amica*, Parr accepte les défis, comme le joueur qu'il est, et sa créativité n'a pas de limite, il étonne toujours. En 2017, le créateur Paul Smith imagine avec lui une collection capsule de maillots de bain ornés de ses photos... de plage bien sûr. En 2019, c'est pour Gucci qu'il signe une campagne de rouges à lèvres, avec de très gros plan de bouches, des dents du bonheur... En juin 2023 on retrouve Martin Parr dans les jardins du Château de Versailles. Le créateur Simon Porte Jacquemus lui a confié son défilé automne-hiver 2023-2024. Martin Parr en fait un reportage documentaire qui donne naissance au livre *Le Chouchou*. En 2024, c'est Louis Vuitton qui lui offre de rejoindre sa collection de livres colorés *Fashion Eye* avec le nouveau tome *United Kingdom*. Évidemment. En 2025, il fait de l'actrice française Adèle Exarchopoulos sa modèle pour une campagne Lacoste et imagine avec l'artiste et mannequin Nadia Lee Cohen la série mode *Julie Bullard*, publiée dans le magazine *PHOTO* n°565 dédié à la nouvelle génération de la photo de mode. Encore une collaboration que personne n'avait vu venir, mais c'est bien simple : personne ne lui a jamais résisté.

Martin Parr, *Fashion Faux Parr*, éditions Phaidon, 304 pages, 50 €. [phaidon.com](https://www.phaidon.com)

En haut :
Versailles, France, 2023. Commande de Jacquemus. © Martin Parr / Magnum Photos
En bas :
Katz's Delicatessen, New York, États-Unis, 2018. Commande de *Vogue USA*.
© Martin Parr / Magnum Photos



LE LOUVRE SON TERRAIN DE JEU POUR UNIQLQ

C'est un trio inédit et pourtant génial. Martin Parr, le musée du Louvre et la marque japonaise Uniqlo se sont associés pour créer une collection de t-shirts. Lancée en 2003 sous le nom de « Uniqlo T-shirt Project », la ligne UT d'Uniqlo imagine des collections reliées au monde de l'art. Avec l'Étatsunien Elliott Erwitt, à l'honneur cet hiver grâce à quelques-uns de ses célèbres clichés comme l'*Umbrella Jump*, Martin Parr est le nouvel invité d'Uniqlo avec des images exclusivement réalisées pour l'occasion. En 2012, la Maison Européenne de la Photographie lui donnait carte blanche pour raconter Paris. Martin Parr avait alors foncé au Louvre pour se glisser parmi les touristes et les photographier photographiant la Joconde. Uniqlo et le musée ont donc convié le Britannique durant l'été 2025 à la recherche d'un nouvel « instant Parr », autrement dit une scène insolite de banalité, de visiteurs ébahis, concentrés, parfois perdus dans le plus grand musée du monde. Résultat : une collection originale de quatre t-shirts, noir et blanc, 19,90 € chacun. [uniqlo.com](https://www.uniqlo.com)



Toutes les
photographies :
© Martin Parr DMB



MARTIN PARR-TOUT

UNE GUÉRILLA VISUELLE RÉUSSIE

« *L'ironie et le thé sont les deux seules choses que nous maîtrisons à peu près, nous autres Britanniques* »



Les meilleures recettes sont généralement les mêmes : ajouter une bonne dose d'humour et une pointe d'outrance sur une base de glamour-chic. Depuis quelques années, les grandes maisons de luxe « se payent » Martin Parr pour réinventer leur image, acceptant ainsi de se faire croquer avec second degré. À l'instar des iconiques magasins de luxe Fortnum & Mason à Londres et Le Bon Marché à Paris, qui respectivement en 2025 et en 2015 lui confient les clés de leurs campagnes d'affichage. Tout est presque parfait avec Parr... si ce n'est les dents écartées derrière le rouge à lèvres Gucci, les mouettes qui attaquent les frites du pique-nique F&M, et les propriétaires de chiens qui ont forcé sur le fluo côté rive gauche de Paris... Grâce au photographe, la vraie vie fait une entrée fracassante dans le beau monde fantasmé de la publicité.

MARTIN TOUT LE TEMPS

VÊTEMENTS, ACCESSOIRES, ALIMENTS, JEUX... SES CLICHÉS ICONIQUES FONT LEUR JUSTE RETOUR AU QUOTIDIEN



◀ « 2 for 1 », le nouveau jeu des éditions Pyramid imaginé par Nadia Banian et Éric Chesnais, découpe 25 classiques de Parr. À vous de rassembler les duos ! (19,50 €)



▲ En 2017, son ami le créateur britannique Paul Smith imagine une collection capsule de maillots de bain arborant les photos de plage de Parr. Pour une baignade immersive !

► La Fondation Martin Parr (MPF) a pris la série *Bad Weather* au mot pour en faire un parapluie noir et blanc, « so chic » et drôle à la fois. (50 £)



▲ Si par malheur les masques faisaient leur grand retour, nous voilà assurés de garder le sourire grâce à ceux de la MPF ! (20 £)



◀ Tellement populaires qu'on peut les emporter partout, les photos de Parr se déclinent sur des tote bags en tous genres, par la MPF et LOQI.

► À l'occasion de l'exposition *The Last Resort* à la MPF de Bristol, la brasserie Lost and Grounded lance une collection de bières « par-resques » (27 £ les 6).

▲ Création d'Oscar Ginter pour *The Analog Club*, cette écharpe « Martin Parr Ci, Martin Parr Là » reprend l'un de ses autoportraits les plus connus (47 €).



La collection *nite* *aiguë*

« Je croulerais sous les objets si je n'avais pas la capacité de les photographier. »

Martin Parr est un obsessionnel. Il le disait lui-même. La photo l'obsédait, il en parlait sans arrêt. Les bords de mer, les îles écossaises, les traditions étranges... Son œuvre est celle d'un accumulateur compulsif d'images.

Dans son *Manifeste pour les photographes émergents*, il conseille d'ailleurs d'identifier un sujet et d'en faire des images, encore des images, toujours plus d'images :

« À moins que vous ayez une obsession, au point que ce soit presque une maladie, vous ne réussirez pas. Si vous ne l'avez pas, trouvez un travail, dans un bar ou ce que vous voulez ». Lui a observé toute son enfance la passion de ses parents ornithologues amateurs. « Les oiseaux, c'était l'obsession de mon père. Mais ça reste un truc de collectionneur, n'est-ce pas ? Il s'agit de regarder et de rassembler des choses », raconte-t-il dans sa biographie *Complètement paresseux et étourdi*. C'est sûrement là qu'il attrape ce qu'il nomme la « collectionnité aiguë ». Une maladie plus saine mais plus chère que la drogue selon lui.

Martin Parr est donc un chercheur de trésors. « Tout a commencé très tôt. Dès mon plus jeune âge, je constituais un véri-

table musée d'objets divers, comme des pelotes de réjection (boules de poils et d'os recrachées par les rapaces), des fossiles et des nids d'oiseaux dans la cave de notre maison mitoyenne à Chessington, dans le Surrey. Au fil des ans, ces habitudes de collectionneur ont évolué et se sont affinées. J'ai collectionné des timbres, des tickets de bus, des pièces de monnaie victoriennes et, ma plus grande collection à ce jour, des livres de photographies. » Avant d'être déménagé dans sa fondation pour le plus grand bonheur de sa femme Susie, son joyeux barda était exposé dans sa maison de Bristol, dans des vitrines qui faisaient se côtoyer des montres à l'effigie de Saddam Hussein, des pendentifs Martin Luther King, de la vaisselle communiste, des sachets de chips Spice Girls, des bouteilles de soda Ben Laden, des bonbons Obama, des figurines de Ghandi et Pelé... et même une bougie « St. Martin Parr, patron de la photographie ». Collectionner les objets dérivés les plus kitsch qui soient, il fallait y penser ! « Le choix de ce que je collectionne est purement intuitif. Je ne peux pas l'expliquer. Il naît, je crois, d'un désir de rassembler les choses. Je croulerais sous

les objets si je n'avais pas la capacité de les photographier. » Une manière pour lui de mettre un semblant d'ordre dans un monde chaotique. À la recherche de raretés, il courait autrefois les brocantes et ces dernières années, enchérissait sur eBay quasi quotidiennement.

C'est ainsi que Martin Parr devint collectionneur de petites histoires et de la grande Histoire comme on la raconte peu. Car au-delà de ce qu'elle dit de son propriétaire, sa collection est un véritable inventaire des fétiches de notre époque. Que racontent tous les objets dérivés Ben Laden ? Les caricatures de Margaret Thatcher ? En dénichant et réunissant ces objets marqueurs de la pop culture et du monde médiatique, c'est toute une époque et son récit que le photographe prend en main, comme il l'a fait en photographie : « Ma photographie elle-même est une sorte de collection du monde. »

L'ensemble de ses collections insolites est réunie dans le livre *Le Monde de Martin Parr, cartes postales et objets*, sous la forme d'un coffret de deux ouvrages, paru chez Textuel en 2008 (512 pages, 39 €).





Portrait de Martin Parr (page précédente) et scénographies de l'exposition *Grand Hotel Parr* au Neues Museum Nuremberg, par le photographe russe Nikita Teryoshin, 2025.



« *Si vous voulez voir mes photos, vous devriez acheter mes livres.* »

Recordman de livres

Déjà dans le *Guinness des records* pour le nombre d'expositions simultanées de *Common Sense* le 1^{er} avril 1999 - une date qui ne s'invente pas pour le plus drôle des photographes - avec 41 lieux à travers le monde, Parr aurait pu l'être aussi pour avoir publié le plus grand nombre de livres sur une période de plus de 50 ans. Photographe, éditeur, écrivain, collectionneur et iconographe, il a entretenu une relation unique avec le livre de photographie, comme aucun autre avant lui. Son site web propose également une bibliographie exhaustive dans laquelle on trouve 136 « livres de MP ».

Cette profusion, c'est l'objet de l'exposition *Grand Hotel Parr* au Neues Museum Nuremberg, pensée avec le PhotoBook-Museum de Cologne, qui réunit tous ses ouvrages. Une fierté pour cet amoureux de l'objet éditorial, présent en octobre dernier en Allemagne pour le vernissage. Mis en scène dans cet espace pensé comme un hôtel, ses livres aux couvertures percutantes s'intègrent parfaitement au décor, preuve s'il en est de « l'ordinaire » de sa photographie.

Dans l'ouvrage et catalogue éponyme de l'exposition publié par EM editorial (252 pages, 58 €), le photographe Frederic Lezmi écrit : « Un titre de livre le qualifiait avec humour de "Monsieur Ordinaire", tandis qu'un autre le présentait comme "le photographe de renommée mondiale". Lorsqu'on évoque Martin Parr, les appellations colorées, parfois ironiques, ne manquent pas. Pourtant, il est incontestable que Parr est l'un des créateurs et chroniqueurs d'images les plus influents de notre époque depuis le

milieu des années 1990. [...] Et le livre photo ? Il n'existe probablement aucun autre domaine de la photographie où la contribution de Parr soit plus précieuse. Avant même le passage au nouveau millénaire, il était reconnu comme une figure incontournable de la scène photographique, à la fois connaisseur et collectionneur passionné de livres photo. C'est en grande partie grâce à son engagement que le livre a pu s'imposer dans le monde de la photographie. L'anthologie en trois volumes, *The Photobook: A History*, qu'il a éditée avec Gerry Badger, demeure à ce jour un ouvrage de référence sur le sujet. Ces volumes ont imposé un changement de paradigme, détournant soudainement l'attention de la communauté photographique des tirages anciens accrochés aux murs blancs des musées pour la porter sur les pages des livres. Badger et Parr ont établi un canon du livre qui a déclenché un véritable engouement sur le marché des collectionneurs et engendré une dynamique discutable. Les prix ont grimpé, les livres photo sont devenus des objets de spéculation et ont pallié un manque d'expertise. »

Une passion née dans les pages des autres, celles de *Life is Good & Good for You* in *New York* de William Klein (1956) ou encore de sa toute première acquisition, *The Americans*, de Robert Frank (1958). Dans *Grand Hotel Parr*, interrogé par le photographe Aaron Schuman, Martin Parr relate : « Ce n'est qu'à 18 ans, quand je suis entré aux Beaux-Arts de Manchester, que j'ai commencé à lire des livres de photographie. En fait, le premier livre que j'ai acheté était *The Americans* de Robert Frank, ce qui était une excellente façon de débiter :

j'ai commencé par le haut et j'ai progressé petit à petit, si l'on peut dire. [Rires.] Plus tard, je me souviens d'être allé dans des endroits comme la librairie Creative Camera, qui n'existe malheureusement plus. C'est là qu'on pouvait acheter tous les derniers livres de photographie américaine dès leur sortie. La plupart des livres en stock étaient importés d'Amérique, tout simplement parce qu'en Grande-Bretagne, très peu de livres de photographie étaient publiés ; peut-être cinq par an. » Au fil des années, Martin Parr fait grossir sa collection personnelle. Jusqu'à compter plusieurs milliers de livres. « J'ai vendu à la Tate toute ma collection - plus de 12 000 volumes, le fruit de 25 ans de travail - pour 2,5 millions de livres sterling. [...] Cette vente m'a permis d'établir ma fondation. ». Le Musée national d'art moderne est ainsi devenu la première institution internationale à reconnaître le rôle particulier du livre de photographies dans l'histoire et l'actualité de ce médium. Sa directrice d'alors, Frances Morris, a souligné l'importance de cette collection : « L'extraordinaire collection de Martin Parr est sans aucun doute l'une des plus importantes au monde... Nous pourrions ainsi préserver cette ressource inestimable pour les générations futures et l'utiliser pour raconter de nouvelles histoires sur la photographie, l'histoire de l'art et le rôle de la photographie dans la documentation de la culture et de la politique de son époque. »

Par Cyrielle Gendron

SON CABINET DE CURIOSITÉS



LES CARTES POSTALES ENNUYEUSES

Dans son livre *Complètement paresseux et étourdi*, Martin Parr commente : « Je collectionne les cartes postales ennuyeuses depuis que j'ai une vingtaine d'années. En 1999, j'ai publié un livre, *Boring Postcards*, qui a eu beaucoup de succès. Mais pour moi les cartes postales réunies dedans n'étaient pas du tout ennuyeuses parce qu'elles représentaient les aspirations des gens dans les années 1960 et 1970. Elles montraient de nouveaux supermarchés, des autoroutes, des gares routières et des lotissements. À l'époque, tout ça était enthousiasmant et annonçait une nouvelle ère dans la Grande-Bretagne de l'après-guerre. Quand j'avais 12 ou 13 ans, on m'a emmené faire un tour sur l'autoroute M1, comme si c'était une vraie sortie. »



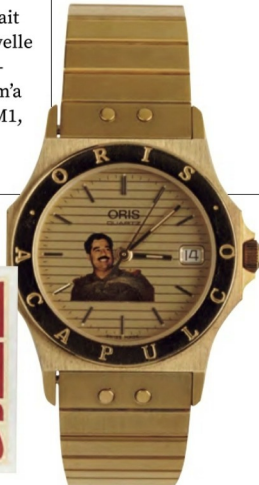
MARGARET THATCHER EN PORCELAINE

Il s'agit bien ici d'une théière, caricature de Margaret Thatcher (2010). Le photographe qui a documenté l'Angleterre des années Thatcher est resté marqué par la figure de la Première ministre du Royaume-Uni de 1979 à 1990. En 1991, ses clichés sont présentés dans l'exposition *British Photography from the Thatcher Years*, organisée au MoMA de New York. Chez lui, il accumule les figurines, assiettes en porcelaine et autre vaisselle...



LES CHIENS DE L'ESPACE

« Dès que j'ai vu un objet lié aux chiens de l'espace, j'ai été conquis », confie Martin Parr dans la préface de son ouvrage *Space Dogs* (éd. Laurence King, 2019). « Belka et Strelka sont des chiennes de l'espace soviétiques qui sont allées en orbite ensemble, en sont revenues ensemble, devenant des héroïnes nationales. [...] Les Russes ont produit de nombreux souvenirs dédiés à ces chiens pour célébrer leur succès dans la course à l'espace. J'ai trouvé une très bonne vendeuse sur eBay qui s'est spécialisée là-dedans et j'ai pu lui acheter beaucoup d'objets. Mais c'est assez cher : cet étui à cigarettes m'a coûté 100 livres. C'est du cuir véritable, avec les chiennes en email collées sur le dessus », détaille-t-il dans *Complètement paresseux et étourdi* (éditions Michel Lafon, 2025).



LES MONTRES SADDAM HUSSEIN

Parr a trouvé tant de montres à l'effigie de l'ancien président irakien Saddam Hussein qu'il en a fait un livre dédié, paru aux éditions Chris Boot Ltd., en 2004. Des cadrans dorés au kitsch assumé, comme les reliques d'une dictature passée. De quoi amuser Trent Parke, son ami et collègue de Magnum Photos : « Pendant que d'autres photographes étaient à l'étranger à la recherche de Saddam, Martin réalisait un somptueux livre d'or de ses montres. L'absurdité de la chose était totale. C'était tout à fait Martin. »

VOUS EN REPRENDREZ BIEN UN PEU ?



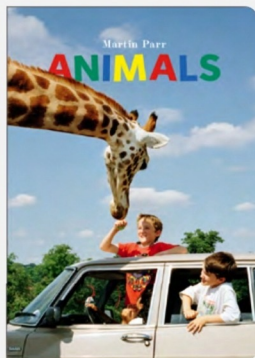
EXPOSITION À LA GALERIE MAGNUM PARIS

En hommage à un membre iconique de l'agence, la toute nouvelle galerie parisienne de Magnum accroche *In Plain View*. L'exposition revient sur tout : sa vie, sa relation à l'agence qu'il a intégrée en 1994 et dirigée de 2013 à 2017, et bien sûr sa carrière, de ses débuts en noir et blanc dans les années 1970 jusqu'à ses projets cultes en couleur des années 1990 et 2000. *Common Sense, Think of England...* Ses plus grandes séries se rencontrent et se mélangent, preuve, s'il en fallait, que son humour et son regard singulier sur le monde contemporain aura marqué à jamais l'agence de photojournalisme, et l'histoire de l'art dans son ensemble.

In Plain View. Du 28 mars au 6 juin à la galerie Magnum Paris, 2 impasse Delaunay, Paris XI^e. magnumphotos.com



ET QUELQUES NOUVEAUX LIVRES À LA COLLECTION



Animals, aux éditions Rookie Books, petit inventaire ludique des animaux de Martin Parr. 16 pages, 28 €.



Rédition de *Life's a Beach*, exploration de la *beach culture* partout sur la planète. Aux éditions Atelier EXB, 124 pages, 35 €.



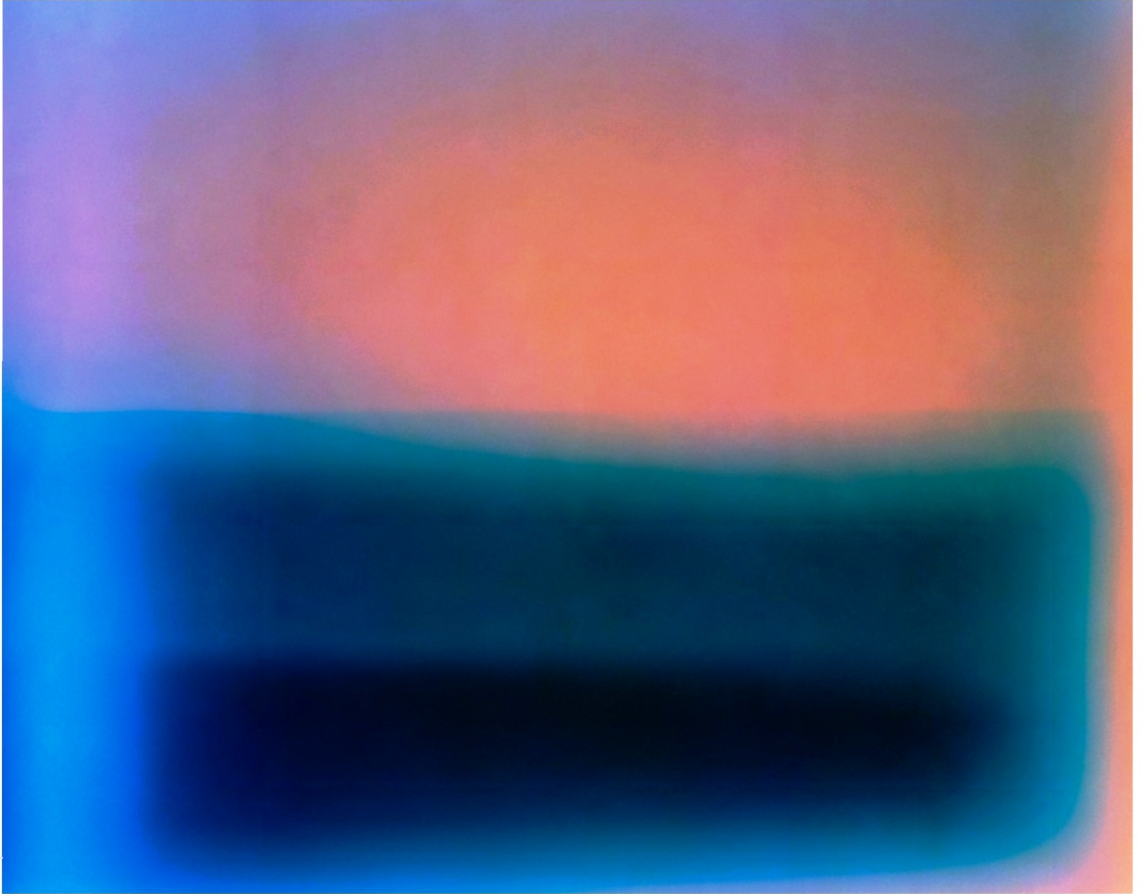
Édition révisée et augmentée du classique *Small World* publié pour la première fois en 1996 et dédié au tourisme. Aux éditions Dewi Lewis Publishing, 112 pages, 50 €.



PHOTO a sélectionné les rendez-vous incontournables

LE PRINTEMPS DES FESTIVALS

C'est un monde en tension que les artistes de tous continents assimilent, transforment et figurent. Un monde de conflits et de frontières, mais un monde qui bouillonne et résiste. Les festivals, biennales, foires et salons qui font le printemps font vivre ces réflexions créatrices. À Kyoto comme à New York, à Toulouse comme à Paris, l'amour émerge de la colère, la poésie triomphe des ruines et l'humour draine les travers de notre époque. Pourvu que l'art gagne !



45^e FOIRE AIPAD

L'immanquable foire new-yorkaise résiste aux soubresauts qui secouent le pays et continue de donner le « la » du marché de la photographie. Les galeries du monde entier viennent avec leurs artistes, créant un carrefour international au sein du néo-gothique Park Avenue Armory. L'occasion de se délecter des classiques de Graciela Iturbide, Tania Franco Klein (photo), Julie Blackmon, Zanele Muholi, Ansel Adams, Sara Facio... La crème de la crème. Du 22 au 26 avril. New York, États-Unis. aipad.com

4^e SALON UNREPRESENTED

Quelle place pour les artistes non-représentés en galerie ? Avec le salon de l'expérimentation photo, Emilia Genuardi leur offre une belle visibilité. Cette année, c'est la scène française qui à l'honneur, nous interrogeant sur la place de l'humain, à l'instar de Julien Mignot (photo ci-dessus avec la ligne d'horizon de Mexico tirée de sa série *Temps Présent*), mais aussi Sandrine Elberg, Jérémy Appert, Magali Lambert ou encore Tania Arancia, bourse de soutien à la création caribéenne et amazonienne. Émergents ou confirmés, les artistes sont soutenus par des collectionneurs, pour affirmer leur place sur la scène contemporaine. Du 10 au 12 avril. Paris 1^{er}. approche.paris

26^e BOUTOGRAPHIES

À quoi ressemble la nouvelle scène européenne ? C'est le sujet du festival montpelliérain. 57 photographes de 18 nationalités sont réunis en expositions et projections. C'est toute la variété des regards actuels qui prend forme : des immersions documentaires, comme celle dans une prison pour mineurs par Alexandre Bagdassarian, ou, plus joyeux, les publicités mi-vintage mi-IA de Pascal Sgro. Dans sa série *Ardha* (ci-contre), Anouchka Renaud-Eck déconstruit les notions de couple, d'union, d'amour, dans la société indienne.

Du 8 au 31 mai. Montpellier (34).
boutographies.com





35^e ITINÉRAIRES DES PHOTOGRAPHES VOYAGEURS

Ici le voyage n'a pas de forme. Aussi bien géographique qu'intérieur, il nous mène depuis Bordeaux vers la mer d'Azov grâce à Patrick Wack (photo), qui, au milieu de la guerre qui oppose la Russie à l'Ukraine, en révèle toute la vie et la poésie ; dans une Gambie onirique avec Eugénie Baccot, les îles Canaries où le corps se fait territoire chez Céline Guillaume et dans les contrées intérieures de Céline Ravier... Un mois de photographie signé des directeurs artistiques Vincent Bengold et Nathalie Lamire-Fabre.

Du 1^{er} au 30 avril. Bordeaux (33). itiphoto.com

16^e CIRCULATION(S)

Assurée par le collectif féminin Fetart, la direction artistique du festival parisien poursuit ses explorations avec 26 artistes réunis au Centquatre. Puissance formelle et intérêt général s'allient pour livrer de nouveaux récits, comme l'Ukrainienne Olia Koval (photo) et ses gendarmes (appelés aussi punaises de feu), métaphore de l'invasion russe ; et un focus dédié à la scène irlandaise ultra-engagée, tant sur l'expression *queer* que sur l'héritage du conflit nord-irlandais. **Jusqu'au 17 mai. Paris XIX^e : festival-circulations.com**





17^e COPENHAGEN PHOTO FESTIVAL

En tête d'affiche : l'Étatsunienne Carolyn Drake (photo), pour une grande rétrospective qui n'a de cesse de bousculer les récits dominants, parfois jusqu'à déranger. Ça tombe bien car cette année le festival danois pousse les curseurs de l'imagination avec sa thématique « Scenarios ». Fiction ou réalité, on retrouve notamment le monstrueux théâtre du Sud-Africain Roger Ballen, Rhianon Adam et son aventure spatiale ou encore Maja Daniels, Helge Skodvin et six talents sélectionnés sur appel à candidatures. Du 11 au 21 juin. Copenhague, Danemark. copenhagenphotofestival.com



3^e EXPOSED

« Se mettre à nu », tout un programme que celui du festival italien curaté par Walter Guadagnini. L'historien, figure majeure de la photo, fait exploser les frontières muséales pour investir les porches, les kiosques à journaux et les parkings de la capitale piémontaise. Les 17 expositions comptent celle du réalisateur grec Yórgos Lánthimos qui crée un petit théâtre psychologique aux décors de cinéma, de Bernard Plossu dans les îles italiennes, du spécialiste de la musique Dean Chalkley (en photo, The White Stripes), de Paola Agostiet avec son cri du cœur « Vive les femmes », ou encore celle du maître Ralph Gibson.

Du 9 avril au 2 juin. Turin, Italie. exposed.photography



21^e FOTOGRAFIA EUROPEA

N'ayez crainte, « les Fantômes de l'Instant » convoqués par le festival italien se réfèrent avant tout à l'incarnation de l'invisible, du silence, de la mémoire et du temps. Photographes de renom et talents en devenir partent en exploration sous le commissariat de Tim Clark et Luce Lebart : Felipe Romero Beltrán, Salvatore Vitale, Giulia Vannelli (photo), Mohamed Hassan... Des écritures photo aussi puissantes que poétiques pour révéler toute la saveur du monde.

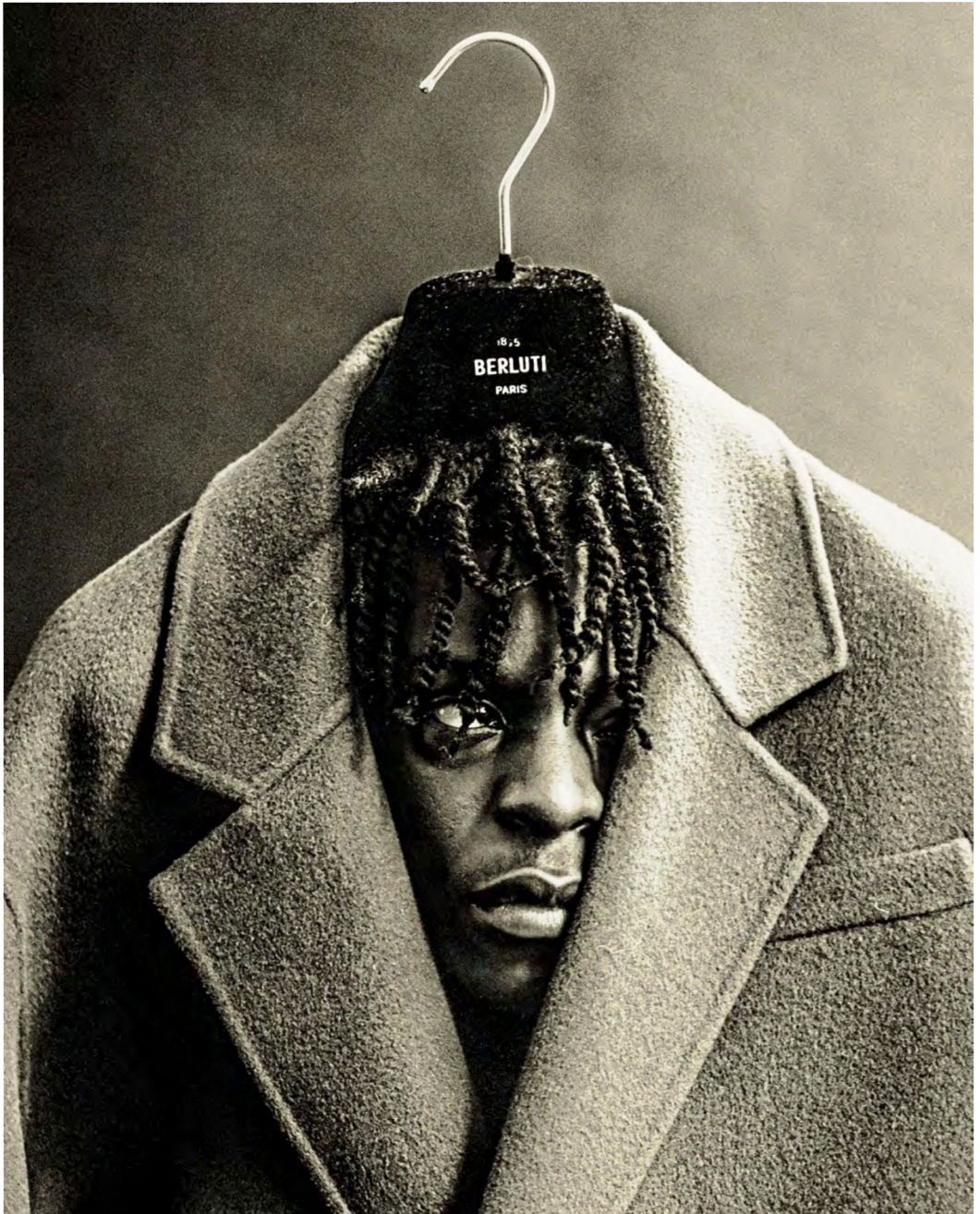
Du 30 avril au 14 juin. Reggio Emilia, Italie. fotografiaeuropea.it



9^e GETXOPHOTO

Et si on faisait « RESET » ? Une réinitialisation du monde tel qu'on le vit. Pour ses 20 ans, le festival espagnol en partenariat avec *PHOTO* et mené par la curatrice María Ptqk propose de tout réinventer avec sens et humour. Parmi les invités : Philip Kwame Apagya (photo) qui fait poser dans son studio ghanéen devant les symboles d'un mode de vie à l'occidentale, Shahrām Saadat qui immortalise les visages des conducteurs en plein cycle de lavage de leur voiture, Gohar Dashti et les maisons iraniennes mangées par la nature, Eugenia Maximova et les tombes kitsch de l'époque post-soviétique...

Du 28 mai au 21 juin. Getxo,
Espagne. getxophoto.com



10^e SALON HAUTE PHOTOGRAPHIE

Haute couture et photographie font toujours bon ménage, c'est toute la saveur du salon de Rotterdam. Tremplin depuis désormais 10 ans, Haute Photographie poursuit sa célébration des nouveaux talents, à l'image de William Ernult (photo), très jeune modèle et artiste français, des Néerlandais Asha Swillens, Nina Hauben, Juliette Bongers, Schilte & Portielje... Où l'on remarque un certain goût de la jeune génération pour l'indémodable noir et blanc. Du 25 au 29 mars. Rotterdam, Pays-Bas. haute-photographie.com

7^e BIENNALE DE LA PHOTOGRAPHIE DE MULHOUSE

Le saviez-vous ? Il y a 33 millions d'années, la plaine d'Alsace était un fond marin. Cette mer a déposé d'épaisses couches de calcaires et de marnes autour de Mulhouse. C'est ce qui a donné naissance à la thématique 2026 : « Sédimentation(s) ». Sous la direction artistique d'Anne Immelé, 12 expositions gratuites s'étendent dans les musées, bibliothèques, rues et berges de la ville, invitant artistes et public à interroger le passé. Photo : Jean-Claude Fingenwald. Du 5 juin au 5 juillet. [Mulhouse \(68\). biennale-photo-mulhouse.com](http://biennale-photo-mulhouse.com)





14^e KYOTOGRAPHIE

Le festival japonais dirigé par Lucille Reyboz et Yusuke Nakanishi explore la limite comme lieu de tension et de transition. La limite non comme une fin mais comme le point de tous les possibles. À commencer par un maître du genre, le radical Daido Moriyama présenté en rétrospective. Mais aussi la punk britannique Linder Sterling, la féministe kényane Thandiwe Muriu aux portraits vibrants (photo), les dystopiques Yves Marchand & Romain Meffre et leur monde en ruine, l'icône Fatma Hassona, tuée à Gaza en 2025 ou encore le méconnu Ernest Cole et son témoignage de l'apartheid... Du 18 avril au 17 mai. Kyoto, Japon. kyotographie.jp



32^e RENCONTRES DE LA JEUNE PHOTO DE NIORT

Cœur du festival, la Villa Pérochon menée par Philippe Guionie trace un nouveau parcours de 16 expositions à travers la ville de Niort. Grégoire Eloy, invité d'honneur, côtoie à la Villa la photographe du cru Jeanne Lucas (photo), Georges Rousse dans la mini maison « gaufrette », ou encore Dana Cojbut et Elie Monferier au Piloni... En plus de prêter ses plus beaux lieux, la ville elle-même se fait matière créative pour les invités en résidence (Cloé Harent, Antoine Lecharny, Naïma Lecomte...) qui dévoileront leur travail d'une vingtaine de jours, à l'issue du mois d'avril, au cours d'une nuit folle d'accrochage. Du 16 avril au 31 mai. Niort (79). cacp-villaperochon.com



6^e MESNOGRAPHIES

Les sujets sont brûlants pour cette nouvelle édition du festival emmené par Claire Pathé. Installées dans le parc des Mesnuls, en plein air, 22 expositions offrent au public des expériences artistiques et ouvrent le dialogue sur un sujet de société tabou : l'inceste. Focus 2026, « Je te crois » prend corps grâce à 7 photographes du monde entier : Juliette-Andréa Elie, Mathie Benestebe, Lucie Sasiat, Mika Sperling, Sergio Melendez... Pour que les images remplacent les mots, la puissance poétique se déploie. À leurs côtés, 15 artistes : Lisa Sorgini, Vic Bakin, Joan Alvado, Rie Yamada (photo)... font exister la joie, la mémoire, la famille, la terre et le climat. Du 6 juin au 19 juillet. Les Mesnuls (78). mesnographies.com



38^e PHOTOGRAPHIQUES DU MANS

Retour à la terre pour cette édition qui a pour grande invitée Anaïs Tondeur et sa série *Ce que la Terre fait à l'image*. Autour d'elle, Freddy Coudray, président de l'association Festival de l'image, a réuni les sculptures photographiques de Young Jun Kim (photo), métaphores de la disparition de son père, la régénération d'un quartier d'Istanbul documentée par Francesca Dal Chele, les scènes du quotidien romancées par Marianne Barthélemy, en résidence au Mans... Ainsi qu'un hommage au Sarthois Cyril Victor, voyageur et surréaliste. Jusqu'au 5 avril. Le Mans (72). photographiques.org



13^e PRÉSENCE(S) PHOTOGRAPHIE

Un vent suisse souffle sur Montélimar ce printemps. Avec pour fil rouge la question/affirmation « Quel usage du monde », le festival rend hommage à l'écrivain-photographe-voyageur Nicolas Bouvier en invitant à ses côtés 14 photographes contemporains : Niels Ackermann, Steeve Iuncker, Christian Lutz, Elisa Larvego... qui nous parlent de mode, de tourisme, de mouvements protestataires... Le déjanté Romain Mader (photo), avec son génie de la mise en scène documentaire, s'incarne en célibataire occidental en quête d'une épouse ukrainienne. Du 23 mai au 7 juin. Montélimar (26). presences-photographie.fr



9^e TRIENNALE D'HAMBOURG

En quelques mots : « Alliance, Infini, Amour - Face à l'autre ». Au cœur de la réflexion philosophique et photographique de la triennale allemande, cette triade de concepts fait l'objet d'expositions et de discussions durant tout l'été, avec pour appui la chanson emblématique *Nature Boy* (1948), née de l'alliance entre le musicien de jazz afro-américain Nat King Cole et Eden Ahbez, poète précurseur du mouvement hippie et marginal ; conjuguée aux écrits du philosophe Emmanuel Levinas – dont la thèse centrale repose sur la reconnaissance de l'Autre. Une invitation à déroger aux discours dominants. Photo : Inuuteq Storch.

Du 5 juin au 22 septembre. Hambourg, Allemagne. phototriennale.de



1^{ÈRE} BIENNALE UPSTATE PHOTOGRAPHY

Le Centre de Photographie de Woodstock (CPW) invite les artistes résidant et/ou travaillant dans l'État de New York et dans les régions situées au nord de New York City pour célébrer leur créativité. Une trentaine d'artistes mêlent ainsi leurs regards dans toute leur diversité : photo plasticienne à l'instar d'Elizabeth Pedinotti Haynes (photo), collage avec Allison Debritz, techniques anciennes et expérimentales par Viktorsha Uliyanova, approche documentaire de Nancy Macnamara... Du 30 mai au 6 septembre. New York, États-Unis. cpw.org



4^e NOUVEAU PRINTEMPS

Le printemps est arrivé et qui de mieux que la flamboyante Rossy de Palma pour faire venir la chaleur ? Le directeur artistique Clément Postec fait le choix de l'audace espagnole en invitant la comédienne à convier elle-même les artistes qui lui sont chers. 40 au total, photographes, vidéastes, couturiers, peintres, sculpteurs... qui exposent dans toute la ville. Parmi eux, l'artiste multidisciplinaire Pilar Albarracín, Manuel Outumuro et ses portraits d'actrices dont Rossy ci-dessus, ou encore la jeune cinéaste Gala Hernández López. Du 29 mai au 28 juin. Toulouse (31). lenouveauprintemps.com



11^e FOIRE PHOTO LONDON

Grande célébration de la photographie, la foire londonienne s'installe sous la verrière historique du National Hall d'Olympia pour accueillir une centaine de galeries internationales. Sous la houlette de sa directrice Sophie Parker, Photo London poursuit sa transcendance du temps, célébrant passé, présent et futur du 8^e art. Ainsi peuvent se rencontrer la légende William Klein (photo), l'Allemande Ute Mahler et la jeune Française Anaïs Tondeur. Du 13 au 17 mai. Londres, Royaume-Uni. photolondon.org

MATÉRIALITÉ ET PHOTOGRAPHIE

par **LÉONARD BOURGOIS BEAULIEU**

À l'occasion de la 9^e édition du salon *a p p r o c h e*, dédié à l'expérimentation de l'image, la Galerie du Jour agnès b. présentait en novembre dernier, les travaux de Léonard Bourgois Beaulieu et son projet *Espa.èces menacé.es*. Un coup de cœur pour Denise Zanet, directrice d'Initial Labo. Léonard aime le temps qui passe avec lenteur. Le doute et l'incertitude nourrissent son imaginaire et, dans son processus de création, il questionne les conclusions qui imposent une vérité unique et irrévocable. Son travail est une ode au mouvement éternel, au changement et aux frontières floues. L'artiste revendique le droit à l'erreur, qu'il utilise comme un véritable outil de travail. Rafraîchissant !

Quand avez-vous décidé de sortir la photographie de son format « classique », de travailler différemment sa matérialité ?

Je me suis intéressé à la photographie à un moment où j'avais déjà réalisé plusieurs courts-métrages dans lesquels l'expérimentation visuelle était incontournable. Dès le début, j'ai cherché à montrer les effets du temps sur nous, sur les images. Les personnes que je prenais en photo changeaient et je ne souhaitais pas les fixer définitivement.

Il n'y avait pas de nostalgie à utiliser des techniques anciennes ou « démodées » mais une vraie nécessité : le numérique ne me convenait pas pour raconter certaines histoires. Je pense en particulier à la fin de l'adolescence où l'identité change, évolue. La tangibilité de l'argentique m'est apparue comme le meilleur médium artistique. J'ai donc cherché une manière de conserver la spontanéité de la rencontre, des échanges, de la prise de vue, puis de la confronter aux aléas, à l'imprévu qui prendraient des

mois, voire des années à se réaliser. Le Polaroid et son instantanéité était une matière parfaite. C'est au bout de plusieurs expérimentations que j'ai découvert, par accident, une technique qui permettait aux Polaroids d'accueillir des micro-organismes et des minéraux à la surface du négatif. Je n'ai pas abordé la photographie comme une technique à part entière, mais plutôt comme un outil permettant de rendre la mémoire et les corps



Espa.èces menacé.es

palpables, en laissant le temps et le vivant continuer d'agir sur l'image.

Comment décririez-vous la relation entre le matériau et l'image ?

Lorsque j'ai commencé ces recherches, je me suis concentré sur le corps, l'identité et la matérialité de la photographie. J'ai invité des personnes à être photographiées. Je passais plusieurs heures avec elles, elles me racontaient comment

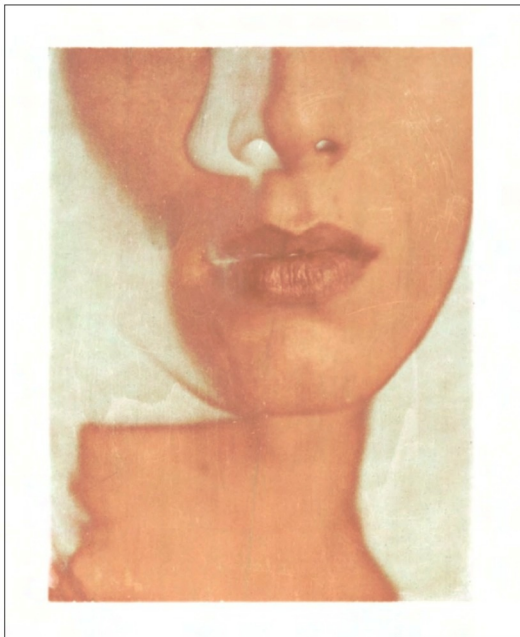
la norme les avait blessées, meurtries, comment elles devaient se battre pour exister, évoluer. Il me fallait raconter ces changements avec une photographie qui ne se fige pas.

Lorsque je rencontre une personne, nous discutons ; je règle l'appareil photo, le cadrage, la lumière, la bascule : beaucoup d'aspects techniques. Le reste est une forme de lâcher-prise, d'abandon du contrôle. À ce stade-là, j'applique mes solutions et je n'ai aucune idée de ce que le vivant va faire. Les teintes vont changer, les minéraux vont se développer où bon leur semble, les micro-organismes vont se nourrir de l'émulsion et de l'humidité... Je laisse les photographies se développer à l'air libre pendant des mois. Il en résulte une image que je décide, à un moment donné, de scanner et de tirer. Mais le négatif, lui, continue de se transformer, il est vivant.

Pouvez-vous nous parler du processus de création de vos deux séries *Espa.èces menacé.es* et *Les corps lucides*, ici présentées ?

Les corps lucides, initiée en 2021 et exposée en 2022 à Paris Photo avec Anne-Sarah Bénichou puis sélectionnée pour Kyotographie KG+ Select en 2023, est née de discussions avec plusieurs amis artistes qui m'ont raconté comment leurs choix artistiques, leur vécu et leur identité les rendaient invisibles aux yeux d'un monde de plus en plus radical dans ses représentations des codes et des genres.

C'est le mot « invisibilisation » qui m'a poussé à créer cette nouvelle technique inspirée de la solarisation, qui intervient au laboratoire au moment du tirage. Étant donné que ma photographie est déjà tirée (il s'agit d'un instantané), j'ai dû modifier un scanner pour



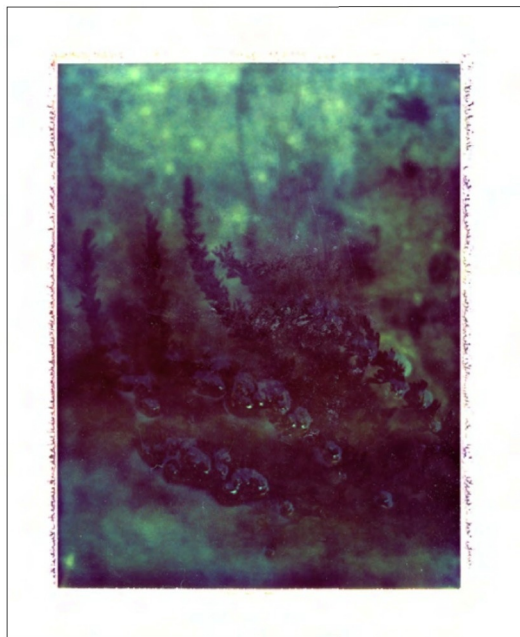
Les corps lucides

permettre d'obtenir cet effet qui fait disparaître les ombres. J'ai obtenu une série de portraits de personnes qui semblent être traversées par la lumière, presque translucides. Mais plus on regarde, plus on sent qu'elles deviennent elles-mêmes source de lumière. Le corps n'est plus simplement éclairé, il rayonne. Le résultat est un ensemble de photographies aux tons très chaleureux, picturales, inspirées par la peinture italienne et les fresques. La seconde série est celle que je viens d'exposer au salon à Paris avec le soutien de la Galerie du Jour. Elle s'intitule *Espaces menacés* et montre des écosystèmes morcelés, des continuités rompues entre humains et non-humains, entre images et supports : le vivant et sa représentation y sont également sous pression. J'ai photographié les algues des canaux de Venise pour tenter de traiter la question de l'invasion d'espaces ancestraux par de nouvelles forces. Les algues sont toujours photographiées du dessus, dans le même cadre. On découvre que certaines ont toujours été présentes à Venise, tandis que d'autres, invasives, prennent leur place de façon violente en les étouffant.

J'ai ensuite immergé les négatifs et certains positifs à l'endroit où je prenais chaque photo. Il s'agissait d'une invitation à déplacer la colonisation vers un nouvel espace, photographique cette fois. Les résultats ont dépassé mes espérances. De nombreuses formes minérales se sont développées à la surface des images. Des micro-organismes se sont rués sur l'émulsion pour l'habiter, la modifier. L'exposition montrait deux étapes d'évolution d'un même négatif, à deux ans d'écart : les œuvres sont devenues abstraites. Là encore, l'image n'est pas un arrêt sur un état du monde, mais un lieu où les forces en présence continuent de se confronter.

Qu'aimeriez-vous continuer à explorer à l'avenir, en termes de matérialité des images ?

Je travaille à POUISH (pépinière d'artistes basée à Aubervilliers), dans mon atelier, sur une série qui consiste à révéler ce que sont devenues certaines des œuvres parmi les plus connues de mon travail. Les originaux continuent de se développer, de se modifier et de devenir de nouvelles œuvres à part entière. Je pense, par exemple, aux portraits de



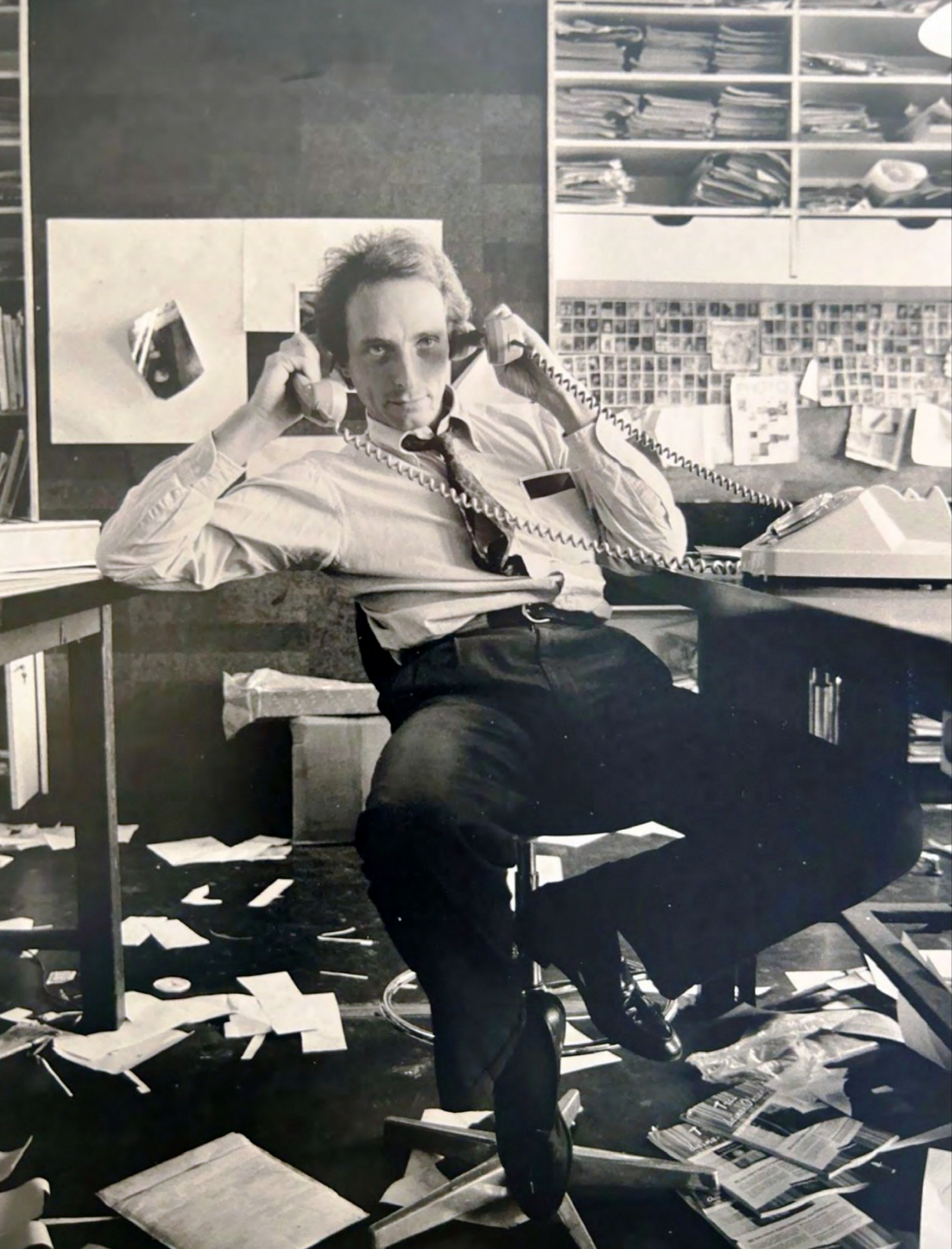
Espaces menacés

l'acteur Henry Hopper réalisés en 2011, aujourd'hui devenus très poétiquement abstraits, ou à ceux de Damia qui ont donné le nom symbolique de Lychenotypie à cette technique, lorsqu'un lichen est venu recouvrir progressivement son visage après que l'œuvre a été égarée dans la nature. Ce sont les mêmes images et, en même temps, ce sont de nouveaux corps.

Dans les mois à venir, je vais aller plus loin : re-scanner ces négatifs à différents moments de leur existence, les tirer à nouveau, les faire dialoguer entre eux. Je prépare également des installations et des sculptures photographiques, comme des œuvres qui assument leurs métamorphoses.

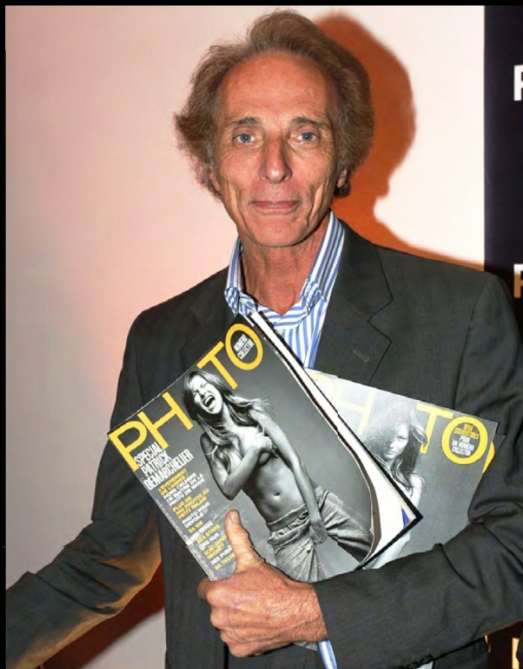
Chacune de mes séries part d'histoires qu'on me partage et que je m'efforce de traduire avec justesse. À chaque fois, je me demande si le médium pourra y répondre sans tomber dans la répétition. Il y a toujours une recherche de sens liée à la forme : ici, ce sens passe par l'acceptation que mes photographies vivent, changent, se transforment et continuent de parler longtemps après leur première apparition.

leonardbb.com



ÉRIC COLMET-DAÂGE

LE FORMIDABLE



Pour beaucoup, *PHOTO* c'est Éric Colmet-Daâge !

Il faut dire qu'Éric était entré au magazine à sa création, en 1967. Il avait alors une vingtaine d'années et déjà une expérience d'assistant photographe auprès de Benjamin Auger pour le magazine *Salut les Copains*. Une opportunité née de la rencontre de son père avec nul autre que le maître Henri Cartier-Bresson. Ainsi, lorsqu'un tout jeune magazine dédié à l'art de la photo voit le jour dans les bureaux d'Hachette Filipacchi, sous l'impulsion de Roger Thérond et Walter Carone, Éric rejoint l'aventure. D'abord assistant des

directeurs artistiques successifs Régis Pagniez et Guy Trillat, il les remplace rapidement. Un rôle qu'il occupera durant près de 50 ans. Parallèlement, Éric est l'inventeur de la mythique rubrique « La Défonce du Consommateur » parue dès 1975 dans *Lui*, qui présentait des idées shopping d'objets aussi luxe qu'insolites. Éric connaissait le monde entier. Il lui suffisait de quelques coups de fil pour dégouter des images inédites d'Helmut Newton, David LaChapelle ou Ellen von Unwerth.

Les photographes faisaient partie de sa vie, pas seulement professionnelle. À l'instar de Jean-Daniel Lorieux, ami de longue date : « Éric a toujours été l'un de mes joyeux amis. Malgré quelques publications dans *PHOTO*, notre amitié primait par dessus tout. Il faisait partie des gens toujours de bonne humeur, pour qui rien n'était un problème. Il avait un cœur d'or. » Aussi difficile que ce soit à imaginer, Éric est décédé le 5 août 2025 à l'âge de 80 ans. Reste qu'il continue d'exister dans les pages de *PHOTO*...

HOMMAGE



avec Jacques-Yves Cousteau



avec Jane Birkin

À la rédaction de *PHOTO*, on se souvient comme si c'était hier d'Éric qui maquettait le magazine sur les murs de la rédaction, essayant autour de lui des découpages de photos. De ses enthousiasmes débordants pour une série inédite, allant jusqu'à modifier un sommaire la veille d'un bouclage pour lui faire une place. De ses tonitruants « FORMIDABLE » lancés à travers le bureau. Des embouteillages qu'il créait tous les mercredi-17h en donnant rendez-vous à nombre de photographes en même temps dans les bureaux des Champs-Élysées. Des vernissages qu'il arpentait sans jamais se départir d'un numéro de *PHOTO*, couverture face au monde. Des stickers du magazine collés sur les monuments classés de Perpignan en plein festival Visa pour l'image...



avec l'équipe *PHOTO* (2001)



avec Xavier Zimbaro



avec William Klein, Lizzie Sadin et Agnès Grégoire



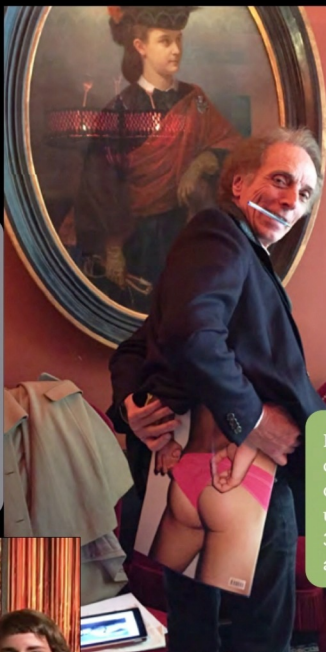
avec Éric Valli et Yann Arthus-Bertrand

Son slogan préféré :
« Nos lecteurs
sont
formidables ! »



dans la Chambre blanche d'Arnaud Baumann

« Tel Professeur Choron avec *Hara-Kiri*, Éric Colmet-Daâge portait *PHOTO* comme son enfant. Il ne manquait jamais une occasion de poser avec la couverture du numéro à paraître. Visage hâlé, regard perçant, allure de renard. Son opportunisme et son sens aigu de l'adaptation ont fait de lui le directeur artistique puis le rédacteur en chef incontournable de *PHOTO*, ce magazine phare où tout photographe rêvait d'être publié. » Arnaud Baumann



© RÉMY CORTIN / CANON - VISA POUR L'HIVER 2006

Éric était un passionné, il ne s'encombrait de rien, c'était un fonceur, fier de porter haut les couleurs de *PHOTO*. Il faisait de chaque journée de travail une fête, envers et contre tout, et formait, ces 30 dernières années, un binôme incontournable avec Agnès Grégoire à la rédaction en chef.



avec Olivier Dassault



avec François Lochon



avec Dominique Issermann



Jacques BORGETTO

Voyageur dans l'âme, l'explorateur-photographe Jacques Borgetto a parcouru le monde à la recherche d'instantanés poétiques, glanés du Tibet au Mexique, du Japon à l'Argentine en passant par le Mali et la Norvège. Le « Baudelaire de l'image », ainsi que l'a surnommé le journaliste Alain Mingam, a posé un regard doux sur le monde et ses contemporains, à la chambre 4x5 ou au smartphone, en noir et blanc comme en couleur. Depuis 2009, il animait l'Espace photo de l'Hôtel de Sauroy à Paris. Il est mort le 10 décembre 2025 à 75 ans.



Jean-Jacques NAUDET

C'est une part de l'histoire de *PHOTO* qui disparaît avec la mort de Jean-Jacques Naudet, le 18 janvier, à 80 ans. Après avoir débuté sa carrière de journaliste en 1968 chez *Vogue*, il devient rédacteur en chef de *PHOTO* de 1976 à 1988, puis *editor-at-large* de la version *American PHOTO*. Passionné de toujours et grand collectionneur, il crée en 2010 *La Lettre de la Photographie*, aujourd'hui appelée *L'Œil de la photographie*, quotidien en ligne devenu référence en la matière.



Paul CONROY

Photographe de terrain, le Britannique Paul Conroy n'a cessé de couvrir l'actualité. Le 28 février, date de son décès à 61 ans, il venait de rentrer de Cuba où il couvrait les conséquences de l'arrestation du président vénézuélien Nicolás Maduro par les États-Unis. Afghanistan, Libye, Syrie, Ukraine... Conroy laisse derrière lui des traces de la plupart des conflits récents. En 2012, il avait été blessé en Syrie dans l'attaque qui avait tué Marie Colvin et Rémi Ochlik. Son récit des événements a été adapté au cinéma en 2018 avec le film *A Private War*.



Régis BOSSU

Il est des images qui marquent l'Histoire. Celle du « baiser fraternel » entre Léonid Brejnev et Erich Honecker, en octobre 1979 lors du 30^e anniversaire de la RDA, est l'une d'elles. Publiée en couverture de *Paris Match*, cette scène immortalisée par Régis Bossu sera même peinte sur le mur de Berlin en 1990 par l'artiste Dmitri Vrubel. Mur dont le photographe de l'agence Sygma avait également couvert la chute en 1989. Le photojournaliste publié dans *Time*, *Newsweek*, *Stern*, *Der Spiegel*, est mort le 28 novembre 2025, à 81 ans.



Robert VAN DER HILST

Né en pleine Seconde Guerre mondiale et fils de résistant, Robert Van der Hilst n'a que deux ans lorsqu'il est envoyé dans les camps. Insatiable voyageur devenu photojournaliste, il témoigne durant 60 ans des réalités du monde. Du Mexique des années 1970 à Cuba au début des années 2000 puis en Chine... il documente le quotidien, notamment les intérieurs, influencé par les maîtres hollandais du XVII^e siècle. Des reportages publiés dans les pages de *Stern*, *Geo* ou encore *Vogue*. Il est mort à Paris le 13 février, à l'âge de 86 ans.



PHOTO

L'ÉMOTION PAR L'IMAGE DEPUIS 1967

Rejoignez
la légende
Abonnez-vous !
sur photo.fr



N° 561



N° 562



N° 563



N° 564



N° 565



N° 566

CLASSIQUE

Le magazine
papier

45€/an *

NUMÉRIQUE

Offre 100%
numérique

15,80€/an

CONFORT

Papier
+ numérique

50€/an *

* Tarifs pour la France métropolitaine. En ce qui concerne les abonnements papier à destination de l'Europe et du reste du Monde les frais d'envoi diffèrent. Voir les tarifs sur photo.fr/abonnements

CONTRIBUTEURS

CONTACT

PHOTO

6, rue de Lota, 75116 Paris
photo@photo.fr

ABONNEZ-VOUS

boutique.photo.fr

ANCIENS NUMÉROS

photo@photo.fr

Édité par

PHOTO Magazine

6, rue de Lota, 75116 Paris

N° de CPPAP

0326 K 82573

Directeur de PHOTO et directeur de la publication

Francis Dagnan
francis.dagnan@photo.fr

Président d'honneur

Daniel Filipacchi

Fondateur

Roger Théron

Rédaction

photo@photo.fr

Directrice de la rédaction

Cyrielle Gendron
cyrielle.gendron@photo.fr

Secrétaire de rédaction

Alexis Sciard

Directeur artistique

Christophe Hermenier
christophe.hermenier@photo.fr

Chargée de communication digitale

Jeanne Hermenier
jeanne.hermenier@photo.fr

Contributeurs et contributrices

Margaux Beaughon
Karine Chambefort-Kay
Jeanne Hermenier
Adèle Huët
Lise Laroye
Théo Toyer
Kamil Zihnioglu

Abonnements

abonnement@photo.fr

Direction Administrative et Financière

Catherine Renard
catherine.renard@photo.fr

Administration et comptabilité

administration@photo.fr

Publicité, partenariats et événements

VIVA RÉGIE

Frédérique Goddet
fgoddet@vivaregie.fr
06 60 49 43 44

Informatique Éditoriale

Adrien Stefani
adrien@photo.fr

Imprimeur

Imprimé par PRINTALL AS



Printall
4041 0820

Membre du comité d'honneur

David Swaelens-Kane

RENDEZ-VOUS SUR



photo@photo.fr



@photoofficiel



@photoofficiel

PHOTO est une publication éditée par la société PHOTO Magazine, Société en nom collectif, 6 rue de Lota, 75116 Paris. La rédaction n'est pas responsable des textes, illustrations, dessins et photos publiés qui engagent la seule responsabilité de leurs auteurs. Les documents reçus ne sont pas rendus et leur envoi implique l'accord de l'auteur ou leur libre publication. Les indications de marques et les adresses qui figurent dans les pages rédactionnelles de ce numéro sont données à titre d'information sans aucun but publicitaire. Les prix peuvent être soumis à de légères variations. La reproduction des textes, dessins et photographies publiés est interdite. Ils sont la propriété exclusive de PHOTO qui se réserve tous droits de reproduction et de traduction dans le monde entier. Photo ISSN 0399-8568 is published quarterly, 4 times per year by PHOTO Magazine.

« PLUS QU'UN PORTRAIT, UNE ÉMOTION. »



SOLO, EN DUO OU EN FAMILLE, RÉSERVEZ VOTRE SÉANCE PORTRAIT.
ENTREZ DANS LA LÉGENDE.

chaînes et amarres

Hermès, d'un horizon à l'autre

